

ÉMILE BAUMANN

BOSSUET

GRASSET

23^e édition

ÉMILE BAUMANN

BOSSUET

GRASSET

23^e édition

The Project Gutenberg eBook of Bossuet

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Bossuet

Author: Emile Baumann

Release date: February 20, 2026 [eBook #77983]

Language: French

Original publication: Paris: Bernard Grasset, 1929

Other information and formats: www.gutenberg.org/ebooks/77983

Credits: Laurent Vogel, Robin Tremblay and the Online Distributed Proofreading Team at <https://www.pgdp.net> (This book was produced from images made available by the HathiTrust Digital Library.)

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK BOSSUET ***

ÉMILE BAUMANN

BOSSUET

PARIS

BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

DU MÊME AUTEUR :

LES GRANDES FORMES DE LA MUSIQUE (Albin Michel, éditeur).
L'IMMOLÉ (Bernard Grasset, éditeur).
LA FOSSE AUX LIONS (Bernard Grasset, éditeur).
TROIS VILLES SAINTES (Bernard Grasset, éditeur).
LE BAPTÊME DE PAULINE ARDEL (Bernard Grasset, éditeur).
L'ABBÉ CHEVOLEAU, CAPORAL AU 90^e D'INFANTERIE (Perrin, éditeur).
LA PAIX DU SEPTIÈME JOUR (Perrin, éditeur).
LE FER SUR L'ENCLUME (Perrin, éditeur).
JOB LE PRÉDESTINÉ (Bernard Grasset, éditeur).
L'ANNEAU D'OR DES GRANDS MYSTIQUES (Bernard Grasset, éditeur).
SAINT PAUL, édition courante (Bernard Grasset, éditeur).
SAINT PAUL, édition illustrée, in-4^o couronne (Bernard Grasset, éditeur).
LE SIGNE SUR LES MAINS (Bernard Grasset, éditeur).
INTERMÈDES (Bernard Grasset, éditeur).
MON FRÈRE LE DOMINICAIN (Bernard Grasset, éditeur).
LES CHARTREUX (Bernard Grasset, éditeur).

Hors commerce

HEURES D'ÉTÉ AU MONT SAINT-MICHEL (avec des gravures sur bois de René Pottier).

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : HUIT EXEMPLAIRES SUR PAPIER MADAGASCAR, NUMÉROTÉS MADAGASCAR 1 A 5 ET I à III ; CINQUANTE-SIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 A 50 ET I à VI ; DEUX CENT QUARANTE EXEMPLAIRES SUR ALFA SATINÉ OUTHENIN CHALANDRE, NUMÉROTÉS ALFA 1 A 220 ET I à XX ; ET DIX-SEPT EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE, TIRÉS SPÉCIALEMENT POUR LES BIBLIOPHILES DU NORD ET NUMÉROTÉS 1 A 15 ET I et II.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Bernard Grasset, 1929.

A
LA MÉMOIRE AUGUSTE
DU CARDINAL MERCIER

AVANT-PROPOS

Aujourd'hui donc, mon grand Bossuet, je m'installe en face de vous pour vous peindre. Oh ! ce n'est pas le portrait du Louvre que je vise à recommencer. Trop de générations connurent en vous un évêque d'apparat, le porte-parole des pompes royales, le docteur des solennités. Moi-même, dans le vieux temps, écolier à la souple mémoire, quand je récitais sans une faute la bataille de Rocroi, c'est ainsi que je vous voyais, imposant comme la coupole de l'Institut. Vous seriez seulement cela, le plus haut orateur des siècles monarchiques, nous aurions lieu d'être fiers de vous ; quelles princesses mortes, quels hommes de guerre ou de loi eurent, en aucun royaume, pour célébrer leur néant, une voix égale à votre voix ? Quelle assemblée de prélats s'ouvrit par un discours comparable au vôtre sur l'unité de l'Église ?

Mais ces gloires officielles ne furent, au long de votre carrière, que des accidents. Dès ma jeunesse, j'ai discerné la puissance intime de votre parole, y prêtant l'oreille comme, dans le calme d'une cathédrale, on écoute le balancier de l'horloge, au rythme égal et fort. Elle rendait pour mon âme un son d'éternité. Votre sagesse maîtrisait mon esprit volage. Vos rigueurs gourmandaient mon indolence. Personne n'a su, comme vous, me faire sentir la contradiction — où je suis encore — de vouloir être au monde et à Dieu.

Maintenant, après avoir lu et relu votre œuvre, je pénètre mieux que jamais la santé de votre intelligence, l'énergie de votre foi, ce qui dure en vos principes, ce que votre vie eut d'admirable, votre bonté, votre bonhomie.

Je ne viens pas, néanmoins, mettre à vos pieds un tableau d'apothéose. Si les morts acceptent de nous autre chose que des prières, c'est qu'on dise d'eux la vérité. Vous la serviez, la vérité, par-dessus tout. Vous l'exigiez d'autrui, vous l'exigez mille fois plus, à présent que vous en possédez l'évidence. Si je cachais vos points faibles, vous auriez peine à me pardonner.

Au reste, que vous importe le jugement d'un homme et des hommes ? Vous donniez déjà peu d'estime aux livres profanes ; sans doute, là où vous êtes, vous paraissent-ils infiniment misérables. Celui-ci, j'éprouve quelque honte de vous le présenter. Je crains de l'avoir entrepris davantage pour mon plaisir que pour la gloire de Dieu et l'honneur de votre nom ; et tenter d'enclorre en trois cents pages une expression de votre génie, autant faire tenir le globe d'une mappemonde dans un dé à coudre. Je sais bien que vous avez dit : «C'est l'effet d'un art consommé de réduire en un petit tout un grand ouvrage.» Mon art se gardera d'une telle présomption ; mais son audace n'aura pas été vaine s'il dispose à vous comprendre ceux qui vous ignorent ou vous méconnaissent. Et puis, en crayonnant votre portrait, je me sens plus près de vous. Cette raison me dispense d'en chercher d'autres ; car je me souviens de votre mot :

«J'aime parce que j'aime ; j'aime pour aimer.»

I

LE CARACTÈRE DE BOSSUET

L'histoire véridique d'un homme ressemblera toujours à celle d'une maison : pour qu'il soit ce qu'il est, on a dû lui choisir un sol, y creuser des fondations, établir les assises de sa structure. Un récent historien du Pape Pie X consigne ce petit fait précieux dans son ingénuité ; quand Giuseppe Sarto devint évêque de Mantoue, il alla voir à Riese sa vieille mère, lui montra son bel anneau pastoral. La bonne femme regarda l'anneau, puis toucha l'alliance d'argent qu'elle portait à la main gauche :

— C'est vrai qu'il est beau, Giuseppe, *mais tu ne l'aurais pas, si moi, je n'avais pas eu celui-ci.*

Dans notre condition terrestre, le spirituel, pour agir, a besoin du temporel. Parce que les germes d'une vie existent, l'âme peut les *informer*.

Mais un homme tel que Bossuet, dont les origines se laissent suivre un peu loin, nous livre en ses ascendances une préparation de lui-même. Comme son œuvre rendra témoignage à la loi de continuité, sa personne achevait les vertus et les meilleures ambitions d'une race.

Il n'est pas superflu d'apprendre que les Boussuet, au XVI^e siècle, étaient à Seurre, en Bourgogne, marchands drapiers. Leur logis à combles aigus montre encore l'inscription : *fait en 1555*. Leur devise avait fière allure : Autour d'un cep rugueux, les mots : *Bon bois Bossuet*. L'activité méthodique de Bossuet sera d'une autre étoffe ; elle continuera cependant la discipline des ancêtres.

Sa famille s'était élevée d'un mouvement tranquille et sûr, ainsi qu'il convenait à des bourgeois honorables, ayant l'esprit d'épargne et de suite, pieux autant que laborieux. Dès 1517, Etienne Bossuet, échevin, puis *maieur* de la ville, se voyait qualifié de «noble homme». Entre la vente du drap et la noblesse de robe, les charges municipales avaient fait la transition. Les Bossuet eurent un blason modeste, d'azur à trois roues d'or.

Vers le milieu du XVI^e siècle, Antoine Bossuet, bisaïeul de Jacques Bénigne, quitta Seurre pour Dijon ; il y remplit l'office d'auditeur à la chambre des comptes. Lui et son beau-père Claude Bretagne, conseiller au parlement, se maintinrent, pendant la Ligue, loyalement au service du roi. Ils avaient «les fleurs de lys gravées bien avant dans le cœur».

Son grand-père maternel, Claude Mochet, lequel était avocat, prit l'épée au fort des guerres civiles ; à la journée d'Arques, il menait une compagnie «de piquiers en cuirasse» ; il commanda pour le roi la place de Saint-Jean de Losne. Ensuite, il remit son chaperon et sa robe d'avocat, revint plaider «au pied des bancs fleurdelisés».

Bénigne Bossuet, son aïeul paternel, contraint par ses affaires à des voyages, déclarait dans une lettre à l'un des siens :

«J'aime d'estre dans ma petite famille ; je me plais dans mon petit travail : je souffre d'estre si longtemps privé de ces contentements et de celui de vous revoir.»

Lui aussi dut se battre en 1630, réprimer l'émeute des Lanturelus, des vigneron furieux au bruit que les *aides* seraient imposées à la Bourgogne, vociférant : Vive l'empereur ! Il sauva du pillage et des incendiaires le quartier de Saint-Jean où les Bossuet avaient leur maison.

Hérédités chicanières. Hérédités batailleuses. Fidélité royaliste. Douceur des liens familiaux. Attachement pur à la foi catholique. Patrimoine de braves gens accru d'âge en âge. Quand Bossuet, louant Michel le Tellier, définit le magistrat exemplaire, ferme, digne, équitable, soucieux du bien public, attentif aux gémissements des plaideurs, bon plutôt qu'inflexible, il se souvient de ses proches, d'Antoine de Bretagne, premier président au parlement de Metz, de son père qui siégeait là comme conseiller.

Dans l'intérieur des Bossuet, le ton devait être grave, éclairci par la gaillardise bourguignonne, mais avec une piété sérieuse. Le jour où vint au

monde Jacques Bénigne, septième enfant de Marguerite Mochet, le 27 septembre 1627, Bénigne Bossuet, l'aïeul paternel, sur le registre où il notait en latin les événements domestiques, inscrivit, par une intuition étonnante, ce verset du Deutéronome :

«Le Seigneur l'a conduit partout ; il l'a instruit, il l'a gardé comme la pupille de son œil.»

Elle paraît fort humble, dénuée d'apparence, la maison natale de Bossuet, au coin d'une longue place, vis-à-vis la muraille enfumée de l'église Saint-Jean. Mais fut-ce vain pour lui d'avoir ouvert ses yeux sur le fenestrage à meneaux d'un vitrail, d'avoir été réveillé par des carillons, dans des odeurs d'encens ?

Cette église, refaite au ^{xv}^e siècle, abrite des tombeaux d'évêques singulièrement vénérables, celui de son fondateur, saint Urbain, sixième évêque de Langres, mort en 375, celui de saint Grégoire, seizième évêque de Langres, vers 506, qui fonda l'abbaye de Saint-Bénigne à Dijon. Avant de s'initier à la tradition chrétienne, Bossuet en reçut le contact obscur, comme un souffle venu du fond des temps.

La ville aussi fut son éducatrice inconsciente. Il devait, jusqu'à sa quinzième année, en respirer l'air vif, d'une légèreté piquante, pour ainsi dire, intellectuelle. La richesse flamande de l'art bourguignon, tempérée par le goût français, ne serait pas difficile à retrouver dans son éloquence. Il aimera les métaphores inspirées de l'eau ; n'est-ce pas une réminiscence d'un pays nourricier d'eaux jaillissantes où les rivières courent même souterraines ?

Ces traits génériques, ces harmonies enveloppantes, on les délimite sans effort. Quelque chose de plus immédiat nous échappe : la physionomie personnelle du père et de la mère de Bossuet.

L'un et l'autre sont mystérieux comme, sur les volets d'un triptyque, ces donateurs qu'on voit de profil, à genoux, les paumes jointes, les lèvres closes, absorbés, presque absents. Bénigne Bossuet, substitut au Parlement de Dijon, accepta d'être conseiller à celui de Metz, où «il blanchit dessus les fleurs de lys et vieillit dedans l'escarlate». Après y avoir siégé trente ans, ses dix enfants établis ou morts, il entra dans les Ordres, sans toutefois quitter sa charge, succéda même à son fils comme grand archidiacre.

Bossuet n'a jamais parlé de lui, non plus que de sa mère. Il semble pourtant l'avoir évoqué, en son panégyrique de saint François de Sales, lorsqu'il dépeint le père qui rentre du Palais :

L'homme de loi a laissé l'emphase du barreau. «Ce ton de voix magnifique s'est changé en un bégaiement. Ce visage, naguère si grave, a pris tout à coup un air enfantin ; une troupe d'enfants l'environne, auxquels il est ravi de céder ; et ils ont tant de pouvoir sur ses volontés qu'il ne peut rien leur refuser que ce qui leur nuit.»

Les premiers triomphes de Bossuet prêchant à Paris et devant le roi lui donnèrent de naïves jouissances. Peut-être vint-il suivre ses sermons. On imagine son allégresse à recevoir la lettre où Louis XIV le faisait complimenter «d'avoir un tel fils». Bénigne portait bien son nom. Mais nous savons trop peu sur lui, moins encore sur son épouse. Détail qui me touche, Marguerite Mochet appartenait, c'est probable, au tiers-ordre dominicain ; elle voulut, comme son mari, être enterrée à Metz, dans l'église des *Prescheresses*.

Par elle, dès sa naissance, Jacques Bénigne avait été voué à Dieu et à l'Église. Elle le consacrait comme le prédestiné, l'élus. Cette divination de la mère après celle de l'aïeul n'explique point, malgré tout, le prodige d'un enfant de génie surgissant d'une famille de moyenne cuvée. Car personne, parmi ses frères et ses sœurs, ne paraît avoir brillé de dons très éminents. Antoine, son aîné, se contenta d'être un juriste et un trésorier, un Bourguignon gourmet, malicieux, un bourgeois de bonne compagnie ; sa femme le trompa d'une manière scandaleuse, au point qu'il dut s'en séparer. Il eut pour fils ce fougueux drôle d'abbé Bossuet que nous retrouverons, dans la bataille du quiétisme, servant son oncle à Rome avec un zèle intéressé.

Une des sœurs cadettes de Bossuet, Madeleine, après avoir été une vierge sage jusqu'à soixante ans, épousa M. Foucault, conseiller secrétaire du roi. Leurs humeurs ne purent s'accommoder ; elle aussi se sépara. M. de Meaux la recueillit à l'évêché. Ledieu, relatant sa mort (18 juin 1703) fait de son caractère un croquis charmant. La goutte, des rhumatismes la clouaient dans sa chambre :

«Elle se soutenait un peu sur ses béquilles, se mettait à genoux sur son fauteuil pour prendre l'air à la fenêtre. Jamais elle ne se plaignait, tant elle était morte à tout. Elle lisait l'Evangile et les Psaumes. Sa chambre était le rendez-vous de toutes les personnes qui venaient voir M. de Meaux, tant on trouvait chez elle de douceur, d'honnêteté et de bonne conversation.»

Son heureux tour d'esprit, son aménité fortifiée par de saintes lectures, lui furent sans doute communs avec des milliers d'autres vieilles dames, dans la saine France d'autrefois.

Pour dépeindre Bossuet, ces voisinages ne sont que des touches accessoires : il ne faudrait pas cependant les négliger. Un premier signe, en effet, de sa complexion est une santé merveilleuse. De corps et d'intelligence, on le croirait presque trop bien portant. Sa rectitude nous déconcerte. Pascal, morbide, anxieux, parle à l'inquiétude moderne un langage plus incisif.

Au physique, la santé de Bossuet défiait toute lassitude. Il vivait, d'ailleurs, si régulièrement qu'il n'excédait jamais ses forces. Il n'eut, dans toute sa vie, que trois maladies à subir : une crise de paludisme (en 1676) causée, semble-t-il, par le mauvais air de Versailles ; une poussée d'herpès, lorsque sa querelle avec M. de Cambrai lui échauffa le sang, et enfin, la pierre qui, faute d'une opération, devait l'emporter.

Son état corporel lui rendait le travail et la joie faciles, le disposait à la patience, à l'affabilité. Ses «promptitudes», comme on disait alors, vinrent de sa vivacité bourguignonne ; il supportait mal qu'on lui résistât, lorsqu'il tenait, chez autrui, la certitude d'une erreur flagrante.

Mais, si toute vie d'homme est un drame, le drame, dans la sienne, resta plus extérieur qu'intime. Les agitations des événements passèrent sur l'avant-scène de son âme ; rien n'en troubla le fond. Des fées radieuses, pour le combler, s'étaient donné rendez-vous autour de son berceau. Il parvint comme sans effort à toutes les plénitudes : celle de la souffrance lui manqua. Sauf les derniers mois, on chercherait en vain sur son front les stigmates d'une couronne d'épines.

Regardons-le d'abord tel qu'il est ou paraît être.

De Bossuet tout jeune, nous n'avons aucun portrait. Celui de Mignard, la gravure de Nanteuil, datent de l'époque où il était évêque déjà et

précepteur du Dauphin. On est frappé d'un air de jeunesse, de la franchise et de la vigueur sanguine des accents. C'est le visage d'un homme fait à commander et à entraîner les autres. Mais point d'essor vers l'invisible. Sans le rabat et la croix pectorale, l'expression pourrait désigner un artiste, un capitaine, encore mieux qu'un prélat.

Une fierté robuste en relève la douceur. La chevelure bouffante jette autour une sorte d'envol glorieux. La courbe des sourcils, comme la ligne du nez, est parfaite. Les yeux, saillants, sont des yeux de peintre, tournés vers l'extérieur des choses, regardant de haut, dominateurs, mais avec une bonté expansive, un fond spirituel et tendre. Les narines un peu renflées, les lèvres ombrées d'un duvet, charnues, sinueuses et gourmandes, avouent la richesse des appétits ; le menton plein achève l'ovale régulier. L'ensemble respire une confiance épanouie, lumineuse, un ferme équilibre entre l'intelligence et les sentiments, entre la volonté et la force instinctive.

La figure de Fénelon, sèche, pointue, est toute en angles ; celle de Bossuet tend aux rondeurs. Largillierre, un peu plus tard, a portraituré Bossuet déjà grisonnant, une main sur l'épaule du Dauphin, portant une soutane noire avec un grand rabat. La grâce déliée, molle du jeune prince met en relief la figure sévère et forte, presque plébéienne du pédagogue. Les yeux de Bossuet ne considèrent pas son élève ; ils regardent ailleurs, méditatifs, prophétiques, comme s'ils plongeaient dans l'avenir que ses soins préparent à la monarchie. La main étalée sur la soutane est robuste, non sans élégance.

Le portrait de Rigaud, exécuté, pour l'offrir au grand-duc de Toscane, en 1698, marque une bonhomie plus souriante et grasse, détendue. La rudesse des pommettes s'est atténuée ; le double menton, élargi. Supposons le personnage inconnu. On y reconnaîtrait quelque chanoine bien renté, ami de La Fontaine et des vins friands, délicieux causeur, habile directeur de conscience, théologien discret. Rien de livresque, rien non plus qui sente l'ascète ou le rigoriste ; nulle hauteur épiscopale. Chez Bossuet, l'*honnête homme* couvre la science de l'apologiste et les vertus du prêtre. Ses portraits ne démentent pas son âme ; ils la décrivent incomplètement.

Une révélation plus immédiate sera peut-être donnée par son écriture, à différents âges.

Elle surprend. La fermeté de sa prose ne s'y retrouve guère. Pointue, puis arrondie, nette, mais inégalé et changeante, elle accuse de l'insouciance dans l'élan. Sans rigueur logique, les lettres montent, descendent ; les mots s'écartent ou s'agglutinent les uns aux autres. Elle trahit une sensibilité en émoi, un perpétuel état lyrique, des passions généreuses, plus impatientes que réfléchies. Son écriture contredit-elle le Bossuet que nous connaissons ? Il fut beaucoup moins simple qu'on ne le juge ordinairement. Les gens qui flairent partout du romantisme pourraient suivre, en lui, plus d'une piste.

S'arrêter, pour le connaître, à l'ordre magistral de sa vie, c'est en voir mieux que la façade ; mais ce n'est pas tout voir. S'il eut, en agissant, du caractère — moins parfois que les conjonctures ne l'exigeaient — il l'appliquait aussi à brider son imagination, à s'empêcher de trop vivement sentir.

Malgré les apparences, il dut guerroyer contre lui-même pour demeurer fidèle à sa voie. L'orgueil, l'ambition, d'autres convoitises le tentèrent. Dès son adolescence, il se vit célèbre (son improvisation nocturne à l'hôtel de Rambouillet fit, sur l'heure, un bruit considérable). Rien ne lui manquait, s'il avait voulu plaire ou être séduit : il possédait une prestance avantageuse, une voix sonore, persuasive, un regard de feu, la beauté d'une jeunesse puissante et candide. Les cœurs volaient au-devant du sien ; il n'aurait eu qu'à se baisser pour les prendre. Dans ces temps désordonnés de la Fronde, il pouvait, comme son camarade au collège de Navarre, Bouthillier de Rance, s'égarer vers les folies mondaines. Qui donc lui en aurait voulu ?

D'autre part, son étonnante facilité annihilait devant sa force la sensation d'une résistance et d'une limite. Les avenues lointaines de la gloire s'amplifiaient sans barre d'horizon.

Quand même ses visées furent plus hautes, les grandeurs d'ici-bas le sollicitaient. Il se serait aisément fait applaudir dans les salons ; la cour l'aurait fêté. Plus tard, les trompettes dorées des flatteurs vibrèrent à ses oreilles ; il était en passe d'espérer l'archevêché de Paris, un chapeau de cardinal. Si le chapeau s'était posé sur sa tête, il ne l'eût certes point repoussé. Mais il ne s'infligea, en vue de l'obtenir, aucune plate concession.

Le Saint-Siège l'estimait, sans oublier la part qu'il avait prise aux quatre articles de 1682 ; Bossuet n'essaya point de la faire oublier.

Il maîtrisa son ambition ; il contint la vigueur bouillante de sa jeunesse, cette fougue des vingt-deux ans, qu'il comparait, en célébrant Saint-Bernard, «à un vin fumeux», et qui «ne permet rien de rassis». L'hymne à la chasteté, dans son panégyrique de Saint-Sulpice : «O sainte chasteté, fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite» ne doit pas être pris pour un morceau de rhétorique. Ses contemporains les plus graves certifient la dignité de ses mœurs. Lorsque M^{me} de Montespan s'enquit par sa police si elle ne pourrait le tenir à sa merci en éventant quelque honte secrète, on ne trouva rien. Comme il prêchait, il voulut vivre.

Cependant, il apparaît bien que son tempérament, s'il l'eût subi, l'aurait porté aux passions amoureuses. Ce sont elles qu'il a scrutées peut-être le plus à fond ; elles qu'il incrimine avec le plus d'âpreté ; car il sait où mène «la douceur d'un tendre engagement», et ce qu'il en coûte de rester vertueux. «La tentation, écrivait-il à M^{me} Cornuau, veuve et tourmentée par le regret charnel de son mari, va quelquefois si loin qu'il semble que nous y goûtions le péché tout pur.» Il met autre chose qu'un ressouvenir de Lucrèce en cette phrase des *Méditations sur l'Evangile*, si audacieuse par sa candeur : «Dans le transport de l'amour humain, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, et comme disait ce poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre ?»

Sans avoir eu besoin d'une expérience humiliante, Bossuet a senti la réalité furieuse des plaisirs ; l'idée suffisait.

Ses ennemis, — les protestants surtout — insinuèrent qu'étant jeune, avant de se lier à Dieu, il aurait songé au mariage, signé même une promesse. La personne de son choix était une certaine Catherine Gary, fille d'un honorable fripier, qui se fit, dans la suite, appeler M^{lle} de Mauléon. En réalité, Bossuet, déjà prêtre, vers 1664, connut Catherine Gary quand elle avait vingt ou vingt-cinq ans. Il habitait, comme elle, près de Saint-Thomas du Louvre, et dans la même maison, où logeait aussi son frère Antoine, une des maisons du Doyenné. Elle avait peu d'argent, mais un grand besoin

d'en dépenser, de l'esprit, du charme, du manège. Comment elle capta sa confiance, nous l'ignorons. Une chose certaine, c'est qu'elle gagna son amitié.

Il lui donna «son grand portrait avec bordure» (par testament, elle le lui rendait, mais elle mourut dix ans après lui). Il lui prêtait pour ses courses, son carrosse et son laquais. Il se porta caution pour elle — d'où la légende du contrat — de quarante-cinq mille livres dans un procès qu'elle soutint au sujet d'une halle au poisson dont elle voulait être propriétaire, rue de la Cossonnerie. Malgré les tracas qu'elle lui suscitait, jamais il ne lui retira son affection. Ledieu consigne que M. de Meaux lui envoyait par son valet de chambre, tel jour cinq mille francs, tel autre, trois mille. Elle venait familièrement à Meaux et à Germigny. Elle offrait au prélat, pour sa fête, un pâté de pigeons. Recommandé par elle, un faiseur d'odes latines plus que médiocre, l'abbé Boutard, trouvait auprès de lui un accueil profitable.

Pendant sa dernière maladie, elle vint le voir plusieurs fois, l'engageait à boire de son «eau divine». Le 26 mars, les neveux du moribond étant sortis, elle fut encore introduite dans sa chambre ; de onze heures à une heure, elle l'entretint.

Le 11 avril, Ledieu note sans malice :

«Après avoir dit : «Demandons pardon à Dieu de nos péchés», il m'a chargé d'assurer M^{lle} de Mauléon de son souvenir *jusqu'à la fin.*»

Cet aveu d'une fidélité suprême prouverait à lui seul qu'au moment de comparaître devant son Juge, nul souvenir gênant ne le séparait de sa vieille amie.

Fut-elle digne de sa dilection ? Je crains fort qu'elle ne l'ait entortillé par ses gentillesse dévotes. Psychologue d'une vigilance perçante, Bossuet, en pratique, était un cœur naïf, commode à tromper. Son homme d'affaires, son intendant le grugeaient ; pour s'en apercevoir, il attendit l'évidence cuisante de leur malhonnêteté. Son neveu, l'abbé Bossuet, le convainquit trop aisément de son innocence après les fredaines qui firent scandale à Rome ; cet intrigant l'induisit à de ridicules démarches dans l'espoir de lui succéder à Meaux. Bossuet se laissa éblouir par des métèques douteux comme «le chevalier Tartare», soi-disant fils du prince des Khaïmakites, par le juif converti, de Veil, et bien d'autres. Il s'abusa longtemps sur Fénelon ;

M^{me} Guyon elle-même, tout prévenu qu'il demeurait contre elle, sut passagèrement l'amadouer.

Jusqu'où l'intérêt, la vanité attachaient certaines gens à sa fortune, l'a-t-il jamais soupçonné ? Il n'admettait dans son entourage que l'hypothèse du bien. Il aimait à donner sa force, comme une fontaine se répand, partout où quelque passage est ouvert à son abondance.

Nous touchons ici un des sommets de son caractère qu'il conviendra d'explorer plus loin. Bossuet fut bon, très au delà de la commune bonté. Il n'atteignit pourtant pas la charité absolue d'un saint. Les ardeurs excessives répugnaient à son naturel. Une modération innée gouvernait tous ses actes. «La modération des personnes heureuses, pensait La Rochefoucauld, est le calme de leur humeur adoucie par la possession du bien.»

La modération de Bossuet eut certes des causes plus nobles qu'une bonne circulation du sang et la continuité du succès. Il la dut aussi à la sagesse héréditaire de sa race, à la droiture de son entendement. Un esprit qui voit les rapports justes des objets tolère mal que des violences en déconcertent l'harmonie. Une formation sociable, la discipline ecclésiastique assouplirent en lui le sens de la mesure. Cependant modération ne signifie point médiocrité. Bossuet aurait pu se donner pour devise celle que Louis XIV, dans ses *Mémoires*, proposait au Dauphin :

«Il ne faut jamais avoir en vue que des grandes choses, et quoiqu'il faille prendre garde exactement aux plus petites, il ne les faut considérer que dans la vue des plus grandes avec lesquelles elles ont relation.»

Comme Louis XIV, comme son siècle éminemment positif, il considérait, en tout ce qu'il pensait ou entreprenait, les *suites* et la *fin*.

S'il prêchait, ce n'était point pour les creuses voluptés de la parole ; il se proposait de conduire son auditoire à vivre selon ce qu'il enseignait. L'idée tend à l'acte, la connaissance à l'amour. Un livre est une façon d'agir dans le temps et l'éternité. Bossuet, contemplatif par les fins divines de ses travaux, lui qui, les derniers mois de sa vieillesse, se fit relire, *soixante fois* et plus, l'Evangile de saint Jean, ne produisit aucun ouvrage que n'eût déterminé une circonstance, un devoir présent, la nécessité des âmes. Il

écrivait pour accomplir sa mission d'apôtre et d'évêque, pour être un témoin de la vérité. En même temps il étendait, dans l'ordre spirituel, ce labeur exact par où les anciens drapiers s'étaient poussés vers des charges judiciaires et fiscales. L'aune des aïeux devenait, entre ses mains plus fines, un sceptre théologique ; au besoin, une fêrule.

Il était né, on l'a souvent dit, avec les qualités d'un homme d'action. Il discernait en face d'un obstacle le meilleur parti ; il le prenait sans se précipiter, mais à l'instant voulu.

«La décision, exprimait superbement Louis XIV, a besoin d'un esprit de maître.» Très jeune, Jacques Bénigne se révéla comme un chef. Au collège de Navarre, en 1649, les bacheliers le choisirent pour le procureur et l'économe de leur communauté. Condé assiégeait Paris ; la famine menaçait ; Bossuet, afin d'assurer la subsistance de ses camarades, cacha dans la ruelle de son lit quatre sacs de farine.

Prévoyant, moins pour lui-même que pour autrui ; car les soucis temporels l'incommodaient ; il négligea, autant qu'il le croyait licite, les questions d'argent ; il avait horreur de compter. Quand le roi lui eut donné l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais (laquelle valait vingt-deux à vingt-cinq mille livres de revenu), il avouait au maréchal de Bellefonds : «Je n'ai, que je sache, aucun attachement aux richesses ; et je puis peut-être me passer de beaucoup de commodités ; mais... je perdrais plus de la moitié de mon esprit, si j'étais à l'étroit dans mon domestique.»

Il avait beau ne pas vouloir penser à l'argent, l'argent l'y contraignait par son absence ou sa fuite :

«A l'oreille, prévenait-il Daniel Huet (23 novembre 1675), je n'ai pas touché un sol (de ses honoraires de précepteur, douze mille livres par an).»

Abbé commendataire, il se fera un devoir de défendre son bien, se décidera même à des poursuites contre un garde-chasse indélicat, contre des paysans pillards qui venaient, la nuit, abattre de gros chênes dans ses bois.

A Meaux, lors de ses démêlés avec l'abbaye de Jouarre, il s'obstinera dans un procès pour dix-huit muids de grain que l'abbaye payait depuis des siècles à l'évêché, qu'elle refusait maintenant de payer. L'affaire était mauvaise ; il fut débouté comme de juste. Mais il sollicita ses juges, plaïda

autant qu'un Chicaneau ; car, disait-il, «je ne puis pas donner le bien d'autrui ni faire perdre à mes receveurs ce qui leur est dû».

Pour lui-même, il aima la pauvreté ; il se déchargea sur son intendant du soin de ses revenus ; il lui confiait jusqu'aux sommes mises en réserve pour les charités qu'il faisait. Ce fripon les lui rognait, sous prétexte que le nécessaire manquerait à l'évêché. Le prélat se résignait ordinairement ; mais si l'hôpital de Meaux était en cause, il se rebiffait : «J'aimerais mieux tout vendre», se récriait-il.

Avant de tout vendre, il laissait acheter des meubles, des tapisseries. Il se plaisait à embellir ses jardins ; l'orangerie, à sa mort, logeait soixante-neuf orangers, trois grenadiers, vingt-quatre caisses de jasmins, seize lauriers-roses. Dans le parc de Germigny, par une méthode savante qu'il tenait du fontenier de Condé, les jets d'eau se multipliaient.

Qu'on ne recherche pas en ces opulences l'élément de fantaisie propre à toute âme d'artiste. Son rang lui semblait l'exiger. Il sied à un évêque d'avoir de beaux parterres, comme de porter un beau rochet. Sa table, qui paraîtrait aujourd'hui d'une folle profusion, restait, pour son époque, simplement honnête. Bourguignon de vieille souche, pouvait-il ne pas discerner les bons vins ? Ceux qu'il préférait étaient des vins nerveux et forts, parce qu'il en recevait pour son travail une chaleur exaltante : «Si vous vous portez bien, nous nous portons bien aussi, moyennant les huîtres en écaille, le Volnay et le Saint-Laurent.»

Il suivait son goût natif en tant que les convenances le justifiaient. Chacun de ses actes se rangeait à son juste plan. La souplesse de ses aptitudes lui permettait de concilier des occupations très distantes.

Pendant son séjour à Metz, n'allons pas le croire tout absorbé par ses disputes avec les ministres huguenots ou les rabbins. Il s'employait à mettre de l'ordre dans le chapitre en discorde, dans des couvents en désarroi. Condé, maître de Stenay, exigeait des Messins, pour ne pas les rançonner, dix mille livres de sauvegarde. Voici le grand archidiacre qui s'en va, précédé d'un tambour, muni de passeports comme en une ville ennemie, négocier avec le prince un accommodement ; et il rapporte une réponse qui contentera l'assemblée des trois Ordres.

Il organise à Metz une mission. Ces messieurs de Saint-Lazare vont arriver en plein hiver lorrain. M. Bossuet doit réunir pour eux des lits, des matelas, des draps, des couvertures, du linge de table, des plats, de la batterie de cuisine. Il en trouve ; il trouve des cuisiniers ; mais ceux-ci demandent «quarante sols par jour», prix excessif pour Metz, ce dont il se plaint avec simplicité (lettre du 1^{er} février 1658).

Une brèche s'est faite dans la digue de Wadrineau. Un des bras de la Moselle est à sec ; les moulins, à l'intérieur de la ville, ne tournent plus. L'assemblée des trois Ordres charge le grand archidiacre d'examiner le plan de réfection, de répartir le surcroît d'impôts exigé par la dépense, de surveiller les travaux.

Se mettre à tout, c'est un apanage de l'intelligence française. Devant aucune tâche, Bossuet ne se trahira inférieur, si loin qu'elle paraisse de son œuvre essentielle.

A Meaux, il conseillera financièrement la Mère le Picart aux abois, réduite, pour sauver la Visitation, à des emprunts scabreux, certaine de ne pouvoir jamais rembourser.

Il exposera au Roi que la trésorerie serait plus à son aise, s'il faisait percevoir lui-même, et non par les fermiers, les impôts indirects.

Sa modération le préserva d'être en rien l'homme d'une secte ou d'une cabale. Il n'a jamais été janséniste ; les cinq propositions fameuses, il les reconnaissait dans le livre des Jansénius et déclarait qu'elles en sont «l'âme» ; mais le laisser-aller des casuistes l'indignait : «Ceux-là, opinera-t-il, ferment la porte du Ciel qui la font trop large ; et ceux-là aussi qui augmentent les difficultés et les fardeaux et dont la dureté rend la piété sèche et odieuse.»

Cependant il aimait les *Provinciales* (c'est un des rares livres français qu'il recommande). Sa morale ferme et carrée le mettait plus près de Port-Royal que des laxistes.

Lorsque la vieille Mère Angélique Arnauld, en 1665, après huit ans de résistance au formulaire, fut arrêtée, l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, l'engagea fortement à s'entretenir avec l'abbé Bossuet : «Voyez-le ; c'est un homme savant, le plus doux du monde et entièrement comme il vous faut ; car *il n'est d'aucun parti.*»

S'il eut prise sur les protestants, il le dut à cette bénignité engageante, non moins qu'à sa vigueur de controverse. Au lieu de leur faire sentir en d'âpres chocs par quoi l'orthodoxie les repoussait, il leur expliquait ce qui devait les en rapprocher. Dans ses débats avec eux, il ne s'écarta jamais de cette méthode sincère : une discussion entre honnêtes gens sur le terrain du sens commun et de principes incontestables. Sa charité nous livrera, mais non toute seule, le secret de sa pondération. Il répugnait à la violence, parce qu'il la jugeait stérile. Il voyait trop nettement les complexités humaines pour croire qu'en tuant les hérétiques on extermine l'hérésie. Une réflexion capitale, dans une lettre à Même d'Albert (26 décembre 1691) ouvre le fond de cette prudence : «C'est une des conditions de l'homme de mêler les choses certainement bonnes avec d'autres qui peuvent être suspectes, douteuses, mauvaises même, si l'on veut. Si, par la crainte de ce mal, on voulait ôter le bien, on renverserait tout, et on ferait aussi mal que celui qui, voulant faucher l'ivraie, emporterait le bon grain avec elle.»

Evangélique dans sa source, la sagesse de Bossuet s'est affermie par la soumission à l'expérience. Quand les problèmes sont embrouillés, il veut qu'on tienne avec force «les deux bouts de la chaîne», autrement dit, qu'on ne perde jamais de vue d'où part la certitude, où elle se termine. Le libre arbitre est une évidence interne, irréfutable ; Dieu, d'autre part, est tout-puissant. En quel nœud sont jointes ces deux vérités, la raison s'y perd ; nous n'en sommes pas moins assurés qu'elles se joignent.

Le Saint-Siège a des supr maties primordiales, d'ordre divin ; en même temps, l' glise gallicane jouit de privil ges que justifient une possession séculaire et tous les services rendus par la France aux Souverains Pontifes. Bossuet ne sera ni ultramontain, ni gallican fanatique ; il met sur les deux plateaux de la balance les droits, tout inégaux qu'ils peuvent être, de l'un et de l'autre, et il entend conserver l'équilibre.

Ce n'est pas qu'il incline aux compromis, aux mezzo-terme. Dès que l'intégrité de la foi, de la tradition et de la morale lui semble en péril, plus de ménagement. Il n'hésitera pas, contre son intérêt, à requérir du Pape la censure d'un livre du Cardinal Sfondrate, dont la thèse sur les enfants morts sans baptême démentait la terrible doctrine de saint Augustin.

Il avait fréquenté, dans sa jeunesse, les théâtres ; peut-être les tirades amoureuses des tragédies à la mode l'avaient-elles troublé quelquefois. Un écrit du théatin Caffaro, timide défense de l'art profane, tombe sous ses yeux rigoristes ; il le bouscule durement.

Déchaîné contre Fénelon, il presse l'adversaire jusqu'à ce qu'il le voie hors de combat. Si M. de Cambrai n'était condamné, même (ce qu'il n'obtint pas) noté comme hérétique, tout serait perdu. Dans cet emportement, il croyait servir la pure ardeur de sa foi ; quelle part y prenaient son imagination, sa véhémence guerrière, il n'en avait aucune idée.

Evêque, il sut défendre, à l'occasion, son autorité par la rigueur. L'abbesse de Jouarre, Henriette de Lorraine, acharnée à maintenir son «exemption», était en révolte contre lui. Ayant épuisé «les voies douces et amiables», M. de Meaux se présente, mitre sur la tête, crosse à la main, devant la porte close de l'abbaye. On verbalise, on résiste. Il recourt au bras séculier, n'hésite pas à faire crocheter le couvent. Les ouvriers commencent leur travail ; on ouvre enfin ; la cloche, sur son ordre, sonne le chapitre. La plupart des religieuses, sauf la Prieure (l'abbesse était absente) viennent se jeter à ses pieds, lui demandent protection et bénédiction.

Mais voici où la bonhomie de son caractère suit de nouveau sa pente. Fénelon une fois déconfit, Bossuet aurait voulu se réconcilier ; des ouvertures discrètes furent tentées ; M. de Cambrai les repoussa.

Au surplus, les bienséances de la cour l'engageaient en de soudaines concessions. Le Dauphin l'entraîna, un soir, au spectacle d'un opéra. Cinq ans après avoir frappé Molière d'un anathème en déclarant que ses pièces «sont pleines d'impiétés et d'infamies»..., que la corruption s'y voit toujours défendue et plaisante, et la pudeur toujours offensée ou en crainte d'être violée par les derniers attentats, il consentit à voir jouer, chez le duc du Maine, le *Misanthrope* ; en 1703, à Clagny, chez la Duchesse du Maine, il vit jouer *Tartuffe* ; et l'on n'imagine guère qu'il bouda contre les acteurs, faisant grise mine en ascète morose ; il avait beau «ne rien tant détester que l'esprit de moquerie», il dut rire de bon cœur aux endroits risibles.

Comment ne pas le reconnaître ? L'entregent d'une société polie, l'air du monde dont Bossuet, dès son adolescence, respira la mollesse, devait,

sans énerver ses principes, restreindre sa liberté de contradiction. Il l'avait dans la chaire, beaucoup moins à Versailles et en face des grands.

Son naturel, d'ailleurs, n'était pas exempt de contrastes. Cet homme si raisonnable, d'une humeur si parfaitement égale, cédait parfois aux défaillances de sa sensibilité. Lorsqu'il s'agenouilla auprès d'Henriette agonisante, il sanglota, s'évanouit. Ce fut la princesse elle-même qui dut rendre au prêtre son sang-froid : «Je vous ai, Monsieur, dit-elle, envoyé quérir, non pour m'attendrir, mais pour me consoler dans l'état où je suis.» Quand elle eut expiré, après lui avoir fermé les yeux, il fut encore pris d'une syncope.

Un an avant de mourir lui-même, torturé, depuis plusieurs mois, par la pierre, au moment où il se vit menacé d'une opération cruelle, il s'affola.

Ces faiblesses peuvent, en apparence, le diminuer ; elles le mettent plus près de nos vies contradictoires ; elles expliquent pourquoi il pénétra, d'un regard incisif, dans l'abîme des communes misères.

Et ne semblons pas oublier que Bossuet, par un don splendide, mais dangereux, en raison aussi de son ministère apostolique, fut constamment un orateur. L'orateur, pour exercer sa puissance de persuasion, s'adapte au milieu qui va l'entendre. L'orateur politique s'adapte même jusqu'à s'asservir aux préjugés de la foule ; il la conduit en se laissant mener par elle. Le prédicateur peut dominer son auditoire. Cependant, Bossuet confesse dans un sermon : «Ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs.» Il sent la limite passée laquelle une admonition révolterait «les oreilles délicates» de la cour. Saint Jean-Baptiste, dans le désert, était libre d'apostropher les Pharisiens, de leur crier : «Race de vipères !» Chez le roi Hérode son : *Non licet* devait suffire à le rendre intolérable ; on est peu surpris qu'Hérodiade ait exigé la tête de ce fâcheux. Telle allusion voilée de Bossuet aux désordres de Louis XIV suppose autant de courage peut-être que les clameurs du prophète Nathan contre David adultère. Mais, à contraindre sans cesse la franchise d'un sentiment, on l'amoindrit. On en ferait quelque chose de semblable à ces arbres du Japon, forcés de vieillir, comme des nains, dans un pot. Un ordre social trop bien réglé favorise mal l'expansion des grands caractères. Celui de Bossuet atteignit la grandeur permise à son époque ; il se garda de la dépasser.

Enfin, étant par-dessus tout homme d'Église, il participa aux bons et aux médiocres effets de la discipline ecclésiastique. Elle est une merveilleuse formatrice des vertus intimes; mais elle habitue davantage à l'obéissance qu'aux hardiesses des énergies. Etablis au pouvoir, des évêques, des moines ont été des politiques intrépides ; mais, trop souvent, le prêtre, vis-à-vis des puissances régnautes est désarmé par le pli de la soumission. Bossuet fut atteint de cette timidité ; il n'osait pas discuter, même intérieurement, les décisions souveraines du Roi. Il se tut, quand Louis XIV révoqua l'édit de Nantes ; avec toute la France, il accepta une mesure qui renversait pourtant sa méthode de conversion. En conscience, il approuva, incapable d'opposer une voix discordante aux louanges unanimes.

Ces petites-là sont nécessaires à évoquer, si nous voulons le bien définir ; car nous n'avons qu'esquissé les contours de sa physionomie ; nous sommes à peine entrés dans son âme qui est une âme grande assurément.

II

SA FOI

Je me suis, un instant, demandé si, dans la pénétration graduelle du personnage, il fallait mettre son génie avant sa foi ou plutôt sa foi avant son génie. Son génie semble plus congénital, plus adhérent à son être ; la foi étant une pure largesse divine, je peux supposer un enfant qui aurait apporté en ce monde les facultés de Bossuet, mais qui n'aurait pas eu la foi. Néanmoins, appliquée à Bossuet tel qu'il fut, l'hypothèse recule aussitôt dans les régions de l'absurde : sa foi commande son génie, elle en pénètre toutes les puissances ; elle est le sang de ses veines, la moelle de ses os. Bossuet, non catholique, ne serait plus Bossuet.

De même, il est licite de l'imaginer, s'il avait manqué sa vocation, en robe écarlate de conseiller au parlement, rubicond et gai sous une perruque luxuriante ; ou, comme son aïeul paternel, la poitrine bombée d'une cuirasse, et tenant, au lieu d'une crosse, une pique. Mais, si peu qu'on ait vécu avec M. de Meaux, l'idée paraît carnavalesque. Bossuet fut de ceux qui naissent invisiblement enveloppés d'un surplis ; destiné à la cléricature et au sacerdoce, dès la minute où sa mère le conçut. Sa mère, en le vouant à Dieu, son grand-père en l'accueillant sous la devise d'un verset prophétique, ne faisaient que transcrire un appel d'éternité. Une mission impérative exigeait sa venue en son siècle, sa parole d'apologiste, ses exemples d'évêque.

Toute mystérieuse que peut être la foi — dans une famille croyante, des enfants élevés d'une manière identique l'ont très inégalement — Jacques Bénigne tint la sienne comme un héritage de la double lignée qu'il

glorifiait. Une foi simple, absolue, sérieuse et lucide, gouvernant l'intime de la vie quotidienne ; une foi non abstraite, mais parlante dans les images du Christ, de la bienheureuse Vierge et des Saints.

A huit ans, la tonsure faisait déjà de lui un clerc ; son père, quittant Dijon pour Metz, l'avait confié, ainsi qu'Antoine, aux bons soins de l'oncle Claude. Mais Jacques Bénigne, à treize ans, se vit pourvu d'une prébende, d'un canonicat au chapitre de Metz. Le voilà donc, à l'âge où d'autres reçoivent encore le fouet, dignitaire clérical en herbe. Quoi d'étonnant, puisque les chanoines de Metz, cédant au désir d'Henri IV, avaient élu tout d'une voix pour évêque un enfant de six ans, Henri de Bourbon, fils naturel du roi !

Mais Jacques Bénigne considérait en son avenir ecclésiastique autre chose qu'une prébende et des honneurs précoces. Tandis qu'il faisait, chez les Jésuites, ses humanités, il trouva dans le cabinet de son oncle une Bible. Il osa l'ouvrir et rencontra une page d'Isaïe ; ce qu'il lut le transporta ; il eut la révélation d'un monde.

Quand même il restera fidèle à l'antiquité profane, sachant par cœur jusqu'en sa vieillesse des chants de l'Iliade et des odes d'Horace (les comédies d'Aristophane sont indiquées sur l'inventaire de sa bibliothèque), la Bible sera son livre nourricier, le livre unique.

Il la lut d'abord en poète ; des images fortes et sublimes, des essors d'éloquence, c'est ce qu'il en dut retenir. La couleur fondamentale des métaphores, chez ce Français du XVII^e siècle, vient des prophètes de la Judée. Son imagination transpose tout ce qui est moderne en le confrontant avec des faits ou des sentences bibliques. Bien que les livres sacrés fussent alors mêlés, comme ils ne le sont plus, au courant des pensées familières, Bossuet manifeste une sorte de dédoublement anormal : il vit à la fois avec son temps et avec le temps d'Abraham ou de Judas Macchabée ; il se réfère aux hommes et aux femmes de la Bible comme s'il les avait connus. L'Ancien Testament lui est aussi proche que le Nouveau. Ces réminiscences et ces analogies s'insèrent dans ses sermons, sans qu'il les cherche, presque à son insu. Un livre, à cet égard, surprenant, c'est la *Politique tirée de l'Écriture Sainte*. Pour avoir, durant trois cents pages, soutenu avec une telle aisance le parallélisme des exemples tirés de l'histoire juive et des

leçons modernes qu'ils impliquent, il fallait un prodigieux maniement des textes scripturaires, mais surtout la foi visuelle à leur permanente efficacité.

Bossuet ne s'arrêtera pas à lire les Psaumes en chrétien dévot, ni en hébraïsant, ni en exégète ; c'est le Verbe de vie qu'il boit à la source ; le Christ est l'Alpha, l'Oméga du passé comme de l'avenir humain. Pas un verset, pas un mot de l'Ancien Testament qui ne préfigure le Christ ; et s'il ouvre l'Evangile, c'est le Christ même qu'il écoute à genoux :

«Une seule parole de l'Evangile a plus de pouvoir sur nos âmes que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane.»

Mais l'homme qui s'enivre de la Bible à l'aventure s'expose aux égarements visionnaires ou aux folles interprétations. Bossuet ne semble jamais avoir couru ce danger. Malgré son intimité avec les Prophètes, sa foi restera médiocrement apocalyptique ; elle sera moins encore conjecturale, car elle ne s'avance qu'appuyée sur l'autorité de la tradition, sur le sens commun, sur la scolastique. Un élément intellectuel y pondère les élans du cœur ; et c'est ainsi qu'elle devait être pour se conformer à son objet :

«La vie de Dieu, déclare-t-il, n'est que raison et intelligence ; le Fils de Dieu procédant de cette vie et de cette intelligence, il est lui-même vie et intelligence.»

Nous reconnaissons ici le principe de saint Thomas : «L'acte d'intelligence, en Dieu, est identique à sa substance.» Comprendre est donc la fin de l'homme, puisqu'il tend à Dieu.

Intelligent comme il l'était, Bossuet n'a pas eu de peine à magnifier les droits de l'intelligence. D'ailleurs, dans le milieu où il se forma, au collège de Navarre, elle était fêtée, sinon comme une reine, du moins comme la dame d'honneur de la reine. Navarre, en ce temps-là, représentait pour l'élite des jeunes clercs ce qu'est la rue d'Ulm aujourd'hui pour une jeunesse studieuse. La communauté des bacheliers, des artiens, où fut admis Jacques Bénigne, fait songer à un groupe de normaliens, mais de normaliens pieux. Même ferveur d'apprendre ; même présomption ; un pédantisme autre d'aspect, quoique certains jeunes clercs vaillent en outrecuidance et en étalage creux de savoir les plus cuistres des laïques. Une lettre peu connue de Rancé à son ancien précepteur, Favier (2 juillet 1644), donne bien le ton de ces débutants :

«J'espère devenir en peu de temps un grand théologien. Je confère tous les jours deux fois avec un grand docteur de Sorbonne qui me lit un cours de théologie beaucoup moins long que celui qu'on voit dans les écoles. Dans huit mois, j'aurai vu toute la scholastique ; et pendant seize qui me resteront, je me donnerai entièrement à la lecture des Pères, des Conciles, de l'histoire ecclésiastique... (quant à saint Thomas), ses opinions étant fort éloignées des miennes, je ne veux le connaître que pour condamner tout ce qui ne tombera pas dans mon sens.»

Fanfaronnades dont Bossuet se préserva, grâce à une modestie native et à un fond de piété vraie. Il n'est pas vain de rappeler qu'à Navarre il faisait partie de la confrérie du Rosaire, qu'il en devint même le directeur. Nicolas Cornet, le grand-maître du collège, avait une religion solide ; c'était, au dire de Bossuet lui-même, «un docteur de l'ancienne marque, de l'ancienne simplicité, de l'ancienne probité», austère, désintéressé, vivant de peu, ne demandant rien, pas même pour son collège dont les bâtiments tombaient en ruines.

Auprès de lui et d'autres maîtres, Jacques Bénigne fortifia sa droiture intellectuelle. Cornet, dans toute étude, exigeait que l'on allât aux sources. Il conseillait de lire d'abord le Nouveau Testament sans s'aider d'un commentaire, afin de recevoir par un contact direct et naïf l'esprit du texte ; et Bossuet, dans son écrit destiné au jeune duc d'Albret (futur cardinal de Bouillon) indiquera la même méthode : «Il faut, dira-t-il, remarquer d'abord dans les Ecritures les beaux endroits qu'on entend... *Les endroits clairs sont les plus beaux.*» Ne lisez les commentaires que si des difficultés vous embarrassent.

Cependant il pratiquait avec une fougue joyeuse les exercices de controverse où l'on débattait, selon la logique de l'école, les matières de la philosophie et de la théologie. Ces disputes captivaient alors jusqu'aux gens du monde. La théologie était à la mode, comme le sont aujourd'hui les Vies de Saints. On se représente, au soir du 24 janvier 1648, le spectacle curieux du collège, lorsque le duc d'Enghien, suivi d'un cortège de gentilshommes et de pages portant des torches, vint assister à la première thèse, à la *tentative* de Bossuet. Le sujet paraîtrait maintenant d'une imprudente ampleur : *sur la Trinité et sur les Anges*. Debout, l'œil en feu, vis-à-vis du répondant, Condé poussait contre ses arguments des objections en forme.

Dans une telle escrime, on ne visait pas à conclure par des moyens simples ; la dialectique avec ses ruses verbales, les distinctions, les divisions assuraient des replis, des coups fourrés, des passes décisives.

Les premiers sermons de Bossuet garderont le pli des distinctions et des citations pédantesques ; le jeune orateur laissera trop sentir qu'il connaît bien les Pères et les auteurs de l'antiquité. Il abusera quelquefois du symbolisme moralisant où le Moyen-Age s'était complu : des deux bras de la Croix du Sauveur, l'un lui représente «un trésor infini de puissance ; l'autre une source immense de miséricorde».

Mais, soumise à la discipline scolastique, son éloquence s'est forgé une armature de raisonnement. Sa foi ne se répand pas en molles effusions ; il sait comment un motif de croire s'enchaîne à un autre motif ; il «divise les difficultés en autant de parcelles qu'il faut pour les résoudre». Il va des causes aux effets, des principes aux conséquences. Il extrait des propositions de l'adversaire la preuve qu'il a raison contre lui. Et cette logique n'a rien d'un dur mécanisme ; un grand amour de la vérité l'échauffe et la déborde.

Le jour où Jacques Bénigne reçut le bonnet de docteur en théologie, le 9 avril 1652, il se rendit à Notre-Dame, précédé par les massiers de l'Université, entouré par les régents, les docteurs et les bacheliers de Navarre ; devant le jubé, dans la chapelle de Saint-Denis, à genoux au bas de l'autel des Martyrs, il prononça un serment dont le texte latin lui resta si présent qu'il put, sans l'avoir jamais transcrit, cinquante et un ans après, le dicter à Ledieu ; et son discours s'achevait sur cette magnifique profession de foi :

«O souveraine Vérité conçue dans le sein du Père, toi qui, descendue sur la terre, t'es livrée toi-même à nous dans les Ecritures, nous nous enchaînons à toi tout entiers ; nous te dédions tout ce qui respire en nous ; prêts à comprendre qu'ils doivent faire bon marché de leur sueur ceux qui devraient être prodiges même de leur sang.»

La foi de Bossuet, comme la cathédrale où il lut sa déclaration, est une synthèse des éléments qui, des assises aux combles, forment la structure de l'orthodoxie catholique. Elle repose sur l'adhésion de l'intellect et de la volonté au dogme et aux mystères ; elle est surnaturelle dans son essence ;

mais elle est aussi rationnelle et traditionnelle par ses appuis et ses contreforts ; de même que l'église aspire de tout son élan aux clartés des verrières et au brasier des cierges sur l'autel, elle frémit d'un enthousiasme ; elle s'achève, aussi bien qu'elle a commencé, en adoration mystique. Le terme de la béatitude est la vision ; la foi prélude à la vision, étant «la substance» des choses qui n'apparaissent pas en ce monde, mais que l'âme espère ailleurs contempler. Toute foi pleine veut donc, dès ici-bas, se représenter ce qu'elle verra dans la gloire ; elle est créatrice d'images sacrées. Enfin, toute foi veut se communiquer à ceux qui ne l'ont point, et s'accroître par l'amour en ceux qui l'ont déjà. Le centre vibrant de l'église, c'est la chaire d'où la parole de vérité descend. La foi prêche, la foi réfute, la foi convertit.

Imaginons, une minute, dans la bibliothèque dilapidée d'un vieux château ou d'un ancien séminaire, un homme d'esprit droit, ignorant du catholicisme, et n'ayant pour s'en instruire que les ouvrages de Bossuet. Regardons-le feuilleter les *Elévations sur les mystères* et rencontrer des passages comme celui-ci :

«Le parfait est premier en soi et dans nos idées, l'imparfait en toutes façons n'en est qu'une dégradation... Dis-moi, mon âme, comment entends-tu le néant, sinon par l'être ? Comment la privation, sinon par la forme dont elle prive ?... Dieu est celui qui est. Comment peut-on donc penser que celui qui est ne soit pas ou que l'idée qui comprend tout l'être ne soit pas réelle ?

«Dieu m'a fait pour être heureux comme lui, autant qu'il peut convenir à une créature...

«Il me fait trouver en moi ces trois choses : moi-même qui suis fait pour être heureux, l'idée de mon bonheur, et l'amour ou le désir du même bonheur. Impossible de vouloir perdre l'une ou l'autre de ces trois choses.»

Ce lecteur ne s'inquiète guère si le philosophe chrétien tire ses principes de son propre fond ou les emprunte à d'autres. Leur sereine évidence pénètre son entendement comme un rayon chaud et persuasif ; elle le dispose à la conviction. Qu'importe à Bossuet d'être original ? Sa foi prend la vérité de toutes mains ; les siennes l'exposent dans une lumière exacte, comme celles d'un prêtre montrent l'Hostie au cœur de l'ostensoir.

Il ne s'enfonce pas, à la manière de Pascal, par une sorte de volupté sauvage, dans l'incompréhensible des mystères ; il s'étonne à peine des dogmes les plus étonnants :

«Pourquoi Dieu n'aurait-il pas de Fils ? Pourquoi cette nature bienheureuse manquerait-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures ?»

Mais, de la sublimité divine, il retombe sur sa propre indigence : «O Dieu ! que mon âme est pauvre ! C'est un vrai néant d'où vous tirez le bien que vous voulez y répandre.» Et, sans tarder, il veut aboutir à une décision morale : «Sortons de ces mouvements charnels où nous nageons, pour ainsi parler, par le plaisir que nous y prenons. Dominons en nous tout ce qu'il y a d'animal, de volage et de rampant.»

Bossuet n'est donc pas, ainsi que Malebranche, un pur métaphysicien ; d'une idée transcendante il passe toujours à une vue pratique. Méditant sur la création de la femme, il confesse humblement qu'on ne doit pas demander à Dieu «pourquoi il prend un os et non de la chair».

«C'est de cette dureté qu'il voulut former ces délicats et tendres membres où, dans la nature innocente, il ne faut rien imaginer qui ne fût aussi pur qu'il était beau. Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine ; et sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire où il n'y avait de beauté que celle que Dieu voulut y mettre.»

Pour la simplicité de sa croyance, rien d'invraisemblable ni d'impossible. Mais il sent «les contrariétés mystérieuses» qui s'entrenouent à travers les dogmes comme à travers les créatures vivantes. Tout se ramène au double mystère du péché et de la rédemption.

Le péché l'épouvante assurément. Nous naissons par l'effet «d'un désordre honteux». La concupiscence, cette révolte originelle «est la première chose qui passe dans notre sang... Tout naît odieux à Dieu.»

Bossuet se penche sur «le pauvre cœur humain» ; de combien de folies est-il la proie ? Il n'y a point d'extravagance ni de passion désordonnée dont nous n'ayons en nous le principe. Il les voit, ces passions au doux visage, introduire avec elles des compagnes qui nous font horreur. Le défilé hideux

des péchés connus et inconnus s'allonge devant son regard comme «une suite qui n'a point de fin».

Malgré tout, il garde une sérénité surprenante. Sa foi apparaît telle qu'une colonne de diamant. Impossible d'y surprendre une fissure ou une tache. C'est qu'il ne peut mettre en doute la justice ni la miséricorde divine. Dans la chute même il aperçoit la promesse du salut. La damnation ne le trouble point. L'enfer n'est pas un désordre, mais une réparation du désordre. Les démons sont «appliqués» au service et à l'utilité des justes. «Les élus et les réprouvés sont dans le corps de l'Église, les élus comme la partie haute et spirituelle, les réprouvés comme la partie inférieure et sensuelle, comme la chair qui convoite contre l'esprit.» Sa logique est satisfaite si tous les enfants morts sans baptême sont voués à la privation éternelle de Dieu.

Sa foi, même dans ses rigueurs, est tranquillement optimiste. Il ne cherche pas en «gémissant». Il se trouve de plain-pied au centre des certitudes. Il sait que les mérites et le bonheur des Saints débordent sans mesure la somme des ignominies et des souffrances, héritage du péché.

Si l'Église semble défaillir sur un point, elle se dilate ailleurs par une plus forte exaltation. «*Movebo candelabrum tuum*. Je remuerai ton candélabre», je ne l'anéantirai point. Lorsque l'Orient s'est séparé de l'Église, le Nord s'est converti. Le Nord ayant suivi Luther dans son schisme, des nations lointaines se sont ouvertes à la foi. Une puissance qui dispose des siècles à venir, des mondes invisibles, ne vieillit, ne s'épuise jamais. Le Jugement dernier — Bossuet, comme toute son époque, en suscite assez peu l'image — lui représente le triomphe de l'éternel sur l'éphémère, la consommation de la gloire dans la justice.

L'Univers, en son état déchu, se présente à la manière de «certains tableaux qu'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective... Tout semble un mélange confus de couleurs, l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant... Mais si on le regarde par un certain endroit, «toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans notre vue, toute la confusion se démêle.» Il faut, pour considérer les affaires humaines, en éclaircir de même le chaos dans la perspective de la fin des temps. Bossuet n'a pas eu

peur d'imposer au Roi qui bâtissait Versailles la vision des édifices culbutés, des royaumes engloutis, de l'universelle destruction.

Avant tout, Bossuet donne à sa croyance un tour dogmatique. Il énonce et il joint ensemble des principes. La hauteur de ceux qui gouvernent sa pensée rénove les lieux-communs dans une clarté inattendue. Pourquoi avons-nous l'horreur de mourir ? se demande-t-il en face d'un tombeau. Quelque philosophe profane répondrait : Parce que notre instinct veut que nous persévérions dans l'être. Bossuet, se souvenant du Paradis terrestre, va bien plus au fond des choses : «Parce que, dit-il, nous étions nés pour ne pas mourir.»

Platon, avant lui, formula : «Le très pur s'unit à la pureté.» Bossuet applique à la virginité de Marie cette concordance idéale, et par là, illumine d'un jour soudain le mystère de l'Incarnation.

Les obscurités, en général, ne l'embarrassent guère, il s'indigne même qu'on en soit embarrassé. Il souffre de l'énigme humaine, des demi-ténèbres où notre esprit ne peut «égaler l'idée de ce qu'il est». Pratiquement, il exige qu'on se jette au-delà des incertitudes, en faisant confiance à Dieu : «Vous êtes tenté d'incrédulité à la vue du petit nombre des sauvés, et peu s'en faut que vous ne rejetiez le remède qu'on vous présente ; comme un malade insensé qui, dans un grand hôpital où un médecin viendrait à lui avec un remède infailible, au lieu de s'abandonner à lui, regarderait à droite et à gauche ce qu'il ferait des autres. Malheureux, songe à ton salut sans promener sur le reste des malades ta folle et superbe curiosité !»

La chose vraiment douloureuse pour sa foi, c'est de voir Dieu contredit par les négations des libertins, les fausses doctrines des hérétiques. Mais, à l'intérieur même du dogme, il adore dans la paix les contradictions apparentes ; il n'y découvre que des harmonies admirables. Tous les mystères de Jésus sont «une chute» ; eh bien ! sa grandeur s'achève par cet abaissement ; l'humilité s'enrichit, alors qu'elle se dépouille. Il s'émerveille des analogies miraculeuses qui sont multipliées dans l'histoire de la chute et de la rédemption ; avec allégresse il s'approprie le rapprochement un peu trop verbal de saint Irénée : «Le genre humain a été condamné à mort par une vierge ; une vierge a préparé son salut.»

Au reste, il n'allègue rien que ne soutiennent les piliers de la tradition. Du moment qu'il a pour lui saint Chrysostome ou, mieux encore, saint Augustin, «ce maître si maître, le Docteur des Docteurs», il se croit sûr de ne pas errer. Sa foi opine selon les vues admises des Pères, des conciles, beaucoup moins des théologiens modernes.

C'est une foi docte, propre à se mouvoir agilement parmi l'immensité des *in-folio*, armée aussi contre l'erreur par la connaissance des livres hétérodoxes.

Dans ses *Instructions sur la version du Nouveau Testament*, sa *Défense de la tradition et des Pères*, il déploie une érudition tranchante et souple ; il laisse voir qu'il a lu les Sociniens de son temps, comme saint Augustin lisait les Pélagiens. Mais il se borne, vis-à-vis de Richard Simon travaillant à ruiner l'autorité de saint Augustin, à faire parler saint Augustin lui-même arguant contre Julien. Il part de cette idée qu'au fond les hérésies sont toujours les mêmes et qu'à des objections pareilles on doit opposer les mêmes réponses. Néanmoins, il pressent quel renfort la critique des textes apportera aux incrédules modernes ; au besoin il discute le sens d'un mot grec, il veut, pour l'intelligence des Psaumes, qu'on les explique selon l'hébreu. Il n'eut qu'une science d'exégète rudimentaire ; mais sa divination de psychologue le portait au vif des problèmes ; d'un mot il résolvait, dans la controverse, une difficulté captieuse. Richard Simon, après le Ministre Claude, avait utilisé une phrase de saint Augustin (contre Maximin, arien) où il s'exprimait ainsi :

«Je ne dois point maintenant vous alléguer comme un préjugé le concile de Nicée, comme vous ne devez point m'alléguer celui de Rimini ; ni je ne reconnais l'autorité du concile de Rimini ; ni vous ne reconnaissez celle du concile de Nicée ; servons-nous des autorités de l'Ecriture sainte, qui ne sont pas particulières à chacun de nous, mais qui sont reçues des uns et des autres.»

Bossuet, par un très simple rapprochement, éclaircit l'intention du passage :

«Il est clair que saint Augustin ne dit pas que les catholiques ne doivent pas recevoir sans examiner le décret du concile de Nicée; mais que lui, saint

Augustin, ne doit pas objecter l'autorité de ce concile à un arien qui n'en convient pas.

«Le procédé de saint Augustin est tout semblable à celui d'un catholique qui, ayant à traiter du mystère de la grâce avec un protestant, lui dirait : Je ne dois pas ici agir contre vous par le concile de Trente, ni vous contre moi par le synode de Dordrecht, parce que vous ne recevez pas l'un, comme je ne reçois pas l'autre. Traitons la chose par les Ecritures qui sont communes entre nous.»

Spontanément, il pratiqua la méthode qu'enseignait saint Vincent de Paul : «garder une certaine disposition et un style accommodant à la portée et au plus grand profit de nos auditeurs.» Si ce pouvoir d'adaptation lui avait manqué, il ne serait pas né orateur. Mais, avant d'être ordonné prêtre, en 1652, il fit une retraite à Saint-Lazare sous la direction de M. Vincent ; il se mit à l'école de ses vertus et il s'aida de sa doctrine qui était une doctrine d'utilité.

Le Saint acquit sur le jeune prêtre un ascendant profond. Il l'attira dans la compagnie des ecclésiastiques qu'il assemblait pour une conférence spirituelle, tous les mardis. La grande mission de Metz fut prêchée par eux ; c'est des abbés de Chandenier et des autres missionnaires que M. Vincent disait ensuite : «Ils allaient deux à deux, en surplis, du logis à l'église et de l'église au logis, sans dire mot, et avec une si grande récollection que ceux qui les voyaient admiraient leur modestie, n'en ayant jamais vu de pareille. Leur modestie était donc une prédication muette, mais si efficace qu'elle a peut-être autant et plus contribué au succès de la mission que tout le reste.»

Bossuet l'a bien compris ; la foi ne doit pas être une certitude sèche de théologien, de controversiste. Il est prêtre ; il veut le salut des âmes ; et il se rend compte du surhumain de cette entreprise.

«Priez pour la conversion du monde, adjurait-il le pieux maréchal de Bellefonds (5 août 1674). Oh ! qu'il est dur ! Oh ! qu'il est sourd ! Car c'est trop peu de dire qu'il est endormi. Oh ! qu'il sent peu que Dieu est !»

Tout prêtre qui voit sa tâche et les obstacles effrayants où elle se bute n'a qu'une manière de les abattre : prier et prêcher d'exemple. Une conversion ne fut jamais décidée par une querelle dogmatique ; il faut

soumettre le cœur de l'incroyant. Bossuet, en mai 1700, expliquait à Ledieu comment on pouvait ramener les libertins à la croyance :

«Un incrédule au lit de la mort m'envoya quérir. Monsieur, me dit-il, je vous ai toujours cru honnête homme, me voici prêt à expirer ; parlez-moi franchement, j'ai confiance en vous ; que croyez-vous de la religion ? — Qu'elle est certaine, et que je n'en ai jamais eu aucun doute. Et vous-même, ne croyez-vous pas qu'il y a un Dieu ? Oui, sans doute...»

Je vous ai toujours cru honnête homme. Cette confiance en sa probité, Bossuet la mérita par l'ensemble de ses actes. Jamais, autant que nous sommes capables de le juger, sauf à l'égard de Fénelon, il ne se dispensa, même pour un motif religieux, d'être honnête envers quiconque. L'honnêteté naturelle, en lui, se confondait avec la sincérité de sa foi. «Je crois ; c'est pourquoi je parle» aurait-il pu dire absolument. Il rappelait au clergé de son diocèse : «Les prêtres doivent être l'exemple et la lumière du monde ; que leur vie soit irréprochable.» La sienne le fut ; il donnait le modèle d'une conduite pure, du désintéressement, du zèle pastoral. Il était plus que modeste, humble au sein de la gloire.

«Je tremble, dans la vérité, écrivait-il encore à Bellefonds (3 mars 1674), jusque dans la moelle des os, quand je considère le peu de fond que je trouve en moi.»

Il aimait les pauvres et les infirmes. Le premier sermon qu'il prêcha, en 1659, à Paris, eut pour objet leur *éminente dignité dans l'Église*. Il ne les considérait pas avec la simple compassion d'un cœur pitoyable, mais, comme M. Vincent, selon l'esprit du Christ, pauvre des pauvres. Sans aller jusqu'à les nourrir ou à les soigner de ses propres mains, il leur vouait une charité attentive et large qui visait le bien-être des âmes, par delà les besoins des corps.

En un mot, ses œuvres correspondaient à sa foi. Mêlé au monde par toutes ses charges de prêtre, puis d'évêque, il s'appliquait à faire sentir au monde ces deux choses : la misère de ses passions et l'appel du royaume de Dieu. C'est une part de son génie d'avoir été un puissant moraliste ; c'est une part aussi de sa foi. Aurait-il, d'une main rude, pressé l'apostume des vices, s'il n'avait rempli la mission d'un médecin et d'un libérateur ? Sans sa foi, malgré ses dons imaginatifs, il ne se fût pas représenté, à la façon

d'un auteur de Mystères ou d'un imagier du vieux temps, les scènes, les personnages de l'Evangile.

Sa foi domine son œuvre d'historien et ses vues politiques. Elle s'épanche plus librement dans ses effusions intimes. Il a des sursauts proches de l'extase où une contemplation l'emporte au-dessus des images que suggèrent les sens, au-dessus de la raison, au-dessus de toute parole. Quand il commente l'Evangile de saint Jean, les premiers mots du prologue, son vol d'esprit me fait songer à un homme dont j'ai ouï l'histoire, qui, écoutant le prêtre dire à la fin de la Messe : *In principio erat Verbum*, fut enlevé par un ravissement, hors d'état d'entendre la suite, d'articuler une prière verbale. Bossuet garde tout juste la force de répéter un seul mot :

«Ah ! je me perds, je n'en puis plus ; je ne puis plus dire qu'Amen. Il en est ainsi.» Mon cœur dit : «Il en est ainsi.» Amen. «Je ne vois rien et je vois tout !»... *Amen, Amen, Amen, Amen*. Encore une fois : Amen. A jamais, amen.»

De tels cris éperdus traversent à l'improviste ses développements réguliers ; comme un arpège de harpe éclate au milieu d'un chant d'orchestre large et tranquille.

Il n'eut pas le goût d'être purement un contemplatif. Mais le recueillement de la vie contemplative l'attirait. «La Trappe, nous apprend Ledieu, était le lieu où il se plaisait le plus après son diocèse.» Il ne trouvait dans la sainteté dure de Rancé rien d'excessif. A chacun des neuf ou dix séjours qu'il fit là, il suivait tous les exercices du chœur ; il était le premier levé pour les Matines ; il aimait les longs offices nocturnes, et, le soir, après Complies, la solennelle supplication du *Salve regina*.

L'ardeur mystique de Bossuet fut, certes, autre chose qu'une flambée de lyrisme. Il aurait, par moments, voulu s'engager lui-même dans cette voie de feu où il poussait M^{me} Cornuau et M^{me} d'Albert : «Ce n'est pas assez de brûler, écrivait-il à celle-ci ; il faut se laisser consumer de flammes,... demeurer allumée comme une torche qui se consume elle-même tout entière aux yeux de Dieu.»

Son discours sur l'acte d'abandon à Dieu fait entrevoir jusqu'où il poussait la volonté de recueillement, le désir de l'absorption en cette parole intérieure que le silence permet d'entendre.

Mieux encore, ses quatre lettres à une demoiselle de Metz (Alix Clerginet, probablement), sont palpitantes d'amour divin, de cet amour qui voudrait, «comme un torrent déborder sur toutes les âmes, les entraîner pour s'aller perdre en Jésus-Christ...»

Bossuet, comme saint Augustin et sainte Thérèse, sent, au bord de l'éternel brasier, défaillir tout amour humain : «La créature n'est rien et ne peut pas même recevoir la perte de notre être en elle.» Mais, quand on aime Dieu vraiment, il y a «dans le commencement même de l'amour une profondeur infinie où il faut que le cœur s'épuise».

L'âme est attirée par l'Epoux «à un certain silence qui fait taire toutes choses pour s'occuper des beautés de son bien-aimé, silence qui fait tellement taire toutes choses qu'il fait taire même le saint amour ; c'est-à-dire qu'il ne lui permet pas de dire : J'aime ni je désire d'aimer ; de peur qu'il ne s'étourdisse lui-même en parlant de lui-même.»

D'abord, l'âme ne peut parler que de l'Epoux, et elle impose silence à tout ce qui ne parle pas de lui : «Après, elle ne peut souffrir qu'on parle de lui, parce que toutes les créatures converties en langues et en voix n'en peuvent parler comme il faut ; et il devient insupportable à l'âme d'en parler faiblement. Elle demande donc qu'on se taise, et prie Jésus de parler lui seul de ce qu'il est, et d'en parler hautement dans ce silence de l'âme.»

La foi de cet homme qui était l'éloquence même le haussa par élans jusqu'à ce prodige : ne plus aspirer qu'à se taire en cédant à Dieu la parole.

III

SON GÉNIE

Les bavards sont innombrables ; le privilège d'une voix articulée est celui peut-être que le genre humain galvaude le plus. Un je ne sais quoi de *commun* s'attache au don oratoire ; trop souvent il suffit, pour mériter le nom d'orateur, d'avoir une forte poitrine, une langue agile, et d'exprimer devant les autres ce qu'ils veulent entendre, mais sentent confusément. L'orateur, en même temps qu'il parle, jouit du succès de son éloquence ; il palpe son prestige ; les visages des auditeurs lui renvoient, multipliée, l'exaltation qu'il émet sur eux. Trois heures après, sa harangue s'est perdue dans l'air ; ou elle a déterminé un mouvement qui se convertit en acte. S'il l'a écrite, dépouillée des inflexions, des résonnances de sa voix, de toute l'énergie directe qui l'enflammait, elle n'est plus, en général, qu'un souvenir décevant ; elle paraît aussi morte qu'un papillon mort épinglé sur le bouchon d'un herbier.

Athènes et Rome — hors de ces deux villes, rien des temps païens n'est sauvé — ont produit des milliers d'orateurs politiques. Deux seulement surnagent ; et encore ? Dans quelque dix ans, une fois les humanités anéanties, personne chez nous, sauf de rares spécialistes, ne lira Démosthène et Cicéron.

Le Christ a fait une loi à ses disciples de prêcher ; sur vingt siècles d'homélies, combien d'entre elles ont survécu ? Pour saisir la distance entre le Verbe divin et une parole humaine on n'a qu'à méditer, après l'Evangile, un sermon de saint Chrysostome, de saint Augustin, de saint Grégoire, de saint Léon le Grand. Ceux-là nous viennent en mémoire parce que l'Eglise

en a inséré des fragments dans sa liturgie. Sans quoi, ils dormiraient, comme les autres, sous la poussière de pieuses bibliothèques. Ils ont beau être pétris d'une doctrine essentielle ; un verbiage de décadence y dilue la vérité ; ces docteurs, afin d'avoir l'oreille de contemporains au goût corrompu, se sont faits déclamateurs ; la plupart étaient imbus eux-mêmes d'une fausse rhétorique.

Les sermonnaires du Moyen-Age, saint Bernard excepté et saint Bernardin de Sienne, ne sont plus guère connus que des seuls érudits. A moins d'étudier Henri IV en historien, nul ne se soucierait de lire son éloge par le cardinal du Perron. L'accidentel des circonstances nécessita un discours ; difficilement il les dépasse, acquiert cette généralité durable dont Thucydide sut investir la harangue de Périclès célébrant les Athéniens tombés pour la patrie.

Or, les sermons de Bossuet et plusieurs de ses *Oraisons funèbres* restent un aliment que les plus laïques des maîtres n'osent pas retirer aux générations. La longévité de ces œuvres continuera autant et plus que la langue française. Elles ont eu la fortune de naître en un siècle où, comme dit Bossuet dans son discours de réception à l'Académie, «la langue, sortie des jeux de l'enfance et de l'ardeur d'une jeunesse emportée, formée par l'expérience et par le bon sens, *semble avoir atteint la perfection que donne la consistance.*»

D'autres orateurs cependant, à son époque, ont manié la même langue en sa forte maturité ; le public d'alors les portait aux nues ; mais ils cherchaient le succès du moment, les tirades brillantes, le bel-esprit, les portraits. Nous ne supportons plus Mascaron, Fléchier, Massillon que dans des morceaux choisis. Certains étaient pourtant des apôtres ; tel ce Père Séraphin qui bouleversa la cour ; dénués de substance théologique, d'art, de psychologie, ils jetaient aux mondains la secousse d'un éclat de foudre, et ils disparaissaient.

Quant à Fénelon, son sermon pour la fête de l'Epiphanie serait une belle fresque prophétique, s'il ne l'avait chargé de citations, de faux ornements, d'une emphase qui fait penser à l'architecture *baroque*. Ce n'est pas dans la chaire que le vrai Fénelon se révèle, mais dans ses opuscules de critique, si riches en vues ingénieuses, et surtout dans ses lettres où le psychologue

intuitif, le directeur de conscience déploie avec une grâce insinuante, noblement simple, ses facultés de pénétration.

Seul, parmi les orateurs de son siècle, Bourdaloue se laisse lire après Bossuet. Celui-ci l'appelait «notre maître à tous». Sa logique est d'une sévérité presque implacable ; la justesse de ses analyses, serrée comme les anneaux d'une chaîne qui s'entrelacent. Entre la raison et l'expérience, sa morale chemine sur une chaussée rigide ; elle brandit, pareils à des fouets, des textes de l'Ecriture, forts et accablants. Elle pourchasse les vices jusque dans les recoins les plus ténébreux. L'onction lui manque, l'imprévu de l'inspiration ; rares sont chez lui les mouvements dramatiques, comme, dans le sermon sur l'impureté, le soliloque du fornicateur : «Cette passion finira..., elle finira sans moi et malgré moi, avant que de finir en moi..., elle ne subsistera dans moi que pour me rendre la vie insupportable, et pour me faire goûter par avance, toutes les horreurs de la mort.» Malgré ses multiples allusions à des cas scandaleux, il ne suggère point le contact immédiat des choses réelles ; son style demeure abstrait, sans cette vibration ardente et fluide par quoi Bossuet s'empare de l'homme tout entier.

La Bruyère assimilait l'évêque de Meaux à Démosthène et Bourdaloue à Cicéron. Un de ces rapprochements factices que les humanistes d'alors choyaient comme des trouvailles. Il aurait dû, au moins, en renverser les termes : Bourdaloue, dans la nudité nerveuse de ses analyses, est plus près de Démosthène ; Bossuet, avec son ampleur synthétique, de Cicéron.

Le génie de Bossuet, si nous le prenons à sa source, rappelle ces eaux des montagnes qui, avant de surgir à la lumière, ont capté les sels et les sucres de terrains successifs. Mais, toute l'abondance des apports, il l'a filtrée ; il n'en a retenu que la part nutritive ; il les a recomposés et fondus par l'énergie transformante de son flot jaillissant.

Cicéron attribuait à l'orateur idéal, au degré suprême, cette puissance d'absorption. L'orateur ne logera pas dans son cerveau une lourde somme de connaissances ; mais son entendement doit être capable de s'adapter aux matières les plus différentes ; son imagination, de se figurer toutes les conditions humaines ; son cœur, d'être transporté par tous les sujets dignes de l'émouvoir.

L'intelligence, en Bossuet, a d'abord une magnifique netteté d'appréhension. «L'entendement, définit-il, est la lumière que Dieu nous a donnée pour nous conduire. Il n'y a donc rien que l'homme doive plus cultiver que son entendement qui le rend semblable à son auteur... (Or), plus un objet est clair et intelligible, plus il est certain, plus il est connu comme vrai, et plus il contente l'entendement, plus il le fortifie.»

Il a cultivé les clartés natives de son intelligence, parce qu'il voyait dans les opérations intellectuelles «un principe et un exercice de vie éternellement heureuse.» Les moments de parfait bonheur sont, pour l'âme, «ceux où elle n'est possédée que de l'intelligence de la vérité.»

Voir nettement, c'est, avant tout, discerner les limites et les qualités des objets. Bossuet, par une méthode persévérante, accrut son aptitude à les établir chacun où il doit être, à le bien distinguer des autres. «Il ne faut pas se mettre la tête en quatre», affirmait-il devant Ledieu, un jour où plusieurs travaux le sollicitaient à la fois. Comme il réservait à chaque affaire importante un de ses grands portefeuilles, son esprit distribuait en catégories successives les principes, les faits, les autorités doctrinales. Il savait, en même temps, d'une intuition fulgurante, atteindre les points vitaux, les traits décisifs d'un être ou d'une idée.

Sa clarté de pénétration passait d'elle-même dans les termes. Il était clair par tempérament ; par système aussi. Il observe que beaucoup de querelles s'apaiseraient si l'on s'entendait sur les mots. Il pouvait déclarer hardiment au jeune duc d'Albret : «J'écris ce qui me vient sans donner repos à ma plume. Je n'ai pas même le loisir de relire.» Le texte de ses sermons est barbouillé de ratures. Mais, quelque sujet qu'il traite, l'expression juste lui vient. Cette propriété dans le vocabulaire lui est commune avec la plupart des classiques ; elle mériterait à peine d'être louée si elle ne s'étendait aux sujets les plus dissemblables. Il expose l'anatomie du corps humain comme le mystère du libre arbitre, comme les règles d'un bon gouvernement.

Une extrême lucidité d'analyse enferme ce double péril : trop diviser et tomber dans la sécheresse. Témoin Montesquieu, Voltaire, et tous ceux qui, au XVIII^e siècle, continuèrent à raisonner selon Descartes. Bossuet, dans ses ouvrages de controverse, n'a pas esquivé le premier défaut : il morcelle, il

amenuise ses réflexions ; il mène son lecteur par une file de courts chapitres, comme, dans une ville, par un labyrinthe de petites rues. Mais les petites rues empêchent de voir la ville ; il y a toujours, chez Bossuet, un point d'horizon d'où l'on domine la complexité des faits. Sa foi les ordonne dans une vue d'ensemble, reliés à de vastes principes. D'autre part, la sécheresse des esprits négateurs ne pouvait avoir sur le sien aucune prise : une conviction véhémence le presse ; s'il écrit, c'est pour donner à d'autres la lumière dont il est comblé.

De la sorte, ses facultés se pondèrent, sans se diminuer entre elles ; chacune, en s'élevant à sa plénitude, augmente l'harmonie de leur tout.

La raison discursive, en lui, n'appauvrit pas l'imagination. «Le bon usage de l'imagination, déclarait-il, est de s'en servir seulement pour rendre l'esprit attentif. Le mauvais est de la laisser décider.» Heureusement, il s'en est servi à des fins plus larges que de «rendre l'esprit attentif». En vain se tenait-il, vis-à-vis de cette maîtresse d'erreur, dans une disposition méfiante. Car «nous devrions considérer que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, que rien ne subsiste véritablement que ce qui est dégagé de ce principe de mort». Il était forcé de s'en rendre compte : «Ce qui ne se connaît que par l'esprit nous paraît un songe. Nous voulons voir, nous voulons sentir, nous voulons toucher.» Grossière ou non, la loi de notre sensibilité contraint l'orateur, s'il veut émouvoir, à colorer les choses qu'il exprime. Et Bossuet n'a pas éteint le don que Dieu lui avait opulemment départi.

Son éloquence est celle d'un grand créateur d'images, pour qui toute idée tend à se dresser en formes plastiques. Relisez, après le sermon de Bourdaloue sur l'impénitence finale, celui de Bossuet sur la même matière : les considérations, dans les deux, sont presque pareilles. Mais Bourdaloue ne sort pas d'une vue logique de l'impénitence ; Bossuet trace le tableau frémissant, orageux d'une vie qui s'achève sous la loi des passions.

Moraliste, il ne se contente jamais de les définir ; il les peint, il les dramatise. Ecoutez-le, quand il se représente, dans un cœur amoureux, les progrès d'une inclination coupable :

«Ah ! ce ne sera, dit-il, qu'un regard ; après, tout au plus qu'une complaisance et qu'un agrément innocent. — Prenez garde, le serpent

s'avance ; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veine en veine et se répand dans tout le corps...»

Fiction dialoguée, toute populaire, dont il use spontanément. De même, il éclaire par des comparaisons, s'il le faut, triviales, les mystères divins. Il reprend avec une hardiesse réaliste certaines images évangéliques :

«Quand on entend les cris d'une femme en travail, qui sont médiocres et languissants, on dit : Elle n'accouche pas encore ; mais quand un cri qui perce les oreilles les déchire, pour ainsi dire, et pénètre jusqu'au cœur, alors on se réjouit et on dit : Elle est délivrée ; et on apprend un peu après l'heureuse nouvelle qu'elle a mis un homme au monde ; et on la voit consolée de son travail, qui auparavant lui était insupportable.»

Une naïveté parfois charmante amène devant ses yeux la réminiscence de spectacles entrevus par une fenêtre, sur le pas d'une porte :

«Comme une bonne mère, qui tient son cher enfant entre ses bras, porte différemment ses caresses sur diverses parties de son corps, alors que son affection la pousse... Ce n'est toutefois que le même amour qui l'anime..., de même le Père éternel, sans diviser cet amour qu'il doit en commun à son Fils et à ses membres, saura bien lui donner la prééminence du chef.»

Les mots crus et violents n'effrayent guère sa rudesse. Pourquoi Dieu, si indulgent, est-il cependant rigoureux pour nos fautes ? «Il quitte libéralement cent millions d'or, et *il fait le sévère pour cinq sous !*»

Il gourmande les femmes de tenir à leurs cheveux, alors que la nature jette les cheveux sur la tête comme un *excrément* superflu. «Il parle du Lazare déjà *puant*.»

Il honnit le luxurieux avec le dégoût du chaste pour les faiblesses charnelles :

«Tu es enflammé de *sales* désirs, et tu crois qu'on les favorise, quand on te laisse le moyen de les satisfaire.»

En figurant, d'après Josèphe, les horreurs de la famine dans Jérusalem assiégée, il ne craint pas d'évoquer les plus répugnantes des nourritures ; il les nommerait même si «le respect de la chaire» ne l'arrêtait.

D'autre part, il habille de comparaisons somptueuses d'assez maigres lieux-communs :

«De même que si un roi était contraint par quelque accident de loger en une cabane, on tâcherait de l'orner, et l'on y verrait quelque petit rayon de la magnificence royale ; mais c'est toujours une maison de village, à qui cet honneur passer, dont elle serait bientôt dépouillée, ne fait point perdre sa qualité. Ainsi cette ordure de notre corps est revêtue de quelque éclat, en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps ; mais c'est toujours de l'ordure.»

Ou bien l'impression d'un *phénomène* extérieur lui sert à mettre en son lustre une vérité morale :

«Comme on voit quelquefois, dans un grand orage, le ciel qui semble s'éclater et fondre tout entier sur la terre ; mais, en même temps qu'il se décharge, il s'éclaircit peu à peu, jusqu'à ce qu'il reprenne enfin sa première sérénité, calme et apaisé, si je puis parler de la sorte, par sa propre indignation.»

Le danger, pour un orateur abondant, serait de céder à sa faconde comme une eau qui déborde, entraînée par sa masse. Rien de plus commun qu'une disproportion entre la substance d'un discours et son étendue. Bossuet échappe à cette faiblesse parce qu'il enclôt ses développements dans une sévère dialectique, parce qu'il tient d'une bonne discipline le sens de la mesure, et qu'il interdit aux mots de submerger les choses.

Ses sermons, ses panégyriques, ses oraisons funèbres regorgent de vues solides sur les dogmes, sur la conduite de la vie, sur les personnages divins dont il exalte le modèle. On peut en extraire, avec toutes sortes de maximes, une variété de croquis — il se garde bien des portraits — étonnamment riche, où sont fixés dans leur bouffissure, leur malice, leur turpitude et même leur ridicule, les visages contemporains des éternelles passions.

La morgue des parvenus, la folie des grandeurs, le luxe, la fureur du jeu, l'hypocrisie perverse, les égarements sensuels, le libertinage, la vanité des gens de lettres, le pédantisme des femmes, tout est stigmatisé. Observateur du monde, Bossuet se montre souvent plus acéré, plus profond que La Bruyère. Il n'a point souci de l'être en artiste, mais veut qu'il y ait dans le discours «quelque chose de tranchant qui aille mettre la main sur notre blessure et aille trouver, à point nommé, dans le fond du cœur, ce péché que nous dérobons».

Les auditeurs sont trop enclins à chercher un christianisme commode et prétendent «coudre à cette pourpre royale un lambeau de mondanité». Bossuet leur impose dans un miroir sans flatterie la figure véridique de leurs vices. Nulle vérité «fardée, diminuée» ; du moins il s'y efforce.

Il aurait pu se divertir aux raffinements de l'analyse. Il procède aussi bien par touches délicates que par traits abrupts. Il savait sonder jusqu'en leurs derniers replis «ces crimes cachés qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que d'un secret mouvement du cœur et d'un attachement presque imperceptible». Mais il dédaigne les jeux d'esprit ; c'est de plus haut qu'il considère les hommes ; il vise «à les faire trembler sous les jugements de Dieu». Des régions où il se place, Ninive dépravée et pénitente lui semble aussi près que Paris ; et, à la manière de Jonas adjurant les Ninivites, il clame cette supplication plus vraie encore aujourd'hui que de son temps :

«O ville utilement renversée ! Paris dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours malgré tant de choses qui la doivent déprimer, quand te verrai-je renversée ? Quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle : Le règne du péché est renversé de fond en comble ; ses femmes ne s'arment plus contre la pudeur, ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels et ne livrent plus en proie leur âme à leurs yeux ; cette impétuosité, ces emportements, ce hennissement des cœurs lascifs est supprimé ; ceux qui ont attenté sur la couche de leur prochain, etc...?»

Dans la rigueur de ses apostrophes, on doit évidemment faire la part de l'exagération oratoire. Il a, comme Bourdaloue, des sévérités presque jansénistes et décourageantes. Dites à des mondains que des péchés véniels peuvent, en se multipliant, devenir mortels, s'ils partent d'un excès d'attachement même à des choses permises ; ils répondront *in petto* : A quoi bon nous contraindre, puisque, de toutes façons, notre perte est assurée ? La conversion exige un miracle ; que Dieu le fasse. En attendant, suivons la pente de nos appétits. Car, vous-même, vous le confessez : «Nous n'avons en notre pouvoir ni le commencement de l'inclination ni la fin de l'habitude». A quoi Bossuet leur eût répliqué : Si je vous effraye, c'est afin que vous soyez plus vigilants contre vous-mêmes. Fuir la tentation est toujours possible ; et, après la chute, la pénitence. Le repentir ne doit pas

désespérer de la miséricorde. «Celui qui nous a donné son Fils, que pourrat-il nous refuser ?»

Mais, la force convaincante de son éloquence, il ne la tire pas surtout des peintures de mœurs, ni des arguments dogmatiques. Il sent vivre les vérités de la foi, il les anime dans la vision des scènes dont il se fait le témoin. En méditant l'histoire de Jésus, de sa mère, de saint Joseph, de toutes les figures mêlées à l'Évangile, il est devenu, avec une foi candide, comme un spectateur de leur vie ; et il transporte dans la chaire ces contemplations brûlantes. Le voici qui tente de s'imaginer les béatitudes promises à la Vierge, épouse du Saint-Esprit :

«Vous qui le verrez sortir de vos bénites entrailles, vous qui le contemplerez sommeillant entre vos bras ou attaché à vos chastes mamelles, comment n'en serez-vous point transportée ? En suçant votre lait virginal, ne coulera-t-il pas en votre âme l'ambroisie de votre saint amour ? Et, quand il commencera de vous appeler sa mère d'une parole encore bégayante..., et quand vous le verrez, dans le particulier de votre maison, souple et obéissant à vos ordres, combien grandes seront vos ardeurs !»

Mieux qu'un peintre rêvant d'une Vierge idéale, «de ses grâces pudiques, de ses chastes et immortelles beautés», Bossuet voudrait «copier d'après l'Évangile» la figure de Marie, telle qu'elle fut. Il est un réaliste amoureux de la vérité, certain que nulle idée n'en approche.

C'est pourquoi il se représente, sans l'embellir d'une fausse noblesse, saint Joseph, «pauvre artisan qui n'a point d'héritage que ses mains, point de fonds que sa boutique, point de ressources que son travail, qui donne d'une main ce qu'il vient de recevoir de l'autre, et se voit tous les jours au bout de son fonds ; obligé néanmoins à de grands voyages qui lui ôtent toutes ses pratiques.»

Même bonhomie, mais une violence dramatique à la fois poignante et glorieuse, chaque fois qu'il prêche sur la Passion. Il fait penser à certaines tapisseries flamandes ou à des peintres italiens tels que le Carrache. Le spectacle de la douleur divine, au lieu d'accabler son âme, en dilate les puissances. Dans le mouvement des épisodes terribles, il sent une allégresse ; une volonté de triomphe y palpiter pour son âme.

Comme Louis XIV, comme la France, durant les années heureuses du règne, il tourne à une idée de victoire toutes ses impressions. La force de son élan possède une telle ampleur qu'il semble pouvoir s'assujettir et s'incorporer les formes innombrables du monde réel. Mais voici où il atteste l'immense avantage de sa foi surnaturaliste. Tandis que l'écrivain naturaliste — ainsi Rabelais, — s'il est doué d'une vaste compréhension, accueille dans son œuvre, pêle-mêle, les images grossières de la vie et les sublimes, ou de préférence, les grossières, Bossuet, sans éliminer ce qui est animal ou instable, le met à son rang, et le soumet au spirituel investi d'éternité. Il ordonne, il hiérarchise ; il tend à la beauté par le choix. L'ordre qu'il conçoit n'est ni mécanique ni frigide. Il l'entend, au sens de Dante, comme une certaine ressemblance avec Dieu. Or, Dieu ne propose-t-il pas comme la perfection le mouvement dans l'ordre ? L'éloquence de Bossuet, selon la mesure de toute œuvre humaine, correspond à cette éternelle symphonie.

La grandeur d'un homme réside en ce qu'il voulait faire, beaucoup moins en ce qu'il a fait. Le génie de Bossuet avoue ses limites et ses insuffisances.

Théologien, il a soutenu des thèses, dans la suite, périmées. Il croyait hérétique d'admettre que les enfants morts sans baptême puissent jouir d'un bonheur même simplement naturel. Aujourd'hui, c'est l'opinion du cardinal Sfondrate, dégagée de ses outrances, qui a prévalu. La doctrine de saint Augustin, celle de Bossuet, paraîtrait inhumaine, sinon monstrueuse.

Il s'animait contre un jésuite, le P. Le Comte, coupable d'avoir estimé que les Chinois ont «conservé près de deux mille ans la connaissance du vrai Dieu». Tout au plus accordait-il aux païens la possibilité d'une préparation lointaine à recevoir la grâce de la foi. Les théologiens actuels étendent plus souplement «l'âme de l'Église». Peut-être sont-ils dominés par la hantise du nombre. Mais, en fait, le Christ veut que «tous soient sauvés» ; la Rédemption est-elle seulement applicable aux peuples qui ont connu l'Évangile ou à tous les hommes de volonté droite ? Il est difficile de ne pas incliner à une hypothèse optimiste. Bossuet, néanmoins, discernait le parti qu'allaient tirer les esprits forts d'une doctrine aussi large. Si la

volonté droite suffit pour le salut, qu'importe le bienfait d'une Église, des dogmes, des sacrements ? Toutes les religions sont bonnes ; autant dire qu'elles sont indifférentes.

La position qu'il prend sur la plupart des problèmes est celle de la prudence, une position traditionnelle, la même, ou peu s'en faut, qu'aurait tenue un disciple immédiat de saint Augustin. Il reste, à bien des égards, un théologien du ^v^e siècle, bien qu'il ait fréquenté saint Thomas. Il a lu les modernes ; mais c'est pour les combattre.

Il repoussait comme une opinion pernicieuse l'infaillibilité personnelle du Pape. Par esprit gallican d'abord ; et davantage par l'effet de ses colloques avec les protestants. Il savait qu'un tel dogme opposait un obstacle à l'abjuration de beaucoup d'entre eux ; il pensait que les scandales pontificaux et les fautes politiques des Papes avaient contribué à déchaîner la Réforme. Supposons-le, deux siècles plus tard, appelé au concile du Vatican ; il aurait, après de longues résistances, sans nul doute, salué dans le Docteur universel infaillible la consommation de l'unité où il voyait la force et la beauté de l'Église.

Exégète, en dépit de son attrait pour les textes originaux, il n'a pu les étudier comme un critique ; il réprouve la critique, instrument du doute. Son commentaire de l'Apocalypse laisse une déception : à la suite de saint Augustin, il croit toutes les prophéties du livre accomplies par les invasions des Barbares et la chute de l'Empire. Il voulait ôter aux réformés le prétexte de reconnaître dans la Babylone de saint Jean la Rome papale.

Philosophe, il néglige trop les énigmes métaphysiques, attentif, en bon pédagogue, à cela seul que son élève devait apprendre.

Historien, il reçoit comme intangible la chronologie biblique, bien qu'il confesse, à propos de Cyrus, «la difficulté de concilier l'histoire profane avec l'histoire sainte».

En son éloquence elle-même, des inégalités sont palpables. Le morceau justement fameux du panégyrique de saint Paul : «Il ira, cet ignorant», écrase de sa splendeur le reste du discours. Certains sujets lui appartenaient par droit de naissance ou se prêtaient mieux à des coups d'aile pathétiques. Les *Oraisons funèbres* d'Henriette d'Angleterre, de la Palatine, de Condé gardent une chaleur persuasive plus immédiate que celles d'Henriette de

France et de Marie-Thérèse. Les personnages y sont pour beaucoup ; rien de faux comme l'axiome naturaliste : Il n'y a ni petits ni grands sujets. L'orateur, plus encore que l'écrivain, obéit à l'inspiration du moment ; et des faits grandioses, des tragédies bouleversantes préparent en lui cet état de grâce où il donne la mesure de ses facultés.

Quant aux sermons de Bossuet, nous n'en jugeons beaucoup que sur des fragments ; si, sont carapaçonnés d'exordes qu'embarrasse une dialectique d'école avec des symétries, des antithèses balancées, et sentant le rhéteur. Dans ceux de sa jeunesse et les premiers panégyriques, on a trop facilement relevé des fautes de goût, du pédantisme, l'apostrophe au pied de saint Victor et les détails sur le supplice de saint Gorgon, sur «ces exhalaisons infectes qui sortaient de la graisse de son corps rôti».

Mais l'improvisation fait passer bien des choses que la lecture trahit choquantes. Les auditeurs de 1661, au cours du sermon d'ailleurs très beau sur *la réconciliation*, remarquèrent-ils ce rapprochement forcé : «*Catilina donne du sang à ses convives* ; que si ce sang a lié entre eux une société de meurtres et de perfidie, le sang innocent du pacifique Jésus ne pourra-t-il pas lier parmi nous une sainte et véritable concorde ?»

Enfin, le génie oratoire porte en soi une rançon : il gonfle souvent les objets par d'inconscientes hyperboles ; il les déforme en beau ou en laid. Bossuet, comme tous les lyriques, cède à la duperie de ce grossissement. C'est plus grave pour lui que pour un poète ; car il aime la vérité et il veut l'énoncer avec exactitude. Il blâme les mystiques d'être «de grands exagérateurs». Il exagère aussi en avocat passionné. Dans son réquisitoire contre la comédie, il va jusqu'à fausser, pour mieux imposer sa thèse, les rapports vrais des sensations : «*Si des nudités causent ce qu'elles expriment, combien plus, au théâtre, des personnages vivants, de vrais yeux ou ardents ou tendres... de vraies larmes, de vrais mouvements qui mettent en feu tout le parterre et toutes les loges ?*» Après la révocation de l'édit de Nantes, lui, si mesuré à l'endroit des hérétiques, il écrivait à Pierre Nicole, le 7 décembre 1691 : «Je ne veux point raisonner sur tout ce qui s'est passé en politique raffiné ; j'adore avec vous les desseins de Dieu qui a voulu révéler par la dispersion de nos protestants le mystère d'iniquité *et purger la France de ces monstres.*»

Mais il faut le prendre tel qu'il est. Ses défauts ne sont que les résonnances harmoniques, trop exubérantes, de ses qualités ; ou l'abandon d'un point de vue qu'il jugeait accessoire au profit d'un autre, à ses yeux, capital. Et, les ayant reconnus, nous sommes plus à l'aise pour admirer tout ce qu'il détient d'admirable.

Certes, il demeure un des hommes qui ont le plus divinement exercé la puissance de la parole. Quand je relis une de ses *Oraisons funèbres*, celle de Condé, par exemple, j'ai d'abord l'impression de revivre un des plus beaux moments du plus grand des siècles modernes. Une vie princière épanouie dans la victoire, et qui pouvait aboutir au chaos de la rébellion, grâce à l'ordre national uni à l'ordre chrétien, s'est disciplinée, s'est conclue dans une sérénité glorieuse. Ce tableau de la France et de la civilisation à son apogée, du génie guerrier s'apaisant par la culture des lettres et des nobles jardins, Bossuet le développe avec une immortelle justesse. Cherchez où vous voudrez un récit de bataille comparable à celui de Rocroi ; et une péroration évoquant, comme celle-ci, la pompe d'une cérémonie royale, l'inanité des magnificences, et, pour finir, l'orateur célébrant les obsèques de son génie. Entre ces points culminants, le discours se soutient dans une perfection continue. C'est la fermeté mariée à la souplesse, la concision à l'abondance, la logique à la ferveur ; non une beauté froide, comme l'ont trop de monuments classiques, mais une aisance radieuse, insouciant, cette légèreté d'exécution, signe des vrais chefs-d'œuvre, où l'art humain reçoit en ses pauvres formes un rayon de la face de Dieu.

Le sermon sur la mort, pour nous arrêter à l'un de ceux dont tout lettré se souvient, nous émerveille par le même accord de qualités distantes. Bossuet pose au fronton de sa bâtisse oratoire un texte bref et déchirant : Seigneur, venez et voyez. (Le choix des textes, chez lui, est souvent d'un grand artiste). Il se demande s'il va oser, devant la cour, ouvrir un tombeau. Des chrétiens pourtant refuseront-ils «d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ ?» Délicatesse et audace réaliste, comme tout son art est bien là !

Les assises de son raisonnement tiennent en quelques formules décisives. Le plan est d'une clarté exemplaire, clair même à l'excès ; il semble trop simple d'envisager dans la mort l'âme d'une part, le corps de

l'autre ; de voir «quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine», pour conclure aussitôt : «Alors, nous aurons compris ce que c'est que l'homme.» Bossuet, par la tranquillité intellectuelle de son espérance, abolit presque le mystère. Il n'approfondit point cette sensation terrible de mourir et de voir mourir que le récit de l'Evangile l'autorisait à scruter. Il entraîne son auditoire vers la zone sereine des idées. Mais ce ne sont pas des vues de rhéteur qu'il apporte. Il incorpore au sermon une méditation sur la brièveté de la vie qu'il avait écrite à vingt-deux ans, pour lui-même, afin de se détacher des apparences, n'ayant que trop de pente à les aimer.

Ici, d'une main virile, nous l'en voyons arracher le rideau. Comme Shakespeare menant son Hamlet devant des fosses ouvertes, il nous accule au bord du néant. Rien ne passera dans la dure vérité de ses images :

«Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour... O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! Et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant ; on ne m'a envoyé que pour faire nombre : encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.»

Mais l'antithèse dont la foi chrétienne a fait une certitude : l'homme, rien selon la terre, être immortel selon l'éternité, domine ce discours, en équilibre les deux points. Bossuet prend un plaisir plus manifeste à relever la créature qu'à la confondre. Il admire la beauté de l'industrie humaine acquérant aujourd'hui par l'effort d'hier, soumettant à son adresse les éléments et «faisant faire *des miracles* aux plus intraitables». Des auditeurs d'à présent, mieux encore que ses contemporains, accueilleraient ce panégyrique. «Quoi plus ! il est monté jusqu'aux cieux» ne serait plus, au XX^e siècle, une figure. Il admire davantage «les règles immuables des mœurs», et s'étonne de voir l'homme si borné en tout, concevoir l'éternel, l'absolu. S'il reconnaît dans l'âme «des grossièretés incompréhensibles qui la forcent presque à douter de ce qu'elle est», il n'est pas surpris de cette

discordance, il tient le mot de l'énigme. L'homme est l'ouvrage des doigts divins ; c'est le péché qui change en une mesure ce magnifique édifice.

Maints autres sermons de Bossuet révèlent plus de profondeur, d'imprévu, d'élan. Celui-ci paraît accomplir le modèle d'une bâtisse parfaite, d'une œuvre qui, au dedans comme au dehors, ne laisse rien à désirer, pas même des coins de pénombre d'où le soliloque de l'éphémère s'élève comme une supplication vers l'Immuable : «O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ?»

Son génie d'orateur est le fond de ses aptitudes. Leur étendue dépasse les possibilités normales. Quoiqu'en disent nos compilateurs de références, il eut l'étoffe d'un historien, d'un politique. Théologien et philosophe, il porta sur la physiologie humaine un regard intuitif. Ce prédicateur fut aussi un polémiste ; ce moraliste, un poète.

Sans doute une prévoyance positive, avec une intention apologétique, le conduisit à l'histoire. Il considérait le passé comme un flambeau propre à refouler, sur nos voies incertaines, la densité des ténèbres. Le premier et le dernier objet qu'il se propose, c'est de rendre témoignage à l'immuable Sagesse qui gouverne la suite des événements. Toutes choses, il le sent, roulent dans un rythme divin dont nous ne percevons que des parcelles. En un mot, il donne à ses observations pour armature un système. Nul historien n'a fait autrement. La science historique, si elle n'avait d'autre fin qu'elle-même, serait aussi vaine que le jeu de bilboquet ; à quoi bon enfilet des faits au bout d'autres faits, si l'on s'interdit d'en jamais rien tirer qui soit au-dessus d'eux ? Cette interdiction est, à sa manière, un système, le plus morne et le plus stérile. Celui de Bossuet possède une grandeur et une flexibilité dont est dépourvue la philosophie d'un Thucydide ou d'un Taine.

Sans doute, il suit d'un œil un peu simpliste les desseins de l'éternel Cocher guidant ou maîtrisant l'attelage mal docile. Mais il discerne que l'attelage est conduit, «qu'une suite et une proportion» existent dans les affaires de ce monde, qu'elles vont, au travers d'un chaos apparent, à des fins ordonnées, donc justes et bonnes.

Néanmoins, il se garde d'une conception toute mystique de l'histoire : «Sauf certains coups extraordinaires, tout grand changement a ses causes

dans les siècles précédents... La vraie science... est de remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont fait les grands changements et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver... Bien que la fortune semble seule décider l'établissement et la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu où le plus habile l'emporte à la longue.»

Les faits historiques ne peuvent être un simple spectacle ; l'homme qui les apprend ou les lit les interprète, il opine à leur propos ; il extrait de ces hiéroglyphes un sens et une conclusion. Pour Bossuet qui n'a rien d'un fataliste, la leçon des événements est un conseil de sagesse patiente, de volonté. Il aperçoit dans la politique une science, et des plus difficiles. Ce sont les grands hommes qui font la force d'un empire, mais le gouvernement du pays aide ou étouffe leur formation.

Le plan du *Discours sur l'histoire universelle* part d'une audace qui semblerait aujourd'hui impossible. Un motif de pédagogie la justifiait ; il voulait mettre sous les yeux de son élève comme «une carte générale à l'égard des cartes particulières». Son génie de synthèse s'ouvrit avec cet ouvrage un champ d'une surface prodigieuse. D'ordinaire, un tableau synoptique est fastidieux, parce que la série des faits généraux enlève tout relief aux épisodes. Bossuet, de ses lectures énormes, de la masse aride qu'il eut à remuer, sut animer une fresque dont les parties essentielles ne vieilliront jamais.

Mettons à part les antiques dates où il s'embrouille, des vues démodées sur les temps primitifs, des naïvetés de cette sorte : «Je ne compterai pas ici parmi les grands empires celui de Bacchus, ni celui d'Hercule, ces célèbres vainqueurs des Indes et de l'Orient.»

Un historien d'aujourd'hui, même croyant, éliminerait d'un ouvrage d'histoire les morceaux théologiques. Bossuet ose insérer dans le sien des pages sur la Sainte Trinité et le mystère du Verbe ; là, il fait encore de l'histoire ; car il veut établir un fait d'ordre historique : «La mission de Jésus-Christ est relevée infiniment au-dessus de celle de Moïse.»

L'idée de la béatitude promise par la Rédemption exalte même, passagèrement, son lyrisme : «Après un si grand bienfait il n'y a plus que des cris de joie qui puissent exprimer nos reconnaissances.» Pourquoi

d'ailleurs interdirait-on à l'historien d'être parfois un lyrique et un prophète ? On le tolère chez Edgar Quinet et Michelet, parce qu'ils ont appliqué à la Révolution leur enthousiasme. L'histoire et l'éloquence ne doivent pas se confondre. Mais les transports de Bossuet sont explicables, quand il embrasse, à la façon de saint Augustin *dans la Cité de Dieu*, d'un regard, le plan de l'histoire humaine. Et, devant lui, elle ne s'arrête pas aux faits visibles ; elle commence et se termine ailleurs ; elle reçoit d'en haut ses impulsions.

A n'envisager que l'humain des vues, son livre condense des immensités par des raccourcis uniques. L'évocation de l'ancienne Egypte est une merveille. Plus d'un passage descriptif annonce le *Saint Antoine* de Flaubert, avec cette différence que Flaubert sculpte mieux les formes, mais entre beaucoup moins dans les âmes.

Si les chapitres sur la Grèce déçoivent, trop sommaires esquisses, ce que Bossuet a dit des Romains subsiste comme un arc de triomphe dressé «à la gloire de ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont sortis les plus grands royaumes du monde que nous habitons». Il trouve plus d'allégresse à exprimer les aspects stables, la force de Rome que ses changements et sa ruine. Il analyse puissamment la belle constitution de l'armée romaine, sa tactique, les principes qui la faisaient invincible. La politique du Sénat le satisfait par sa prudence et sa continuité, comme une forme de gouvernement proche de la monarchie.

L'originalité la plus haute — au reste, involontaire — du *Discours*, c'est d'avoir compris que le peuple juif a été l'axe de l'histoire, que tous les royaumes d'Orient eurent pour mission de le conserver ou de le châtier. Tout préparait la venue du Christ ; et l'unité de l'empire romain servit la diffusion de la foi nouvelle. En somme, Bossuet a bien établi cette vérité : les plus importants des faits historiques sont les faits religieux. La démonstration eût été encore plus facile, s'il avait poussé, comme il le voulait, son œuvre jusqu'aux temps modernes.

Cependant il n'a point prévu la revanche prochaine d'Israël. Lorsqu'il croisait, dans les rues de Metz, les juifs avec leur chapeau jaune, risée des passants, il ne pouvait se les représenter rois de la terre. Il parle sur un ton d'ironie de cet imposteur qui s'était dit le Christ en Orient : «Tous les juifs commençaient à s'attrouper autour de lui ; nous les avons vus en Italie, en

Hollande, en Allemagne et à Metz, se préparer à tout vendre et à tout quitter pour le suivre. Ils s'imaginaient déjà qu'ils allaient devenir les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur Christ s'était fait turc et avait abandonné la loi de Moïse.»

Bossuet fut un *prophète du passé*, fort peu un Voyant des choses futures. Ça et là, néanmoins, il émet des intuitions que l'avenir devait ratifier. Il a démêlé que les anglicans reviendraient à l'unité romaine. Son espérance de voir un prince catholique reprendre le trône d'Angleterre l'abusa sur la promptitude de cette conversion. De même il prophétise (dans l'*Oraison funèbre* de Marie-Thérèse) la conquête d'Alger. Il a senti le péril de l'Islam, bien qu'à son époque on le crût communément écarté et que la mode commençât des turqueries sympathiques. Il s'est douté, par intervalles, que les querelles religieuses entre croyants aboutiraient au scepticisme et au triomphe des esprits forts. L'indifférence socinienne, fruit de la Réforme, et le libertinage mondain ne tarderaient pas à faire leur conjonction, dans un siècle affreusement négatif. Optimiste, il a vu ce terme comme une simple possibilité. Les apostrophes aux libertins sont éparses dans ses discours ; mais sa logique remontait aux origines. La nourrice de la libre-pensée, il la connaissait de vieille date : du moment que chacun se fait l'arbitre de sa croyance, les sectes se multiplient sans fin, et l'embarras de choisir entre des opinions contradictoires mène à l'incroyance absolue. Détruire l'erreur protestante lui semblait donc l'œuvre capitale. C'est pourquoi il entreprit dans une pensée apologétique *l'Histoire des variations*.

Rien ne prouve comme cet ouvrage la misère du préjugé qui veut défendre à l'historien toute intention étrangère ou supérieure aux faits. Bossuet devint l'historien perspicace et véridique de la Réforme, en suivant le dessein avoué de faire comprendre aux protestants «avec quelle inconstance leurs confessions de foi ont été dressées ; comment ils se sont séparés premièrement de nous, et puis entre eux... par combien de subtilités, de détours et d'équivoques ils ont tâché de réparer leurs divisions».

Ces confessions, il les reconnaît si nombreuses qu'il n'a pu toutes les découvrir. Mais, assure-t-il, «je ne dirai rien qui ne soit authentique et incontestable. Au reste, pour le fond des choses, on sait bien de quel avis je suis... Après cela, d'aller faire le neutre ou l'indifférent à cause que j'écris

une histoire, ou de dissimuler ce que je suis, quand tout le monde le sait ou que j'en fais gloire, ce serait faire au lecteur une illusion trop grossière».

C'est une thèse qu'il soutient ; et il déploie la même méthode que dans son *Exposition de la foi catholique* et ses controverses directes avec Claude ou Jurieu : tirer des textes protestants eux-mêmes les raisons de ses jugements ; prouver qu'on a travesti, par un malentendu volontaire, le dogme et la piété catholiques ; le malentendu dissipé, Bossuet croit prochaine la fin de l'erreur protestante. Cette confiance accroît sa modération ; et la sérénité de sa critique se maintient inébranlable, même là où il relate les emportements blasphématoires de Luther, ses furies contre la chasteté.

Aucun livre de Bossuet ne garde, à mon sens, pour nous, autant de vie concrète et d'attrait pathétique. Il débrouille d'un coup d'œil aigu la confusion des doctrines, leurs progrès, leurs antinomies, leurs conflits. Il explique d'une façon étonnamment sûre par quelles étapes Luther passa d'une dispute dogmatique à la révolte armée. Il ne dissimule point, sur l'hérésiarque, que les violences de ses adversaires le fixaient, l'enfonçaient davantage dans l'hérésie. Jamais il n'élude les aspects brutaux de ses personnages ; et pourtant il grave leur silhouette morale comme avec la pointe fine d'un burin. Lorsqu'il a dépeint les adieux forcenés de Luther et de Carlostadt : «Puissé-je te voir sur la roue ! — Puisses-tu te rompre le col avant de sortir de la ville !», quelques mots lui suffisent pour les juger : «Voilà le nouvel Evangile ! Voilà les actes des nouveaux apôtres !»

Les acteurs de la réforme se présentent dans son récit comme s'il les découvrait, sur l'heure, naïvement. Au lieu de portraits classiques, semblables à celui de Cromwell (dans l'Oraison funèbre d'Henriette de France) il les exprime par touches successives ; leurs figures émergent, se complètent, s'amplifient, se colorent, à mesure qu'il les a mieux pénétrés.

Le comique n'est pas exclu, ni l'ironie délicate. L'histoire du landgrave de Hesse, Philippe, obtenant par dispense la permission d'avoir deux femmes à la fois, est un beau plat de tartufferies. Mais surtout le déchirement affreux d'une âme vertueuse, comme celle de Mélanchthon, les calculs retors d'un Cranmer, les impulsions presque fatales qui poussaient Luther à des extravagances de plus en plus frénétiques, tous ces drames de conscience sont étreints au nœud poignant de leur complexité.

Si étranger qu'il reste à «l'esprit de vertige» des réformateurs, il laisse percevoir ce qu'il y eut d'irrésistible dans ces folies d'illuminés. Il néglige seulement l'exaltation nationale dont s'attisait le fanatisme mystique.

En suivant les phases de son activité, nous élargirons l'idée de son multiple génie. Disons-le dès maintenant : Bossuet, polémiste, est incomparable. Il met dans le noir de la cible ; il vise droit au cœur les opinions fausses qu'il veut abattre. Sa dialectique ne laisse à l'adversaire aucune issue pour se dérober ; et il garde une dignité souveraine ; ses coups tombent de haut. Sans orgueil, mais avec l'assurance d'une conviction victorieuse, il secoue l'erreur, il la disloque, il l'écrase. Fénelon l'a spirituellement défini dans sa phrase fameuse :

«Je crois vous voir en calotte à oreilles, tenant M. du Pin comme un aigle tient dans ses serres un faible épervier.»

Alors même qu'il exagère, la vigueur de ses attaques est belle par son mouvement. Nous rectifions sans peine ses injustices à l'endroit de la comédie ; et nous nous disons qu'aucun Père de l'Église n'a frappé le théâtre d'un anathème aussi bien raisonné ni aussi fort dans les termes. Devant l'éternité, Bossuet se trompait-il ? Tout divertissement, comme le pensait Pascal, «est dangereux pour la vie chrétienne». Mais on ne fera jamais du monde un cloître ; puisque le divertissement semble nécessaire au commun des hommes, le théâtre pourrait être un des plus nobles. Il le fut dans les solennités des tragédies grecques, dans les jeux des Mystères. *Polyeucte* et *Athalie* lui avaient rendu sa grandeur liturgique ; le *Misanthrope* et les *Femmes savantes* servaient à leur manière la vérité, comme Bossuet dans ses sermons. Il l'aurait discerné, s'il n'avait, à son insu, ressenti la contagion de ce mal janséniste : la phobie du péché. Il oublie sa prudence expérimentale, ce principe de sagesse qu'ici-bas les choses bonnes et les mauvaises sont difficiles à séparer. Néanmoins la rigueur de son jugement est la condition de sa verve. Les esprits trop mesurés sont incapables d'éloquence. Bossuet a dompté le plus souvent ses promptitudes d'humeur. On peut regretter qu'elles se soient débridées, plus d'une fois, en saillies excessives, pour accabler Molière ou comparer Fénelon à Montan le fanatique et M^{me} Guyon à Priscilla.

En tout cas, on ne saurait accuser d'un manque de pondération sa *Politique tirée de l'Écriture sainte*. Je me demande si son élève ne fut point excédé, quand il dut lire ces alignements uniformes de propositions générales et d'exemples bibliques. Mais nous, nous sentons mieux que ses contemporains la valeur des principes qu'il pose. Depuis que les peuples les ont enfreints, trop malaisément ils se défendent contre l'anarchie ou les tyrannies occultes. La fiction d'une souveraineté collective ébranlée par lui dans ce livre et surtout dans sa magnifique réponse à Jurieu n'a su enfanter que le chaos et la servitude, la domination de l'État, c'est-à-dire d'une secte ou d'un parti, sous le couvert hypocrite du mot liberté.

La *Politique* de Bossuet, c'est un bain de santé offert aux nations malades ; elles en ont toutes besoin, et la France plus que beaucoup d'autres, infestée plus avant par le catéchisme des droits de l'homme et l'accoutumance de la démagogie.

Bossuet lui-même, soumis aux préjugés de son temps, donne dans quelques illusions. Il estime le droit de propriété fondé sur la permission «du souverain magistrat». Il admet que, si le gouvernement est arbitraire, «l'innocence» des particuliers doit être leur seul recours contre l'iniquité du prince.

Il paraît supposer qu'à l'origine chacun était indépendant, n'obéissait qu'aux conseils de sa force. «Mais la force est transportée au magistrat souverain ; chacun l'affermi au préjudice de la sienne. On y gagne ; car on retrouve, en la personne même du suprême magistrat, plus de force qu'on n'en a quitté pour l'autorité, puisqu'on y retrouve toute la force de la nation réunie ensemble pour nous secourir.»

Au lieu du «suprême magistrat», c'est-à-dire du roi, mettez la nation elle-même déléguant à des fonctionnaires sa puissance anonyme, la théorie du *Contrat social* sera prête à surgir avec ses oppressions.

Bossuet les évite — là réside le support de sa doctrine — , parce qu'il attribue à l'autorité du prince comme à l'obéissance des sujets le même fondement : l'amour de Dieu.

Voilà une vérité première qu'il rappelle aux politiques de tous les siècles : impossible d'asseoir une société stable sans la religion. L'amour de

Dieu, fin commune de tous les hommes, détermine l'obligation de s'aimer les uns les autres, de vivre en société pour un motif supérieur à l'intérêt.

La société humaine, il ne la restreint ni à des castes, ni à des patries ; tous les hommes sont frères ; nul homme n'est étranger à un autre homme, «fût-il d'une nation autant haïe dans la nôtre que les Samaritains l'étaient des Juifs.» La division des hommes en peuples ne doit pas altérer la société générale du genre humain. Mais, si l'on doit aimer tous les hommes, à plus forte raison ses concitoyens ; «tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille et pour ses amis, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie où notre bonheur et celui de notre famille et de nos amis est renfermé.» Jésus a versé son sang «avec un regard particulier pour sa nation». L'Empire n'eut pas de soldats meilleurs que les soldats chrétiens.

Maximes en accord avec les faits, d'une actualité tonifiante au moment où des chrétiens à l'esprit confus et chimérique ne savent plus si, voulant aimer tous les hommes, ils peuvent encore aimer leur pays.

Ces vues internationales, ou plutôt universelles, ne forment qu'un préambule. Bossuet considère davantage les règles d'un gouvernement positif, à l'intérieur de chaque nation. Né dans un état monarchique, monarchiste jusqu'aux entrailles, il rapporte à la monarchie tout l'essentiel de son code moral. Il conçoit comme possibles d'autres régimes. Une seule chose lui fait horreur : l'anarchie. Il n'avait pas besoin d'avoir lu Hobbes pour savoir que les hommes, selon leurs instincts, sont des loups à l'égard des hommes. Il avait vu de près le gâchis de la Fronde. Il entend que le peuple «se tienne en repos» sous l'autorité du roi.

Il ne vise pas à créer une notion de l'autorité royale ; il la définit telle que le roi l'exerce devant ses yeux. Elle est bonne en tant qu'elle veut le bien commun des sujets et du prince. Absolue, car le prince ne doit rendre compte à personne de ce qu'il ordonne ; et nulle force coactive ne prévaut contre ses décisions. Mais absolu n'est pas arbitraire. Le prince craindra Dieu d'autant plus qu'il ne craindra que lui. Il se regardera comme une sentinelle établie pour garder son État. L'autorité royale est soumise à la raison ; elle sera ferme avant tout ; mais la fermeté véritable est le fruit de l'intelligence. Que le prince sache se connaître lui-même ; qu'il connaisse ce qui se passe au dedans et au dehors de son royaume. Le prince doit

pratiquer la justice et les trois vertus qui l'accompagnent : la constance, la prudence et la clémence.

Il peut se voir contraint à faire justement la guerre. Mais toute conquête ambitieuse, la gloire des armes, la douceur de la victoire sont d'injustes motifs de guerre. L'argument de Bossuet contre la guerre injuste est d'ordre mystique, le plus haut et le plus fort qu'on puisse articuler : «Que si ravir à un seul homme le présent divin de la vie, c'est attenter contre Dieu qui a mis sur l'homme l'empreinte de son visage, combien plus sont détestables à ses yeux ceux qui sacrifient tant de millions d'hommes et tant d'enfants innocents à leur ambition !» Dieu n'aime pas la guerre et préfère les pacifiques aux guerriers.

Il n'en admire pas moins les vertus militaires, tout ce que l'esprit guerrier exige d'intelligence vigilante, d'ordre, d'intrépidité.

Mais il s'arrête plus complaisamment sur la prospérité d'un royaume en temps de paix. Il voit la royauté *secourue* par les richesses du pays. Or, les véritables richesses, c'est la terre ; ce sont les pâturages et les troupeaux ; et, plus encore, les hommes.

Si M. de Meaux, après un sommeil de deux cent vingt-quatre ans, revenait en cette France qu'il avait laissée aux mains du grand roi, on imagine sa consternation. De la royauté sainte, plus un vestige. Au lieu d'un monarque père de ses sujets, père absolu et qui peut dilapider son bien de famille, mais responsable devant Dieu et transmettant à ses fils, naturellement, la conduite de son royaume, il retrouverait une nation sans tête, la duperie onéreuse du régime parlementaire, toutes les forces de l'État oscillant entre la servitude et l'anarchie.

Lui qui déclarait inconcevable et «chimérique» un régime où l'autorité subsisterait sans aucune religion ; car, disait-il, les «peuples où il n'y a point de religion sont en même temps sans police, sans véritable subordination et entièrement sauvages», il verrait, sous le nom de laïcité, l'athéisme érigé en principe intangible. Il se demanderait comment peut se tenir debout un pays qui a renversé les lois de la sagesse politique.

Mais, ces lois, il ne les renierait point comme périmées ou démenties par l'expérience. Il leur donnerait d'autant plus raison : si la France n'est pas morte, c'est que les maximes de conservation, les mêmes qu'il

inculquait au Dauphin, prolongent quelques restes de leur efficacité. Les réserves d'énergie transmises par les siècles soutiennent le présent. Il y a des familles saines, des paroisses croyantes, des paysans attachés à la terre, des citoyens amoureux du bien public, des soldats prêts à partir. Mais ces bons éléments, dissociés, déchirés entre eux, sans chef ni volonté unanime, sont amoindris chaque jour par le travail acharné, méthodique des puissances de destruction. Et l'évêque de Meaux, avant de rentrer dans la paix majestueuse des morts, conclurait :

«Si vous voulez vivre, écoutez encore ma voix. Transposez à votre usage mes conseils; appliquez-les.»

Parmi les charges du Roi, il mentionnait le soin qu'il devait prendre des pauvres et des faibles. Il ne faisait aucune place aux artistes, sinon pour contribuer aux dépenses de splendeur et de dignité qu'il justifiait. Quant aux poètes, sans doute le Roi les pensionnait. Mais l'art et la poésie ne comptent guère dans son plan de la cité. L'eût-on offensé en l'appelant un artiste et un grand poète ? Il le fut sans y songer. Il ne comprenait pas qu'un homme sérieux pût écrire un livre patiemment pour la seule volupté de bien écrire. L'amour-propre des beaux esprits, comme des femmes savantes, lui semblait une futilité misérable. Pourtant il indiquait, en vue de la prédication, deux préceptes à suivre : former le style et apprendre *les choses*.

Il se préoccupa moins du premier que de l'autre, plus essentiel. Les seuls ouvrages français, propres à former le style, étaient, selon lui, les lettres de Balzac, les écrits de Messieurs de Port-Royal, les *Lettres provinciales*, les tragédies de Corneille et de Racine. Les auteurs latins lui suffisaient, aidés, plus tard des grecs ; avec la Bible, il aurait pu s'en passer.

La poésie procède chez lui du mouvement intérieur, de la forte certitude et de l'émotion directe. «Il pense, il sent, et la parole suit.» Dans son *Traité de la concupiscence*, l'admirable morceau : «Je me suis levé pendant la nuit» exemple, sans analogue en son siècle, d'une description symbolique, nous livre d'abord les impressions profondes de ses extases, aux heures de contemplation nocturne où méditant, priant, étudiant, il a vu, contre ses fenêtres, finir une nuit splendide et l'aube commencer. Le croissant, «d'un

argent si beau et si vif» a charmé ses yeux ; puis il a regardé «la pâle et débile lumière», à mesure que s'avavançait le soleil, se perdre dans celle du grand astre. Mais cette jouissance limpide ne suffisait pas à son âme. De ce pur spectacle, il s'élançait à Dieu. C'est pourquoi, dépassant les formes sensibles, il atteint une interprétation de la nature, digne des Sages primitifs :

«Elle semblait vouloir *honorer* le *soleil* en paraissant claire et lumineuse par le côté qu'elle tournait vers lui ; tout le reste était obscur et ténébreux, et un petit demi-cercle recevait seulement, dans cet endroit-là, un ravissant éclat par les rayons du soleil comme *du père de la lumière.*»

Large comme un fleuve, la phrase de Bossuet semble se conformer au mouvement du paysage céleste ; elle expire avec lui dans le sein de l'universelle clarté. Empédocle ou les poètes de l'Inde auraient aussi appelé le soleil «père de la lumière». Bossuet monte plus haut qu'eux ; il va jusqu'à la source des choses ; il adore dans les créatures le signe de beauté qui est le sceau du Verbe. Oui, il aime la beauté du monde ; il pousserait volontiers, en face d'elle, des cris de joie. Cependant, la présence divine qu'il perçoit n'est pas une circulation de vie diffuse ; il va des sens à l'esprit, et de l'esprit créé à l'Incréé. Son œuvre constitue à sa manière un poème aussi vaste et sublime que celui de Dante, par endroits le plus sublime de tous, si la Bible n'existait pas ; mais, sans elle, qu'eût été le sien ?

IV

SON CŒUR

J'ai, plus d'une fois, entendu, à propos de Bossuet, des lettrés et surtout des femmes émettre ce motif de l'aimer peu : «Je l'admire, mais, que voulez-vous ? Il est trop raisonnable.» Chez lui, en effet, le cœur, comme les facultés imaginatives, reste soumis à la raison. Sa vie mentale se conforme à l'état d'un corps sain où les vertèbres et les muscles soutiennent les nerfs. «On reconnaît, dit-il dans *la Connaissance de Dieu et de soi-même*, le cœur pour un muscle à qui *les esprits venus du cerveau* causent son battement.» Les frénésies et les déliquescentes de la sensibilité ne lui étaient pas inconnues ; il savait quels raffinements peut suggérer «l'amour des plaisirs», mais il n'y voyait qu'une déchéance, une crise de folie charnelle, et non, comme les modernes, une acquisition désirable.

La sensibilité de Bossuet fut certes moins exquise que celle de Fénelon, maladif, qui s'auscultait sans cesse, passait de l'abattement à des gaîtés délirantes, éprouvait pour ses amis des tendresses et des angoisses jamais apaisées. Nous l'avons vu pourtant sangloter, s'évanouir deux fois au chevet d'Henriette moribonde. Ledieu, remémorant sa jeunesse, dépeint son attrait : «*ses tendres yeux*, son air accueillant, sa voix douce, son geste modeste et naturel, sa noblesse et sa dignité, tout parlait, *tout était passionné.*»

Le sens humain de l'amour, nous le savons, lui était inné avec ses formes délicates. Il le trahit là même où il le corrige : «L'attention véritable est celle qui considère l'objet tout entier. C'est n'être qu'à demi attentif à un objet comme on serait à une femme tendrement aimée de n'y considérer

que le plaisir dont on est flatté en l'aimant, sans songer aux suites honteuses d'un tel engagement.» Mais sa tendresse native, il l'ordonna en bonté et en charité.

Il avait eu, par complexion, la bonté d'un homme bien portant et vivant, comme il disait à M^{me} Cornuau, dans cet «embonpoint qui vient de la dispensation d'une sage nourriture». Tout ce qui l'approchait se colorait en beau. Il avait la bonté des forts ; riche de ses dons, il se plaisait à les répandre sur autrui.

Plusieurs causes pouvaient le tourner inconsciemment à des façons d'être égoïstes.

D'abord, sa passion de l'étude. Un autre eût estimé que, son œuvre de prédicateur et d'écrivain étant un ministère sacré, il s'y devait donner sans réserve. Il se défendit contre cette absorption exclusive. Il en prévenait le reproche par ce mot touchant : «On croit que je ne pense qu'à mes livres ; mais voyez si ce que j'ai fait pour celui-ci ou celui-là n'est pas convenable.»

Ensuite, sa dignité d'évêque. Un prélat, proche d'un grand seigneur, était exposé à mettre les devoirs envers son importante personne avant ce qu'il devait à son entourage. M. de Meaux se tint aussi près que possible de la simplicité d'un père de famille. Il réunissait, matin et soir, ses domestiques, faisait la prière avec eux, les bénissait de sa main. Dès sept heures du matin, sa porte était ouverte ; il accordait audience aux plus humbles gens. D'accès facile et affable, mais conservant presque toujours la tenue qu'exigeait son rang. M^{me} Cornuau narre un petit fait qui marque bien les nuances de sa familiarité.

M. de Meaux, à Germigny, un jour d'été, se promenait avec ses hôtes, des prêtres pour la plupart. Une grosse ondée survint. Tout le monde se mit à courir pour gagner la maison, et on lui dit en passant : «Eh ! quoi ! Monseigneur ! Vous n'allez pas plus vite !» Il répondit avec un air très sérieux : «Il n'est pas de la gravité d'un prélat de courir.» La pluie donnait cependant avec force, et il s'aperçut que M^{me} Cornuau était inquiète de le voir tout mouillé ; mais il lui dit avec un air content : «Ma fille, ne vous inquiétez point ; celui qui a envoyé cette pluie saura bien me garantir de toute incommodité» ; et il ne laissait pas, pendant ce temps, de lui parler

avec autant d'attention que s'il eût été très à son aise, et il revint trouver la compagnie avec un air de joie qui était charmant, en disant : «Nous avons été un peu plus mouillés que vous ; mais nous ne sommes pas si las, car nous n'avons pas couru.»

Il se peut que M^{me} Cornuau ait arrangé le style du prélat, comme elle arrangeait un peu ses lettres. Elle sous-entend un détail qui ajoute à la sérénité de Bossuet sous l'averse une attention indulgente. La pauvre veuve était boiteuse ; le grand évêque, s'il avait allongé le pas, la laissait en arrière ; il couvrit d'un motif de «gravité», vrai d'ailleurs, sa compassion. Mais, à l'inquiétude de M^{me} Cornuau, il ne répond point : «Ma fille, ce qui m'inquiète, c'est de vous voir mouillée vous-même» ; il exprime simplement une religieuse confiance pour sa santé personnelle.

Nous aurions peine à définir dans quelle proportion la charité amplifia la bonté naturelle de Bossuet. Bien des traits relèvent de celle-ci plutôt que de celle-là. Voici, d'une part, une lettre naïve, exquise à son ami Huet (1676), qui semble partir d'une prévoyance affectueuse, sans qu'il y mêlât, d'une façon directe, l'amour de Dieu.

«... Il est venu chez moi, par une aventure qu'il serait trop long de vous expliquer, un petit garçon qui a dit à mes gens des choses sur le sujet d'Honoré, qui sont très fâcheuses (Honoré était un valet au service de Huet). J'ai été longtemps sans les savoir ; aussitôt que je les ai sues, j'ai fait venir le petit garçon, qui dit qu'étant à l'âge de six ou sept ans, il accompagnait des voleurs de grand chemin, parmi lesquels était Honoré, à qui il a vu faire des actions exécrables et plusieurs fois réitérées. Cela m'a fait horreur, et j'ai eu peine à le croire. Mais la manière dont le petit drôle rapporte les choses, la connaissance avec laquelle il les rapporte et les circonstances précises qu'il marque, font qu'après avoir fait plus d'une réflexion, je crois être obligé de vous en donner avis.

«Je ne veux pas, sur la simple dénonciation de ce petit homme, ruiner dans votre esprit un valet dont d'ailleurs vous me paraissez content, et qui peut en être innocent ou s'être corrigé ; mais la chose vaut bien d'y penser.

«Cependant gardez le secret. J'ai donné ordre de ma part que la chose en demeurât là et qu'il ne s'en parlât plus dans ma maison. Je suis fâché de vous donner ce déplaisir dans votre mal (Huet était alors sérieusement

malade) ; mais l'importance de la chose me met en inquiétude, et je me reproche à moi-même d'avoir tant tardé à vous le dire. Si ce n'est rien, tant mieux. Si c'est quelque chose, il faut y pourvoir.

«Je suis avec vous de tout mon cœur et je prie pour votre santé.»

Le «petit drôle», apparemment, avait inventé ou grossi les faits ; car Huet, après s'en être enquis, garda Honoré, lequel était encore à son service, quand Bossuet mourut. Ici, la délicatesse d'un cœur chrétien se borne à insinuer son onction dans les mouvements d'une amitié honnête et prudente. Au contraire, sa lettre à Charles de Veil, après son apostasie, procède d'une charité pure, de celle qui veut croire, espérer le bien, même si l'évidence du mal est criante. Bossuet avait converti, en 1656, ce fils d'un rabbin ; il le baptisa dans la cathédrale de Metz ; il le fit admettre chez les Génovéfains ; ordonné prêtre, Veil suivit les cours de l'université d'Angers ; il y devint professeur de théologie ; mais, ayant fait publiquement l'éloge d'Arnaud et de Port-Royal, il dut se retirer. Il passa en Angleterre, où on le retrouve pasteur anglican ; il se maria, fut ensuite ministre anabaptiste, nomade en religion selon la pente commune de l'éternel Juif errant. A la nouvelle de sa désertion (1677), Bossuet, au lieu de le traiter durement, lui adressa une admonition toute paternelle, comme à une brebis égarée que sa tendresse se flattait de «rappeler» au bercail.

«Quelle nouvelle pour moi que celle de votre sortie hors de l'Église ! Dieu m'a voulu humilier ; car, après ce que vous aviez écrit dans votre dernier ouvrage (*commentarius in Joël prophetam*), je croyais que vous deviendriez un des plus grands défenseurs de notre sainte Croyance, et je vous en vois ennemi ? Mais j'espère que je ne serai pas frustré de mon attente. Dieu a voulu vous humilier aussi bien que moi par votre chute, pour vous rendre à son Église plus docile, plus soumis et par là plus éclairé. Je vis dans cette espérance ; et cependant, en quelque moment que Dieu vous touche le cœur, venez à moi sans rien craindre ; vous y trouverez un appui très sûr pour toutes choses, un ami, un frère, un père qui ne vous oubliera jamais et jamais ne cessera de vous rappeler à l'Église par les cris qu'il fera à Dieu... Je ne veux point disputer et j'aime mieux finir en vous embrassant de tout mon cœur.»

Le cœur de Bossuet, pour qui sait l'ouvrir, laisse reconnaître toutes les espèces de bonté. Mais celle qu'il eut pour les siens n'a imprimé dans son

œuvre que des vestiges intermittents. De sa correspondance, beaucoup de lettres intimes ont disparu. Jamais il ne nomme ni son père, ni sa mère, ni sa sœur Marguerite, la Dominicaine, morte, il est vrai, à vingt-quatre ans, dans un couvent lorrain ; rarement sa sœur Madeleine, bien qu'il l'ait recueillie sous son toit. Même il ne fait aucune allusion à sa mort. Du seul Antoine nous savons la mort par lui (en février 1699), dans une lettre très affligée au fils du défunt, l'abbé Bossuet :

«Je me vis séparé d'un frère, d'un ami, d'un tout pour moi dans la vie. Baissons la tête et humilions-nous... Ma santé est meilleure que ma douleur ne le devrait permettre. Je me conserverai le mieux qu'il me sera possible, pour le reste de la famille qui a perdu sa consolation et son soutien sur la terre.»

Qu'on ne s'étonne pas si quelques lignes suffisent pour ce cruel événement. Il attendait alors la décision romaine entre Fénelon et lui. Il avait mis entre les mains de son neveu la conduite de la grosse partie qu'il jouait. Loin de l'attendrir par des effusions plaintives, il l'exhorte au courage et à l'action :

«Consolez-vous en servant l'Église dans une affaire d'une si haute importance où il (Dieu) vous a rendu nécessaire.»

Pour ce neveu la bonté de Bossuet tournait à l'aveuglement. Sans entrer ici dans la suite de leurs relations, un seul détail accuse trop bien cet excès de confiance. Par son testament, il se reposa sur lui du soin de récompenser les deux valets de chambre qui, durant sa dernière maladie, s'étaient exténués en veilles et en soins. L'abbé Bossuet, comme son frère, n'eut à leur endroit qu'une sèche ingratitude; et l'un des deux, Saint-Martin, mourut de fatigue et de désespoir ; l'autre, un nommé Lassalle, qui avait épousé une nouvelle convertie, partit plus tard en Suisse, se fit calviniste.

Faut-il appeler bonté ou faiblesse ce que Bossuet tolérait à l'évêché de Meaux, les violons et les bals qu'y multipliait la frivole M^{me} Bossuet ?

Quand son intercession sauva de la potence un berger condamné à mort pour avoir tué dans une querelle son agresseur, il suivait sans doute l'élan de sa pitié, en même temps qu'il remplissait son devoir d'évêque, protecteur des faibles.

Quand il obtint à de pauvres Ecossais, étudiants ou prêtres, réfugiés à Paris, une pension de deux mille francs, il voulait peut-être se rendre agréable à la reine d'Angleterre, mais aussi, par simple bienveillance, protéger dans leur infortune des catholiques en exil.

Au moment où Fénelon fut nommé précepteur du duc de Bourgogne et des princes ses frères, Ledieu rapporte (dans un fragment inédit publié par E. Griselle) que Bossuet lui abandonna son résumé latin de l'histoire de France et d'autres travaux rédigés par lui à l'usage du Dauphin. Cette marque de cordialité exigea-t-elle de sa part un effort de désintéressement ? Bossuet tenait peu à ses ouvrages. Il trouva tout naturel de passer à un confrère des notes utilisables dans une pédagogie laborieuse.

Après la condamnation, lorsqu'il fit savoir à M. de Cambrai son désir de se réconcilier, était-ce un mouvement de générosité — ses ennemis auraient dit d'habile politique — ou de la charité pure, ou les deux à la fois ?

Au cours d'un sermon sur la charité fraternelle, il dardait cette maxime tranchante : «Si on n'aime pas Dieu, on n'aime que soi-même.» En un sens, il exagérait. Un homme tout à fait sans bonté n'existe pas. Nul cœur humain, si affreux qu'il semble, ne peut éteindre en soi l'inclination à aimer hors de soi quelqu'un ou quelque chose ; et Bossuet l'a dit avec magnificence : «Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons.»

Par contre, il est encore plus malaisé de concevoir un sentiment, un geste d'où l'amour-propre soit aboli. La hauteur d'âme est bien moins dans les actes que dans les aspirations. Tel croit servir Dieu purement et satisfait des passions latentes qui enferment peu de charité. On a blâmé Bossuet de ses véhémences parfois très dures contre Fénelon. Il s'était persuadé que, s'il ne mettait hors de combat son adversaire, l'Église courait à un désastre. En fait, il poussait âprement ses avantages comme s'il eût cherché la victoire pour l'honneur de vaincre. Il s'exaltait en pleine bataille, enivré du plaisir d'un beau combat. Le sublime, le surhumain eût été de conserver, même là, son humeur paisible. Mais peut-on exiger de Bossuet une sérénité que saint Jérôme, saint Augustin ne soutinrent pas en de moindres polémiques ?

Dans la vie commune, il eut peut-être moins de mérite que d'autres à demeurer bon. La bonté même lui était commode ; son esprit de concorde, la puissance qui émanait de sa parole, de toute sa personne lui assuraient la soumission des cœurs ; en sorte que ses bienfaits y pénétraient sans lutte. La charité lui rendait plus aisé encore l'exercice de sa bonté.

«Croyez, écrivait-il aux religieuses de Faremoutiers, qu'il n'y a jamais de divisions irrémédiables, là où la charité domine au fond.»

Mais une vertu facile n'en est pas moins une vertu. Les petites choses intimes, mieux que les témoignages publics, démontrent une bonté vraie. Il fit preuve d'une rare patience avec sa fille spirituelle M^{me} d'Albert qui le tourmentait de ses «peines» et de ses scrupules. Quelquefois il la prévenait que, si elle continuait, il ne lirait plus ses lettres. Mais, trois semaines après, elle recommençait, il la lisait encore et se reprenait à la fortifier contre ses anxiétés incurables. Au fond, il la traitait comme une malade, mais une malade dont il acceptait le tendre attachement. «Ne croyez pas, lui redisait-il, que vous me fatiguerez jamais ; toute ma peine est pour vous.» D'elle à lui s'échangeait une affection pieuse, d'une pureté profonde. Elle et M^{me} Cornuau se demandaient pourtant si elles n'aimaient pas trop le directeur de leur âme ; elles lui confessaient leur inquiétude ; il les rassurait d'un ton de superbe tranquillité.

M^{me} Cornuau étant pauvre, il avait à son égard de particulières délicatesses. Il voulait qu'elle lui écrivît sans façon, qu'elle commençât au haut des pages pour ne point perdre de papier, qu'elle supprimât «le nom de Grandeur qui ne convient pas à un père».

Dans ces amitiés, toutes saintes qu'elles étaient, les inclinations naturelles trouvaient un contentement. Mais, lorsque M. de Meaux écoutait, *trois heures durant*, la confession d'une pénitente, parce qu'elle se faisait comprendre avec peine, il faut admirer davantage son indulgence charitable. D'une façon générale, s'il pratique et recommande la patience, la douceur, ce n'est pas seulement pour se conformer à l'Évangile ; c'est qu'elles réussissent là où la dureté manque de prise. La bonté lui plaît aussi en tant qu'elle est un mode supérieur de l'intelligence.

«On se plaint à la Ferté, observe-t-il le 3 novembre 1687, que les sœurs mettent des bâillons et des cornes aux petites filles ; ces châtiments sont

bons quelquefois pour leur éviter le fouet ; mais le bâillon paraît un peu rude. La douceur et la patience sont *le seul moyen qui nous reste.*» (Auprès des nouvelles converties.)

Toute bonté féconde a deux fondements nécessaires : l'humilité du cœur et l'amour de Dieu. Celui-là seul aime vraiment les autres qui se compte pour rien et sacrifie à leurs âmes son intérêt, sinon sa vie.

Bossuet ne perdit aucune occasion de se prouver modeste. Il détestait les compliments comme «une grimace». En apprenant qu'on parlait de lui pour l'archevêché de Paris (août 1695), il put écrire sans mensonge à M^{me} d'Albert : «Il y a toute apparence, ou, pour mieux dire, toute certitude que Dieu, par miséricorde autant que par justice, me laissera dans ma place.» Il expliquait son besoin d'être méthodique parce qu'autrement un homme «de sa médiocrité» n'aurait pas suffi à tant de travaux ; l'enflure de l'orgueil semble l'avoir peu atteint : il voyait trop clair en sa propre indigence ; chaque fois qu'il s'élançait à des vues généreuses, il sentait «le poids des cupidités opposées» qui l'entraînait. Il reconnaissait la faiblesse de sa raison devant les mystères que la foi révèle. Ce noble esprit faisait bon marché de la sagesse humaine. Il savait que la gloire des plus beaux dons se dissipe dans la mort, comme une fumée.

Mais, pour être humble, ce n'est pas assez de comprendre son néant. Bossuet aperçoit par où son *rien* se donne au tout, sert des volontés éternelles. Il sait la correspondance de son élan avec les mérites du Christ rédempteur ; c'est en Lui qu'il aime ses frères et s'évertue à les sauver. L'aliment indéfectible de ses énergies fut l'amour divin, cet amour «dont une étincelle est capable de soutenir un cœur durant toute l'éternité». Ce qu'il suggérait à M^{me} Cornuau, il le pensait : «Je voudrais que chaque respiration, chaque battement de mon cœur fût un acte d'amour.»

Ni le désir de savoir, ni l'appétit d'une domination terrestre n'auraient porté si haut la flamme de ses enthousiasmes. «L'amour ne s'apprend que par l'amour.» L'amour de Dieu et l'amour humain peuvent être différents, même contraires dans leur objet ; l'un et l'autre sort de l'homme tout entier. Bossuet avait reçu du ciel une merveilleuse puissance d'aimer ; en la restituant là d'où elle lui venait, il l'accrut, il la magnifia. S'il avait été pleinement un Saint, elle se fût agrandie presque sans limites. Comme il

resta, en bien des choses, «un honnête homme», elle se borna dans ses effets.

Cependant la valeur d'une telle vie est difficile à mesurer. Avant qu'il fût évêque (lui-même le confiait à M^{me} d'Albert), «un religieux très saint, très humble et très pénitent, de l'Ordre de saint Dominique, *lui* dit une fois que Dieu l'avait destiné à avoir part à beaucoup de bien, sans qu'il le sût.»

Il souhaitait, à ceux qu'il aimait, cette manière d'opérer le bien. Il travaillait en humble ouvrier, ne sachant ce que le Maître ferait de son œuvre, mais la faisant de son mieux, avec tout son amour. Voilà ce qui me paraît en lui le plus grand.

V

BOSSUET ET LA FAMILLE ROYALE

Sa vie se découpe à larges rythmes, comme les lignes d'un édifice classique. En cette construction, peu d'imprévu, peu de recoins obscurs ; beaucoup d'ampleur et d'unité. Théologien de l'unité, il en a mis dans sa conduite. L'ambition personnelle demeurait à l'arrière-plan de ses desseins. Nous pouvons le croire lorsqu'il s'écrie (deuxième sermon sur les démons), en célébrant la paix des Pyrénées :

«Je ne brigue point de faveur, je ne fais point ma cour dans la chaire : à Dieu ne plaise ! Je suis français et chrétien ; je sens, je sens le bonheur public, et je décharge mon cœur devant mon Dieu sur le sujet de cette paix bienheureuse.»

Français et chrétien ; observons l'ordre où il range ses sentiments. Français d'abord, parce que, selon la nature, il l'est avant d'être chrétien, parce que «le bonheur public» lui donne ici l'occasion d'où il s'élève pour «décharger son cœur devant son Dieu».

Il avait dans le sang l'amour de la monarchie. Et ce n'était pas un simple attachement de tradition, une fidélité mystique aux saintes fleurs de lys ; il voulait un roi capable d'assurer à son peuple la concorde et *le repos*, d'accroître ainsi le bien de la chrétienté.

Trop d'impressions tragiques lui restaient des temps de guerre ou d'anarchie : son père et son grand-père évoquant les horreurs des luttes civiles, les bienfaits d'Henri IV et «le gémissement universel» qu'avait soulevé sa mort ; puis, en 1636, à Dijon, Galas, avec trente mille impériaux, venant saccager jusqu'aux faubourgs et rançonnant les villageois ; la prise

de Corbie, la panique devant l'invasion ; plus tard, au moment de la Fronde, la terreur dans Paris assiégé, affamé ; en Bourgogne, les magistrats du Parlement menacés de pillage ; à Seurre les factieux brûlant les maisons, assassinant les notables — mais Louis XIV, qui avait quatorze ans à peine, s'était montré sous les murs de la ville ; la garnison l'avait acclamé ; — ensuite, en Lorraine, des Français guerroyant contre d'autres Français, des gouverneurs livrant à l'Espagne ou à l'Empereur des places fortes ; les campagnes dévastées ; le peuple mourant de faim.

L'enthousiasme pour un régime est, en partie, fait du dégoût de ce qu'il remplace. Mais Louis XIV correspondit aux espoirs suscités par son avènement ; s'il distingua, estima Bossuet dès ses débuts à Paris, Bossuet voua un culte à sa personne, et, sans s'aveugler sur ses faiblesses, devint un de ses plus fermes serviteurs. Louis XIV et Bossuet étaient faits pour se comprendre. Chez Bossuet, le roi devait aimer la régularité, la pondération, la religion droite et rude. En tous deux, la vigueur du tempérament, le sens de la grandeur concordaient. Quelque chose d'essentiel manquerait à l'éclat du règne si l'éloquence de Bossuet n'en avait plusieurs fois orné les cérémonies funèbres. Le Dauphin, avec un autre précepteur que Bossuet, serait une figure encore plus effacée.

Ce préceptorat marque dans sa carrière une période capitale. Peu de tâches plus hautes pouvaient lui être offertes : former l'héritier du royaume, préparer à la France un prince bon, juste et pieux. Bossuet dut à la décision personnelle du roi d'être choisi (Montausier eût préféré Huet ou Ménage). Louis XIV voulait un évêque pour l'éducation de son fils ; nul, autant que Bossuet, ne lui paraissait réunir la science, «la profonde doctrine, le zèle», l'ascendant persuasif et la vertu.

Bossuet n'accepta point sans scrupule ; même il consulta quatre docteurs en théologie, hésitant à renoncer au diocèse de Condom, sans y avoir jamais résidé. D'ailleurs, l'œuvre qu'il assumerait allait le détourner de la chaire, l'arrêter dans ses travaux de controverse ; elle exigerait une adaptation ; il lui faudrait, sur bien des points, refaire ses classes avec son élève.

L'élève correspondrait-il à ses soins ? Le Fèvre d'Ormesson pouvait alors, dans son *Journal intime*, juger le Dauphin : «C'est l'enfant le plus éveillé qui se puisse voir.» Saint-Simon l'a calomnié en le représentant

comme stupide. Sur le portrait où Largillierre l'associe à son précepteur, sa mine est celle d'un garçon fluet, très fin, non sans une pointe de malice. On a conservé de ses thèmes annotés par Bossuet ; l'aisance et la correction du tour feraient honte aux latinistes d'aujourd'hui. La fermeté de l'écriture est royale. Bossuet, les premiers temps, fonda sur lui de beaux espoirs ; d'un ton naïvement heureux (le 29 juin 1671) il les communiquait à Huet, son suppléant :

«Monseigneur est en parfaite santé. Il tua avant-hier un sanglier. Il commence, depuis quatre ou cinq jours, à écrire lui-même ses thèmes. Il les fait mieux qu'il n'a jamais fait. Il est ravi de cette jolie et divertissante nouveauté.»

Le divertissement ne dura guère. Monseigneur avouait à une dame de son entourage que, pour savoir ce que c'est qu'être malheureux, il faut avoir fait des thèmes. A mesure qu'il grandissait, il devenait plus inappliqué. Sa mère lui avait transmis sa complexion lymphatique ; il s'ennuyait parmi les livres ; l'étude lui donnait la nausée. Il se trahissait inattentif, même en lisant, debout et découvert, l'Évangile ; plus d'une fois, Bossuet, croyant le punir, lui retira des mains le texte sacré.

Ses inattentions, le précepteur optimiste les qualifia d'abord de «rapidités» ; l'esprit volage de Monseigneur avait peine à s'arrêter sur un point ; il y revenait comme les coqs de clocher, quand ils tournent très vite, repèrent le même horizon. Dans la suite, Bossuet, malgré sa patience infatigable, connut le supplice du tête-à-tête avec quelqu'un d'absent que rien ne captivait. Il en souffrit ; ce qu'atteste, au livre V de sa *Politique*, le portrait de l'enfant inappliqué : «Voyez comme l'un est posé ; l'autre, pendant qu'on lui parle, jette deçà et delà ses regards inconsiderés ; son esprit est loin de vous ; il ne vous écoute pas ; il n'a rien de suivi, et ses regards égarés font voir combien ses pensées sont vagues.»

Il l'humiliait sous ce mot dur de l'Ecclésiastique : «C'est parler avec un homme endormi que de discourir avec l'insensé qui, à la fin du discours, demande : De quoi parle-t-on ?»

Cependant il ne se rebuta jamais. Lui qui méprisait la science du blason, comme étant «moins que rien», il la lui apprenait en jouant avec de petites cartes où étaient peintes les armoiries des souverains et des principales

maisons de l'Europe. Sur la table, en guise de tapis, une mappemonde s'étalait où le Dauphin devait chercher et indiquer du doigt les pays soumis au prince dont avait été blasonné l'écu.

Il utilisait de son mieux, pour secouer l'indifférence de l'élève, *les leçons de choses*. Le soir, Monseigneur une fois couché, il s'ingéniait à l'endormir agréablement par des historiettes. Il ne les a pas écrites comme Fénelon, ses fables. On peut douter que ce fussent des fables, car Bossuet répugnait au mensonge des fictions, mais plutôt des anecdotes prises dans les historiens. Il composa pourtant, à la manière de Phèdre, des apologues latins. Ses récits manquaient, c'est à croire, de l'agrément que Fénelon savait glisser dans les siens. Fénelon gardait en son humeur un tour enfantin ; il folâtrait, il se mettait à la portée des enfants, il allait leur pas. Bossuet fut un pédagogue admirablement clair, varié, ingénieux. Mais il parlait trop à un adolescent comme à un homme fait ; il écrasait cet esprit faible sous la masse de ses idées.

D'autre part, l'entourage contrariait sa méthode. M. de Montausier, le gouverneur, ancien calviniste, vieux militaire maniaque, personnage rigide, morose et bizarre, passait pour «un fagot d'épines qui piquait, de quelque côté qu'on le voulût toucher». Il faisait trembler devant lui le Dauphin. Le roi lui avait enjoint de le corriger à la moindre incartade ; les fêrules mortifiaient les doigts du petit prince, le fouet ne lui était pas épargné. Jamais, sur le visage gourmé du gouverneur, un sourire ni une détente.

Montausier, très érudit, imposait en matière d'enseignement des vues systématiques, absurdes à force de vouloir être raisonnables. Selon lui, Monseigneur devait apprendre quel nom Vaugirard avait eu au temps des Druides. Périgny, précepteur avant Bossuet, sut lui inculquer le rudiment, mais fatigua sa mémoire avec des étymologies ou des noms de lieux dénombrés sans fin.

L'erreur initiale de cette éducation partait d'un bon principe mal appliqué. Louis XIV, ayant fait, dans sa jeunesse, des études décousues et incomplètes, souffrait de son ignorance ; à l'entendre, «il n'appréhendait rien tant au monde que d'avoir un Dauphin fainéant, et il préférerait de beaucoup qu'il ne lui fût point né de fils». On avait vu grand pour l'instruction de Monseigneur. Les vies des rois les plus exemplaires, de Charlemagne, de Louis IX, de Charles le Sage, de Louis XII, devaient être

écrites à son usage. Pour s'initier à la guerre, il eut une petite armée en argent massif : vingt escadrons, dix bataillons d'infanterie mis en marche par un habile mécanisme. Une salle du château, à Saint-Germain, était réservée pour ces déploiements militaires.

Le Dauphin s'y intéressait davantage qu'aux tableaux de l'histoire de France ou aux racines des mots latins. Il aimait la géométrie, les expériences de physique, la chimie. Les leçons d'anatomie de du Verney l'enchantèrent au point qu'il sacrifiait, pour elles, des parties de chasse.

Mais toute étude qui requérait un effort importunait sa paresse. On l'avait, au début, dégoûté ; l'idée du fouet ne pouvait plus se séparer des versions latines ; il se défendait contre ses maîtres par l'inertie.

Bossuet n'eut pas l'autorité de rompre en visière à Montausier. Pourtant il pratiqua la méthode qui, Beauvillier aidant, devait si bien réussir à Fénelon : se faire plutôt aimer que craindre. Il couvrait son élève d'une affection paternelle : «Priez pour *mon enfant* et pour moi», demandait-il à Bellefonds (9 septembre 1672).

Il s'aidait de la piété pour corriger son indolence ; il tâchait aussi d'éveiller son émulation. Les quatre enfants d'honneur venaient, dans la salle d'étude, interpellé Monseigneur en latin. L'un d'eux composa une ode latine en l'honneur de Bossuet ; il y célébrait sa physionomie tranquille et «sa bouche rubiconde».

Au coucher du Dauphin, après sa prière, il devait faire assaut avec ses deux pages d'honneur à qui aurait mieux retenu des sentences extraites de quelques auteurs latins ; après ce concours, on marquait sur un registre l'ordre de mérite des trois émules. Le tournoi journalier dura dix ans, jamais interrompu un seul soir ; car, même les jours de fête, le Dauphin avait des heures d'étude. A la longue, même pour un latiniste studieux, cette régularité implacable serait devenue lourdement insipide. Mais la bonne volonté de Monseigneur se soutint assez longtemps ; la troisième année de son préceptorat, Bossuet pouvait déclarer sans mensonge :

«M. le Dauphin s'avance, de jour en jour, en sagesse plus encore qu'en science.»

Le roi se disait content de son application, «de ses progrès dans tous ses exercices». Un docteur en Sorbonne, Gerbais, s'étonnait de trouver un

humaniste en cet écolier de treize ans. Jean de Launoï, dans son *histoire du collège royal de Navarre*, vantait «l'irréprochable latinité du Dauphin».

Louis XIV suivait d'ailleurs d'un œil vigilant l'instruction de son fils. Il lui remontrait, dans ses entretiens, la nécessité d'être instruit du passé comme du présent, de connaître l'histoire. Etant aux armées, il se faisait rendre compte de son travail, il lui écrivait ; il préparait, à son usage, des instructions, «les leçons éternelles de ce qu'il faut éviter ou suivre». En 1672, lors de l'expédition en Hollande, le jeune prince, à Saint-Germain, suivait sur une carte les progrès de nos armées, les villes prises ou qui résistaient encore ; il pleurait de n'avoir pu prendre part à cette campagne. Sa joie éclata, quand on reçut au château, solennellement, trente-quatre drapeaux pris aux Hollandais.

Bossuet n'excitait pas en courtisan ce qu'il appelait «des aiguillons de gloire». Au moment où la Franche-Comté fut reconquise, il accompagna son élève en Bourgogne. Il le conduisit au sanctuaire de Notre-Dame de l'Etang ; c'était là que Marguerite Mochet, sa mère, l'avait offert lui-même à Dieu. La reine accompagnait ce pèlerinage. Au retour, ils visitèrent la Chartreuse de Dijon ; devant le tombeau de Philippe le Hardi il émit cette remarque : «Monsieur, ce prince était fils de France ainsi que vous ; et vous serez un jour comme il est maintenant.»

Plus tard, il le mena voir à Saint-Denis, dans la crypte de la basilique, les tombeaux des rois ses aïeux ; il lui fit sentir «comme la mort était prompte à remplir ces places». On imagine la grandeur d'une telle leçon, une oraison funèbre improvisée pour un fils de roi qui mourrait sans régner ! Elle ennuya Monseigneur, je le suppose, beaucoup plus qu'elle ne le toucha. Dès qu'un enfant se doute d'une mise en scène destinée à l'émouvoir, il se dérobe ou il se moque.

Une solennité involontaire pesait sur l'ensemble de cette discipline. Le Roi, lorsqu'une députation venait le haranguer, faisait mettre le Dauphin debout à sa droite. Monseigneur apprenait là son métier de figurant, celui qu'il devait tenir, sauf en de rares circonstances, toute sa vie. Son précepteur ne perdait pas une occasion de lui inculquer les meilleurs principes ; il répétait sans lassitude les mots : piété, bonté, justice. Il ne lui proposait pas seulement son père en exemple. Dans les thèmes qu'il lui dictait passaient les portraits des rois à imiter ou à ne pas imiter. Il se

montrait sévère pour Louis XI, Catherine de Médicis et surtout Charles IX. Bossuet voulut écrire de sa propre main la relation de la Saint-Barthélemy. Elle s'achevait par ces détails légendaires où il suivait des chroniqueurs huguenots :

«La manière dont Charles IX mourut fut étrange. Il eut des convulsions qui causaient de l'horreur, et les pores s'étant ouverts par des mouvements si violents, le sang lui sortait de toutes parts. On ne manqua pas de remarquer que c'était avec justice qu'on voyait nager dans son propre sang un prince qui avait si cruellement répandu celui de ses sujets. Telle fut la fin de Charles IX, à l'âge de vingt-quatre ans.»

Sa lettre au Pape Innocent XI explique fort bien comment il enseignait l'histoire de France, allant lui-même *aux sources*, et tirant des meilleurs historiens «ce qui pouvait le plus servir à *faire comprendre la suite des affaires*. Nous en récitons de vive voix autant qu'il en pouvait facilement retenir ; nous le lui faisons répéter ; il l'écrivait en français, et puis il le mettait en latin. Le samedi, il relisait tout d'une suite ce qu'il avait composé durant la semaine ; et l'ouvrage croissant, nous l'avons divisé par livres, que nous lui faisons relire très souvent.»

Pour la géographie, le Dauphin la voyait «en jouant et comme en faisant voyage ; tantôt il suivait le courant des fleuves, tantôt il rasait les côtes de la mer ou cinglait en haute mer ; s'il pénétrait dans les villes, «il examinait tout..., recherchant les mœurs, surtout celles de la France», et nous nous arrêtions «dans les plus fameuses villes pour connaître les humeurs opposées de tant de divers peuples qui composent cette nation belliqueuse et remuante : ce qui joint à la vaste étendue d'un royaume si peuplé faisait voir qu'il ne pouvait être conduit qu'avec une profonde sagesse.»

Le plan de Bossuet, dans l'ensemble, tendait à former un prince intelligent, capable de se connaître soi-même et de connaître son peuple, propre à bien conduire son royaume, mais avant tout juste et bon, parce qu'il craindrait Dieu.

La sagesse pratique de sa méthode en égalait-elle les hautes visées ? Fénelon la continua, mais en la modifiant avec une souplesse heureuse. Son mémoire sur l'éducation des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry complète à merveille la lettre de Bossuet au Pape Innocent XI. Il savait

introduire de l'amusement dans les exercices les plus épineux, ôter de l'étude tout ce qui est pénible ; il enseignait le latin par l'usage et non par les règles de la grammaire. Il tirait les thèmes des *Métamorphoses* d'Ovide, et les versions, tantôt d'une comédie de Térence, tantôt d'une ode d'Horace.

L'emploi du temps était réglé d'une façon très judicieuse : les jeunes princes se lèvent à sept heures trois quarts, vont à la messe, de là au lever de Monseigneur, ensuite chez le Roi jusqu'à neuf heures et demie. De dix heures à midi, ils travaillent. Après le dîner qui dure trois quarts d'heure, ils écrivent, dansent, dessinent jusqu'à deux heures ; puis ils jouent aux échecs, aux cartes, au trictrac. De cinq à sept, ils étudient. Ils font ensuite une lecture de leur choix jusqu'au souper, jusqu'à huit heures. Après, ils jouent dans leur cabinet avec les gentilshommes de la manche aux cartes ou au trictrac. Ils se couchent à neuf heures, neuf heures un quart.

Donc le travail suivi n'occupe pas plus de quatre heures dans une journée ; et encore cette règle n'a-t-elle rien de rigide. Presque tous les jours, ils font des courses à perdre haleine ; ils chassent à pied quelquefois du matin au soir. «On les élève comme s'ils devaient être des athlètes.» Jamais ils ne se couvrent quand ils sont dehors, au point qu'ils ne peuvent plus porter de chapeau. S'ils se mettent en sueur, on ne les fait pas changer de chemise (sauf après le jeu de paume). En somme, une vie physique largement poussée ; peu de contrainte ; le moins de contention possible ; la vertu même, fruit de l'éducation, insinuée comme un plaisir.

C'est un lieu-commun d'opposer le triomphe de Fénelon éducateur à la faible réussite de Bossuet. Reconnaissons-le : Fénelon, outre ses dons enchanteurs, eut entre les mains des sujets d'une plus riche étoffe. Le duc de Beauvillier se plia docilement à ses vues. Quand même Bossuet égayait d'anecdotes ses morales, en dépit de sa simplicité lumineuse et de sa rondeur enjouée, il continuait pour Monseigneur les mercuriales de Montausier ; il demeurait en chaire à son insu. Dix années durant, le Dauphin subit son éloquence ; il l'admirait, mais elle n'eut guère de prise sur sa paresse. Il était, d'ailleurs, dénué d'imagination et d'une sensibilité médiocre. Les sciences, seulement, ou la gravure l'intéressaient. Il se plaisait à dessiner, guidé par Israël Sylvestre. Les courtisans vantèrent une estampe de lui représentant le château de Saint-Germain. «Les mécaniques, le poids des liquides et des solides, les différents systèmes du monde, les

premiers livres d'Euclide, tout cela il le comprenait avec tant de promptitude que ceux qui le voyaient en étaient surpris.» Quant à son Horace de poche, il le lançait en l'air, le ramassait, le lançait encore ; il le fripait et le déchirait avec le dernier mépris, presque haineusement, comme un engin de supplice.

Dès qu'il fut libéré de ses maîtres, il se jura bien de ne plus toucher un seul livre. Sans transition, il passa d'une étroite tutelle aux douceurs libres du mariage. Son malheur devait être ensuite de rester quelque'un d'inactif, d'inutile tant que le Roi vivrait. Il s'ensevelit dans la bonne chère et les plates jouissances. Il se donna pour horizon l'intérieur bourgeois et les gros appas de M^{lle} Choin. Parfois, lorsqu'il sortit de sa torpeur, il prouva que son intelligence demeurait intacte. La réduction de Philipsbourg, en 1688, mérita d'être célébrée comme une prouesse. Quand s'ouvrit la succession de Charles II, Louis XIV hésitait à mettre sur le trône d'Espagne son petit-fils ; au conseil qui en délibéra, personne n'osait donner un avis décisif ; seul, le Dauphin prit la parole avec force, opina qu'on devait accepter le testament ; il eut ce mot plein de finesse : «Je ne souhaite que d'être le fils d'un roi et le père d'un roi.»

A l'égard de son ancien précepteur il conserva une estime déférente et de l'affection. Plusieurs fois, allant aux armées, il lui rendit visite à Germigny ou à Meaux. Si Bossuet n'eut sur sa vie privée aucune action, ce n'est pas lui qu'il faut accuser ; dès le temps où il le regardait grandir sous ses yeux, il avait senti que le prince, moralement, lui échappait.

Sans l'avoir voulu, Bossuet fut mêlé aux tragédies intimes qui agitèrent la famille royale, aux péripéties amoureuses de la jeunesse du Roi. Jamais il ne fut un courtisan. Il se pliait pourtant, et sans effort, à l'étiquette de la cour. Nommé premier aumônier de la Dauphine, duchesse de Bourgogne, il prêtera serment selon l'usage, à genoux. On se représente le grand évêque, avec ses cheveux blancs, agenouillé devant cette fillette.

— Oh ! Monsieur, s'écria-t-elle, que je suis confuse de vous voir en cet état !

Prêtre, il considérait qu'étant un médiateur et un conseiller, il devait demeurer auprès de ceux qui pèchent pour leur tendre une main secourable.

C'est ainsi qu'il s'employa discrètement à détacher de Louis XIV M^{lle} de la Vallière, à rompre sa liaison avec M^{me} de Montespan.

Il connut Louise de La Vallière au moment où elle se débattait contre elle-même, inconsolable de n'être plus aimée, comprenant que le cloître serait le refuge unique, mais ne se résignant pas à l'adieu suprême, comme si dans les tortures de l'abandon elle savourait encore les délices d'une tendresse qui ne voulait pas mourir. Son indécision dura longtemps. Bossuet, au lieu de la brusquer, mit dans ses conseils la plus délicate miséricorde, l'intelligence de sa faiblesse. Mis en rapports avec elle par le maréchal de Bellefonds il confiait à celui-ci, le jour de Noël 1673 :

«J'ai vu plusieurs fois M^{me} la duchesse de La Vallière ; je la trouve dans de très bonnes dispositions qui, à ce que j'espère, auront leur effet. Un naturel un peu plus fort que le sien aurait déjà fait un peu plus de pas. Mais il ne faut pas l'engager à plus qu'elle ne pourrait soutenir.»

Le point bizarre dans la position où elle s'attardait était que le Roi et M^{me} de Montespan s'opposaient à son entrée chez les Carmélites. Cette retraite austère allait devenir, pour le scandale de leur vie commune, un soufflet trop éclatant. La future Carmélite dut négocier avec sa rivale heureuse la liberté de fuir son amant. Bossuet assumait cette entremise imprévue :

«M^{me} la Duchesse de la Vallière, instruisait-il encore Bellefonds, m'a obligé de traiter le chapitre de sa vocation avec M^{me} de Montespan. *J'ai dit ce que je devais* ; et j'ai, autant que j'ai pu, fait connaître le tort qu'on aurait de la troubler dans ses bons desseins. On ne se soucie pas beaucoup de la retraite ; mais il semble que les Carmélites font peur. On a couvert, autant qu'on a pu, cette résolution d'un grand ridicule. J'espère que la suite en fera prendre d'autres idées. Le Roi a bien su qu'on m'avait parlé. Sa Majesté ne m'ayant rien dit, je suis demeuré aussi dans le silence. Je conseille fort à M^{me} la Duchesse de la Vallière de terminer son affaire au plus tôt. Elle a beaucoup de peine à parler au Roi et remet de jour en jour.»

La Duchesse de la Vallière n'avait pas trente ans lorsqu'elle entra, pour trente-six ans de pénitence, chez les Carmélites. Bossuet prêcha, comme on sait, le sermon de sa profession ; il vit la Reine — la Reine que Louise avait

trahie sous son propre toit — la conduire au pied de l'autel, la couvrir du drap mortuaire. Toutes deux étaient assises dans une haute tribune, l'une auprès de l'autre, pendant qu'il parlait. Leur émotion est facile à concevoir lorsqu'étendant le bras, il enjoignit d'une voix pontificale :

«Et vous, descendez, allez à l'autel, victime de la pénitence ; allez achever votre sacrifice ; le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré ; le glaive est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à Dieu.»

Cette cérémonie se passa le 4 juin 1675. La même année, le Jeudi-Saint, M^{me} de Montespan s'étant présentée au confessionnal du curé de Versailles, le prêtre lui avait refusé l'absolution. Louis XIV, que des remords inquiétaient, voulut connaître l'avis de Bossuet sur un tel refus. Bossuet répondit nettement : «Sire, le curé de Versailles n'a fait que son devoir.» Le Roi, saisi, dit alors à M. de Montausier en lui serrant la main : «Je ne la verrai plus.»

Pour ne la plus voir, il fallait l'éloigner de la cour. Elle reçut l'ordre de se retirer à Paris. Et Louis XIV chargea Bossuet de la disposer à la résignation. Tous les soirs, il partait donc de Versailles en chaise de poste, se rendait auprès de cette femme terrible, soutenait avec elle de longs entretiens.

Sa mission exigeait un tact, une patience extraordinaires. Pour M^{me} de Montespan, les hommes d'église devaient, comme les autres, se mettre à ses pieds. Lui résister, c'étaient encourir des ressentiments féroces, peut-être même exposer sa vie.

Dans leur première entrevue, elle le traita de haut, prétendit qu'il visait à la faire chasser, afin, disait-elle, «de se rendre maître de l'esprit du roi et de le tourner à son intérêt». Bossuet réfuta d'un ton calme ses invectives. Alors elle le flatta, fit miroiter devant ses yeux la pourpre, l'archevêché de Paris, un flot d'honneurs et de richesses. Elle s'étonna de le trouver insensible à la tentation. Elle fut dominée par le sérieux de ses avertissements. Elle respectait en lui l'homme de Dieu ; et même, superstitieuse comme elle était, elle en avait peur.

Elle le revit sans déplaisir ; parler avec lui de son amant, n'était-ce pas le retrouver encore et prolonger ses folies en les écoutant condamner ?

Louis XIV semblait affermi dans sa volonté de rupture ; il partit en Flandre aux armées, sans avoir revu M^{me} de Montespan. Durant cette absence, Bossuet lui écrivit plusieurs fois, *sur son ordre*, pour le fortifier dans ses intentions courageuses :

«Jamais, Sire, lui remontrait-il, votre cœur ne sera paisiblement à Dieu, tant que cet amour violent, qui vous a si longtemps séparé de lui, y règnera. Cependant, Sire, c'est ce cœur que Dieu demande. Votre Majesté a vu les termes avec lesquels il nous commande de le lui donner tout entier. Elle m'a promis de les lire et de les relire souvent. Je vous envoie encore, Sire, d'autres paroles de ce même Dieu qui ne sont pas moins pressantes, et que je supplie Votre Majesté de mettre avec les premières. *Je les ai données à M^{me} de Montespan*, et elles lui ont fait verser beaucoup de larmes ; et certainement, Sire, il n'y a point de plus juste sujet de pleurer que de sentir qu'on a engagé à la créature un cœur que Dieu veut avoir. Qu'il est malaisé de se retirer d'un si malheureux et si funeste engagement ! Mais cependant, Sire, il le faut, ou il n'y a point de salut à espérer.

«Je ne demande pas, Sire, que vous éteigniez en un instant une flamme si violente. *Ce serait vous demander l'impossible*. Mais, Sire, tâchez peu à peu de la diminuer ; craignez de l'entretenir.

«J'espère que tant de grands objets, qui vont de plus en plus occuper Votre Majesté, serviront beaucoup à la guérir. On ne parle que de la beauté de vos troupes et de ce qu'elles sont capables d'exécuter sous un si grand capitaine ; et moi, Sire, pendant ce temps, je songe secrètement en moi-même à une guerre bien plus importante et à une victoire bien plus difficile que Dieu vous propose.»

«Je vois autant que je puis M^{me} de Montespan, comme Votre Majesté me l'a commandé. Je la trouve assez tranquille. Elle s'occupe beaucoup aux bonnes œuvres, et je la vois fort touchée des vérités que je lui propose, qui sont les mêmes que je dis aussi à Votre Majesté. Dieu veuille vous les mettre à tous deux dans le fond du cœur, et achever son ouvrage, afin que tant de larmes, tant de violences, tant d'efforts que vous avez faits sur vous-même ne soient pas inutiles.»

Assurément, certains évêques du Moyen-Age, ou saint Ambroise dont Bossuet remémorait l'exemple, auraient pris un autre ton. Il ne bouscule pas

le pécheur ; il semble trop bien comprendre les servitudes d'un lien charnel. Mais la discrétion de ses reproches en laisse intacte la gravité. Son langage reste digne, sans bas agenouillement. Il fait résonner la voix d'un Dieu inflexible à la porte d'une conscience engourdie par la passion.

Le Roi, en homme épris, retint de ces admonitions l'aveu qu'une flamme violente ne peut s'éteindre tout d'un coup. Les courtisans que sa maîtresse savait intéresser à son retour en faveur, et les effets de l'absence qui attise les désirs mal assouvis le persuadèrent de céder au sien. Avant même de revenir à Versailles, il décida que M^{me} de Montespan y reviendrait.

Bossuet, alarmé de cette funeste reprise, tenta de la conjurer ; il vint au-devant du Roi jusqu'à huit lieues de Versailles. Aussitôt que Louis XIV l'aperçut avec sa mine sévère, il coupa court à toute explication : «Ne me dites rien ; j'ai donné mes ordres pour qu'on prépare au château un logement à M^{me} de Montespan.» La figure de Bossuet avoua une consternation profonde ; mais il se tut.

Fut-il dupe ensuite de la promesse que lui auraient faite les deux amants de vivre sous le même toit sans intimité coupable ? M^{me} de Caylus l'a insinué sans preuves. La lettre où M^{me} de Maintenon le laisse entendre à M^{me} de Saint-Géran est jugée maintenant apocryphe. Ses reproches au roi et sa démarche signifient au contraire qu'il voyait trop bien le péril du rapprochement. La lassitude, la désillusion réciproque, les découvertes affreuses qui suivirent l'enquête sur l'affaire des poisons, et M^{me} de Maintenon de plus en plus régnante obtinrent avec le temps ce que ses exhortations avaient préparé de loin. M^{me} de Montespan ne lui garda pas rancune d'avoir travaillé à la séparer du Roi ; il reçut d'elle tous les égards dus à sa vertueuse franchise.

D'autres drames que ceux de l'amour l'associèrent à l'entourage du Roi et à sa personne. Ce n'est pas ici le lieu d'envisager Bossuet en face de la mort. Mais, nulle part, mieux que dans la brusquerie des catastrophes, sa présence n'imposa sa force et sa paix.

Anne d'Autriche, qui avait été belle, qui aimait sa beauté, se vit rongée par la plaie hideuse d'un cancer au sein. Bossuet prêcha devant elle sur la

soumission à la volonté de Dieu. Il l'engageait à tuer l'angoisse de la mort en y pensant : «Madame, autant qu'elle nous fait horreur, autant Votre Majesté se la doit rendre ordinaire et familière.»

Appelé auprès d'Henriette moribonde et qu'avait terrifiée un confesseur trop sévère, il suscita pour son âme le langage de la miséricorde. Les épisodes de cette agonie sont dans toutes les mémoires. Chose qu'on sait moins, Bossuet, quittant Saint-Cloud, se rendit à Versailles, et, le premier, porta au Roi le cruel message : «Madame est morte !»

Mais il est une scène oubliée où son intervention fut aussi touchante. Philippe de France, premier duc d'Anjou, avait trois ans. C'était un enfant blond, aux cheveux bouclés, vermeil de teint, vif et gracieux. La Reine le chérissait plus peut-être que le Dauphin. Au mois de juin 1671, elle voyageait avec le Roi. Tout d'un coup, ils apprennent que le duc d'Anjou est très malade. En effet, il mourut dans la soirée. Bossuet, encore une fois, se fait l'annonciateur d'un deuil. Il part en pleine nuit de Saint-Germain, arrive à Luzarches où avaient couché le Roi et la Reine. Il est introduit auprès du Roi, à son lever. Il ne dit rien ; mais Louis XIV lit sur ce visage affligé que son fils est mort. «Il n'y a donc pas eu moyen, murmure-t-il, de sauver ce pauvre enfant !» Il va sangloter ; Bossuet articule quelques paroles et le raffermir. «Pour moi, dit le Roi, je veux ce que Dieu veut. Mais la reine ! la reine ! Allons la voir, Monsieur, je vous prie.»

Marie-Thérèse a déjà perdu deux enfants. Elle voit entrer le Roi avec M. Bossuet, elle comprend tout. Sans attendre qu'ils aient parlé, elle se prosterne éperdue, puis tend vers le ciel des mains convulsives ; enfin, elle se relève, regarde tour à tour son époux et le prêtre ; elle trouve le courage de leur dire : «Me voilà résignée ; mais laissez-moi, laissez-moi, par grâce, que je pleure tout mon saoul.» M. Bossuet monte à l'autel, célèbre la Messe, communique la mère déchirée. Elle sentait en cet homme une charité divine et une amitié vraie. Simples dans la douleur, le roi et la reine devenaient, par lui, «doux envers la mort». La mort ouvrait au prêtre l'intimité de la famille royale plus avant qu'aux proches et aux favoris. Le sujet respectueux, à ces moments-là, dominait ses maîtres ; ils vénéraient en sa personne le ministre du Dieu qui frappe et qui console.

VI

BOSSUET ÉVÊQUE ET DIRECTEUR DE CONSCIENCE

Est-ce parce qu'il fut évêque ? Mais nous aurions peine à concevoir qu'il ne l'ait pas été. Il nous semble prédestiné à l'être, comme Louis XIV naquit pour être roi. Sa vocation voulait qu'il commandât, qu'il occupât le premier plan de la hiérarchie, que son autorité eût l'altitude et l'éclat d'un phare. Un simple chanoine n'aurait pu prononcer le discours sur l'Unité de l'Église, essayer le rapprochement des sectes protestantes avec l'orthodoxie, et, vis-à-vis de l'erreur quiétiste, entraîner au combat des évêques hésitants. Même avant d'être élevé à l'épiscopat, Bossuet, grand archidiacre, puis grand doyen du chapitre de Metz, se comportait déjà comme un *defensor civitatis*, relevant les courages abattus par les fléaux, négociant pour ses concitoyens une sécurité honorable, préparant des missions, apaisant de son mieux les noises de ses confrères, réformant des abbayes en désarroi.

L'âpreté des tempéraments lorrains opposait à son esprit de conciliation des résistances parfois intraitables.

Entre le princier du chapitre, Bruillart de Coursan et l'évêque suffragant, Bedacier, il pensa ramener la concorde en décidant Bedacier à reconnaître par un acte écrit qu'il n'avait dans la cathédrale aucun droit d'officier, à moins que le chapitre ne l'y conviât expressément. Le jour du *Te Deum* qu'on allait chanter pour la guérison du Roi (18 septembre 1658), le suffragant crut pouvoir, sans être invité, pénétrer dans la cathédrale, avec

sa crosse et sa mitre, en habit de célébrant. Le princier, furieux, pour empêcher l'évêque de monter en chaire, s'y élança. L'évêque se dressa en face de lui, d'un air menaçant. Le princier et les chanoines de son parti se précipitèrent, le bousculèrent, jetèrent au loin les carreaux de velours, renversèrent le fauteuil. Coursan traita l'évêque de coquin, de fripon. Le lieutenant de roi intervint, défendit à tous deux l'accès de la chaire ; mais Coursan eut le dernier mot ; ce fut lui qui entonna le *Te Deum*. Après des mois de dispute, il fallut que Mazarin lui-même contraignît le chapitre à céder.

Metz possédait une abbaye de Bénédictines, Sainte-Glossinde, où nulle moniale ne pouvait être admise sans prouver devant témoins ses quartiers de noblesse. Une abbesse, Louise de Foix de Candale, y autorisait par son exemple d'incroyables dérèglements. Elle dispensait les religieuses du jeûne et de l'abstinence, à condition qu'une seule, à tour de rôle, jeûnerait. Il lui parut bientôt plus simple de ne faire jeûner personne. Plus de clôture ; l'abbesse traversait les rues dans un carrosse à quatre chevaux, allait aux jeux de marionnettes, aux «ébattements» mondains. Ces dames vivaient chacune à leur guise dans leur ménage ; elles avaient une maison de plaisance où elles dansaient, recevaient galante compagnie. Au temps du carnaval, l'abbesse déguisait le portier du couvent avec son propre habit et lui mettait sa crosse en main ; elle se costumait en conseiller au parlement et les autres prenaient des uniformes d'officiers. Leurs folies réduisaient aux abois la communauté ; elles avaient dû vendre même les cloches, les châsses et les reliques.

Bossuet, avec le vieux chanoine Jean Royer, fut nommé commissaire apostolique aux fins d'informer de ces scandales. Après une longue enquête, il décida qu'une nouvelle communauté serait établie à Sainte-Glossinde, selon l'observance réformée de la règle de Saint-Benoît ; et on ne tiendrait plus compte de la noblesse ; l'abbaye se devait ouvrir «pour toutes personnes ayant bonne vocation et les autres qualités requises». L'abbesse protesta contre cette sentence auprès du Saint-Siège ; la noblesse lorraine prit feu pour sa cause, des libelles circulèrent contre Bossuet. L'abbesse prolongea *seize ans* sa défense, jusqu'à ce qu'enfin une lettre de cachet la jetât hors du couvent ; elle fut transférée à Ligny dans un monastère d'Ursulines pour n'en sortir jamais.

Bossuet n'avait rien oublié de ces désordres, quand il devint évêque de Condom. Son premier soin fut de réprimer ceux que son mandataire, l'abbé Jannon, lui signala dans le diocèse. Son prédécesseur, en lutte avec les Clarisses de Nérac, avait jeté l'interdit sur le couvent. Il avait même excommunié la Supérieure ; elle en appela comme d'abus au parlement de Bordeaux. L'évêque porta sa plainte au Roi ; et le Roi ordonna que ledit couvent serait soumis à l'évêque.

Bossuet approuva la rigueur du traitement infligé à la Clarisse rebelle ; il regretta néanmoins qu'on eût suivi à son égard une procédure peu régulière. Il écarta de l'évêché l'official, personnage qui lui fut dépeint comme un despote encombrant.

Le clergé de Gascogne avait grand besoin d'être redressé vers les saines disciplines : les curés des campagnes passaient pour ignorants et paresseux, peu sévères dans leur conduite ; ils laissaient tomber leurs églises en ruines, ne faisaient ni catéchismes ni instructions, ne payaient pas leurs vicaires, disaient sans raison deux messes par jour, afin de grossir leurs gains.

Bossuet dressa des statuts conformes à la tradition ; mais le chapitre en fut outré. Sa démission calma le conflit.

A Meaux, de même, il suivit, dans le gouvernement spirituel, les principes d'unité que Louis XIV appliquait aux affaires du royaume. Il supprima, partout où elles subsistaient, les exemptions des couvents et les réduisit sous la juridiction de l'ordinaire. Faremoutiers transigea sans résistance. Jouarre, lorsqu'il intervint, dépérissait dans l'anarchie. L'abbesse, Henriette de Lorraine, ne résidait presque jamais ; elle vivait fastueusement à Paris, retenait auprès d'elle des religieuses pour la servir. Elle dilapidait les revenus du monastère. A Jouarre, des prêtres plus que douteux s'étaient installés et poussaient le couvent à d'absurdes dépenses. Depuis six ans on n'avait pas arrêté de comptes avec Louvain, boucher ; il déclarait que c'était fini ; qu'il ne fournirait plus de viande.

Nous avons dit quelle rébellion M. de Meaux dut mater par la force. Ayant contraint à se démettre Henriette de Lorraine, il eut encore des difficultés avec l'abbesse qui lui succéda, M^{me} de Rohan-Soubise. Il exigea que les postulantes fussent admises au scrutin secret, et non sur la simple approbation de l'abbesse. Ses décisions étaient conformes à toute justice ;

mais comme on y retrouve bien l'homme de robe en lutte avec les féodaux ! Sa fermeté patiente, appuyée sur les arrêts du Parlement, vint à bout de ces grandes dames obstinées. Il compta d'ailleurs, dans cette maison, ses plus fidèles et saintes «filles», M^{me} de Luynes, M^{me} d'Albert, M^{me} Cornuau, M^{me} de la Guillaumie, M^{me} Dumans.

Rebais, abbaye de bénédictins, tenait sous son obédience cinq paroisses. M. de Meaux prétendit que les paroisses fussent toutes soumises à l'ordinaire. Les moines contestèrent son droit ; le débat fut porté au Parlement ; un arrêt donna raison à l'évêque.

Le diocèse de Meaux ne valait guère mieux que celui de Condom. Les procès-verbaux des visites pastorales accumulent les preuves d'un extrême délabrement religieux. En maint village les curés déplorent l'indifférence des paroissiens : les dimanches et les fêtes sont profanés par la fréquentation des cabarets ; le catéchisme est négligé ; ni les parents n'envoient leurs enfants, ni les maîtres leurs domestiques aux instructions et au service divin.

Bossuet se mit en devoir de combattre les superstitions, les habitudes vicieuses des campagnards. En chaire, il les tançait crûment. Mais, chez des paysans, qui, hors de la terre, du lucre et des contentements charnels admettent peu de choses, le premier point est de vaincre l'ignorance. A cette fin, il voulait d'abord former des prêtres instruits ; le séminaire retint sa sollicitude. Il releva les conférences ecclésiastiques, désigna, quand il le pouvait, les sujets à traiter. Tous les ans, au mois de septembre, il tenait à l'évêché un synode diocésain. Il s'enquérail des maîtres d'école et des lieux où on en manquait. Il écrivait, en 1686, à M^{me} de Beringhen :

«On me propose, il y a longtemps, de faire à Faremoutiers un établissement d'une école de filles et d'y envoyer la sœur Bérin qui est capable d'enseigner la jeunesse. On me fait entendre que vous voulez bien donner un logement, quelques pains toutes les semaines et du bois... *Véritablement, ce sera un bien inestimable de pouvoir procurer une école aux filles qui sont très mal instruites.*»

Il ne manquait jamais, aux fêtes importantes, d'officier dans sa cathédrale et d'y prêcher. Toutefois, en temps de carême, il parlait, chaque

dimanche, tantôt dans une paroisse de Meaux, tantôt dans une autre. Il créait des groupes de dames charitables et veillait au bon état des hôpitaux.

Il composa un catéchisme admirablement clair et méthodique ; il le divisa en trois parties : l'une pour les enfants qui commencent, l'autre pour les plus avancés, la troisième, pour le commun des fidèles. Comme plus tard, Fénelon, il s'attachait à l'histoire des liturgies, expliquant les fêtes et les rites : car il se rendait compte que l'éloignement des pratiques tient, pour une lourde part, à l'inintelligence des cérémonies. Il ne perdait aucune occasion de les commenter, spécialement lorsqu'il administrait la Confirmation. Il la donnait quelquefois, le même jour, à six cents, à douze cents enfants.

Il vivait en harmonie constante avec son chapitre. Dès sa venue, il avait affirmé aux chanoines que sa maison serait leur maison ; et ce ne fut pas dans sa bouche une vaine parole. Mais il força les dignitaires du chapitre à ne plus s'habiller en violet ou en rouge, à porter la soutane noire.

Parmi ses diocésains, il se proposait de rétablir les bonnes mœurs et de faire régner la concorde. Meaux fut agité près d'un an par une chanson anonyme où les membres du présidial étaient cruellement daubés. On sut enfin que l'auteur était un magistrat, le président en l'élection. D'où un scandale énorme, des brouilles entre les familles, des menaces de procès. M. de Meaux fit si bien qu'à la longue il apaisa cette grave affaire, décida toutes les parties à signer un accord ; «et ce fait, dit Ledieu, il a donné à dîner à toute la compagnie qui s'est bien réjouie et ont tous bu à la santé les uns des autres. Il a assemblé les curés pour leur donner avis de l'accommodement, et les exhorter à entretenir cette paix dans l'esprit des peuples.»

Toutes ses charges d'évêque n'arrivaient pas à ralentir son activité d'apologiste, l'ardeur de ses polémiques. S'il voyageait, les livres s'empilaient dans son carrosse. A table, à la promenade il lisait, annotait, méditait ; il préparait ses ouvrages de vive voix, avec les gens doctes qui lui rendaient visite. Et il travaillait, exactement, une partie de la nuit. Après un premier sommeil qui était de quatre ou cinq heures, il s'éveillait de lui-même. Nous l'imaginons, dans les nuits froides, couvert de deux robes de chambre, engagé jusqu'à la ceinture dans un sac de peau d'ours, les oreilles sous sa calotte, ses besicles sur le nez. Il récitait Matines et Laudes, puis

reprenait son travail. Tout, dès la veille, était disposé près de son bureau : son sac de papiers, ses livres, ses portefeuilles. Dès qu'il sentait la fatigue, il se recouchait, se rendormait sans peine.

Évêque, Bossuet pourra, jusqu'à la fin des temps, être offert en modèle à tous les évêques. Une régularité si soutenue devient de l'héroïsme, comme une longue patience tourne au génie ; et l'on ne voit pas ce qui lui manqua, si ce n'est, comme à Fénelon, de dures péripéties qu'il eût énergiquement surmontées.

En même temps, cet évêque demeurait un homme simple se réjouissant de la belle mine des pêches et des melons à Germigny, envoyant à son neveu des nouvelles de ses chiens.

Hors de son diocèse, d'autres théâtres, comme on eût dit alors, appelèrent à un plus vaste déploiement ses qualités de chef.

Après l'affaire de la régle et les agitations qu'elle prolongeait depuis sept ans, le clergé crut devoir tenir plusieurs assemblées. Celle de Saint-Germain, présidée par François de Harlai, plat personnage et gallican fanatique, adressa au roi un hommage de servile attachement :

«Comme Votre Majesté, Sire, surpasse par son zèle et son autorité tous ceux qui ont été devant nous, nous sommes si étroitement attachés à elle que *rien* n'est capable de nous en séparer.»

Prises à la lettre, ces dispositions pouvaient mener au schisme. Les dissentiments avec le Saint-Siège s'irritaient, se multipliaient. Certains parlaient d'élire *un patriarche des Gaules*. Louis XIV réunit à Paris dix archevêques et quarante évêques pour les consulter sur ces points :

«Que faut-il penser du droit de régle ? *Appartient-il au Pape d'en juger ?...*»

Il les invitait donc à définir l'indépendance du pouvoir civil et l'étendue de la puissance pontificale sur les choses spirituelles, les biens ecclésiastiques. Un prince ivre de son prestige risquait d'être induit à dresser contre la suprématie romaine une religion nationale. Mais Louis XIV gardait un profond attachement à l'unité catholique. Son bon sens discernait quelle opposition remueraient les Ordres mendiants dévoués au Pape ; une France schismatique renierait toutes ses traditions. D'ailleurs,

l'ensemble du clergé opinait ainsi dans le procès-verbal qui termine l'assemblée de 1681 :

«Chacun a témoigné que le clergé de France, ayant toujours conservé un grand respect pour le Saint-Siège, une fidélité inviolable au roi, une fermeté inébranlable pour la conservation des droits et des libertés de l'Église gallicane, il fallait demeurer dans cet esprit qui avait rendu l'Église de France si auguste.»

Quand Bossuet accepta d'ouvrir l'assemblée de 1681-1682, il se garda d'imiter l'archevêque de Reims, Le Tellier, qui, dans celle de 1681, avait chargé par un réquisitoire fougueux la cour de Rome.

Bossuet, en son privé, jugeait librement les prétentions romaines, celles que soutenaient les apologistes ultramontains ; il les estimait, au temporel, inadmissibles :

«Quelle puissance souveraine, écrivait-il au cardinal d'Estrées, voudrait se donner un maître qui lui pût par un décret ôter son royaume ?» Et à l'abbé de Rancé :

«Le Pape nous menace de constitutions foudroyantes et même, à ce qu'on dit, de formulaires nouveaux. Une bonne intention avec peu de lumières, c'est un grand mal dans de si hautes places.» Mais il se proposait le maintien ferme de cet équilibre : «en parlant des libertés de l'Église gallicane, en parler sans aucune diminution de la vraie grandeur du Saint-Siège ; d'autre part, les expliquer de la manière qu'entendent les évêques, et non de la manière qu'entendent les magistrats.»

Il lut en petit comité son discours à MM. de Paris, de Reims et de Tournay. L'archevêque de Paris suggéra qu'à l'endroit où l'orateur déclarait qu'il fallait tout supporter plutôt que de rompre avec l'Église romaine, mieux aurait valu mettre : plutôt que de rompre avec l'Église. Bossuet refusa ce changement «comme introduisant une espèce de division entre l'Église romaine et l'Église en général». Et, ajoute-t-il dans une lettre au cardinal d'Estrées, «tous furent de mon avis, même celui qui avait fait la difficulté».

Dans son discours Bossuet sut négliger les querelles transitoires, certifier des principes qui ne peuvent pas vieillir. L'Église gallicane est, en un sens, morte à présent, et son éloge résonne pour nous comme une

lointaine oraison funèbre. Mais Bossuet a raison de ne la voir belle que dans son tout, l'Église catholique. Toute beauté réclame l'unité ; or le mystère de l'unité remonte à la promesse qu'a reçue Pierre du Seigneur même :

«L'Église qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'aurait point de beauté si elle ne trouvait dans son unité des moyens de s'y affermir quand elle est menacée de division... Tout concourt à établir la primauté de Pierre, oui, tout jusqu'à ses fautes qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance.»

Aussi, tous les évêques, au sein d'une assemblée, doivent-ils agir dans l'esprit de l'unité catholique, «en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Église universelle ne puisse avouer».

Par contre, il remémore les justes considérations de saint Bernard : «Tout est à vous, tout dépend du Chef, mais c'est avec un certain ordre. On ferait un monstre du corps humain si on attachait immédiatement les membres à la tête ; c'est par les évêques et les archevêques qu'on doit tenir au Saint-Siège.»

Le plus saint des pouvoirs doit accepter des bornes. L'assemblée de 1682 prétendit les définir dans les quatre articles, dont la substance était : l'Église a plénitude de puissance sur les choses spirituelles et qui concernent le salut, mais non sur les choses temporelles et civiles.

En fait le patrimoine temporel de l'Église assurait, pour une forte part, son indépendance spirituelle. La lettre où le clergé sollicitait Innocent XI d'approuver sa soumission au Roi dans les empiètements de la régale reçut en réponse un bref indigné. Le Pape flétrissait l'abdication du clergé devant les puissances civiles :

«Nous n'avons pu lire sans horreur cette partie de votre lettre où vous dites que vous abandonnez vos droits, et que vous les transmettez au roi ; comme si vous étiez les maîtres et non les gardiens des Églises qui vous sont confiées, comme si les Églises elles-mêmes et leurs droits spirituels pouvaient être abandonnés au pouvoir temporel par les évêques qui devraient eux-mêmes se réduire en servitude pour leur liberté.»

Les libertés gallicanes, Fénelon n'aura pas tort de les appeler des «servitudes». Pour moins dépendre du Pape, les évêques se vouaient à embrasser les genoux du roi.

Si le clergé avait répliqué au bref, le conflit pouvait s'aigrir jusqu'à une scission néfaste. Bossuet obtint de l'assemblée qu'on n'y répondrait pas. Selon Ledieu, il approuvait médiocrement la déclaration des quatre articles ; il savait trop que le Saint-Siège en allait être ulcéré. Colbert suggéra ce manifeste ; il entraîna le Roi qui tendait à faire déclarer son indépendance temporelle. Bossuet, pour ne point le blesser, consentit à rédiger les articles ; et il défendit la déclaration, quand l'édit du Roi, enregistré au Parlement, devint une doctrine obligatoire dans tout le royaume.

Il s'appuyait sur la tradition gallicane et sur les canons de l'Église. Mais le danger d'une intrusion du temporel dans le spirituel semble lui avoir échappé. Il était plus soucieux de prescrire des limites au pouvoir spirituel ; une pensée exclusive le dominait ; il craignait les suites que les doctrines ultramontaines produisaient dans les pays hérétiques, l'argument qu'elles opposeraient aux conversions.

Il ne tint donc pas, comme il l'aurait voulu, la balance égale entre les droits du Saint-Siège et ceux de l'Église gallicane ou du Roi. Son action modératrice ne s'en exerça pas moins efficacement ; elle fut une des digues massives contre lesquelles se brisa l'esprit de schisme. Mais il aurait pu mieux dégager l'Église des servitudes politiques. Le cardinal d'Estrées, d'un ton amical, lui reprochait «de trop faire l'évêque». Nous estimerons qu'alors il ne le fit pas assez.

Il le fit avec un éclat de soleil couchant, dans une autre assemblée du clergé, celle de 1700, où sa présence ne lui ménagea que des triomphes. Son discours du 26 août proposait à la fois la condamnation des jansénistes qui semaient leurs doctrines par une infinité de libelles et celle des molinistes dont il dénonçait les thèses pélagiennes, le probabilisme et les maximes relâchées. Il parla comme étant le docteur de l'assemblée. «C'est notre Père (de l'Église)» disait l'archevêque de Reims. Tous les avis qu'il émettait «passaient du bonnet». Son intransigeance coupait court «aux tortillements, aux biais, aux embrouillements». Il répandait autour de lui la sécurité d'un simplisme lucide : «Vous voyez, Messieurs, exposait-il, la claire décision de ces choses combien elle est aisée et qu'il y a peu de difficulté.»

Sur la question de l'usure, certains voulaient ne pas condamner sans réserves. M. de Meaux invoqua les conciles de Vienne et de Carthage ; il n'accorda au prêt usuraire aucun quartier. Les théologiens modernes seraient moins rigides.

La censure du clergé fut rendue publique le 4 septembre. Elle atteignit surtout les jésuites. Le péril janséniste, aussi grave, plus grave peut-être que les molleses des casuistes, semble avoir moins inquiété Bossuet. Il savourait tout ensemble la joie de «voir fleurir la bonne doctrine» et celle de se sentir si valide, jeune comme à trente ans, au sortir de ce concile qu'il avait préparé en travaillant jour et nuit, pour être l'âme de toutes les décisions.

Ledieu le montre au lever du roi, et y recevant mille compliments sur la censure. «Ensuite, il a dit sa messe aux Récollets où il a donné la communion à M^{me} la Duchesse de Bourgogne, puis s'en est venu dîner chez lui, où s'est trouvée une troupe d'ecclésiastiques et d'abbés ne cessant de lui applaudir.» Puis, il assiste au Conseil (le Roi l'avait nommé conseiller d'État). «C'est ainsi que M. de Meaux *est à tout*, et qu'après avoir paru sublime théologien, il devient magistrat et homme de robe.»

Pour trancher avec l'abbesse de Faremoutiers un épineux conflit de juridiction, M. de Meaux mettait en branle cet argument d'autorité : «Je ne crois pas, au surplus, que vous trouviez rien que vous puissiez opposer au titre d'évêque qui se soutient seul.» Mais, hors des conjonctures critiques, le prélat n'aimait guère brandir sa crosse. Il était moins soucieux de gouverner dans le détail les nombreux couvents du diocèse que de soutenir en leur vie spirituelle des âmes choisies, celles qui sollicitaient sa direction.

Tout le monde répète que Bossuet fut un directeur de conscience admirable. On sait peu qu'il accomplissait humblement le ministère de la confession. Sur sa manière de confesser, M^{me} Cornuau nous révèle des choses émouvantes. Nous l'avons vu, d'après elle, écouter trois heures, avec une rare patience, une pauvre fille laborieuse dans ses aveux. Au moment de donner l'absolution, «il demeurait assez de temps les deux mains levées sur la tête (de sa pénitente), dans un silence profond ; et quand il prononçait les paroles du sacrement, il semblait que c'était Dieu même

qui parlait par sa bouche, tant il en sortait d'onction». S'il la sentait gênée par des fautes humiliantes à dire : «Hélas ! ma fille, murmurait-il, que craignez-vous ? Vous parlez à un père et à un plus grand pécheur que vous».

Chez les personnes que Bossuet dirigea, une singularité nous frappe : ce sont toutes des religieuses ou des femmes sur le seuil du cloître. Aucune mondaine, aucun homme de la cour ne mit habituellement sa conscience entre ses mains. Les protestants qu'il mena jusqu'à l'abjuration ne le prirent pas ensuite pour directeur.

Les avis qu'il donne au Roi, au maréchal de Bellefonds, à quelques autres, sont comme la consultation d'un grand médecin appelé dans un cas difficile et qu'on ne dérange plus. Le motif principal d'une clientèle aussi restreinte, il faut le chercher dans l'étendue extraordinaire de ses occupations. Un pénitent, et combien plus ! la plupart des pénitentes exigent d'un directeur qu'il ait du temps pour eux, qu'il suive leurs états d'âme, comme s'il n'avait rien d'autre à faire. Fénelon, à cet égard, devait être un directeur beaucoup plus recherché. Voyez ses lettres au marquis de Seignelai ; il entre dans la minutie de ses faiblesses intimes ; il l'avertit que, s'il veut se préserver des rechutes, il devra défendre à ses domestiques de lui remettre les messages d'une femme trop aimée. L'analyste anatomise si bien les misères du cœur que son pénitent trouvera du plaisir à repasser avec lui par les sentiers où il s'égara. De même, sa lettre à M^{me} de Maintenon, lorsqu'elle lui demanda un exposé de certains défauts qu'il surprenait en elle, est un chef-d'œuvre de tact, de perspicacité insinuante, de franchise, d'habileté sans courtoisie (Elle en fut mortifiée quand même).

Bossuet, au contraire, n'a ni le goût ni le loisir d'épousseter jusque dans les petits coins une conscience «angoisseuse» ou raffinée. Il s'y dévoue cependant ; il compatit «aux peines» de ses filles ; il leur indique les moyens de s'en guérir. Mais elles sentent bien qu'il passe loin au-dessus d'elles ; ou s'il s'abaisse à leur mesure, n'est-ce point une aumône de simple charité ?

Elles sont, d'ailleurs, assez peu nombreuses, et trois seulement donnent l'impression de natures très personnelles : M^{me} Cornuau, M^{me} d'Albert,

M^{me} de la Maisonfort. M^{me} Cornuau disait d'elle-même, pesant ses qualités et ses défauts :

«J'ai l'esprit plus réfléchissant qu'une autre, l'imagination vive, en un mot une prodigieuse activité ; une conscience timide, même portée au scrupule, et un amour-propre qui veut toujours se complaire en son ouvrage et s'assurer de faire quelque chose». Ledieu la dépeint, à tort ou à raison, comme une femme remuante, un peu la mouche du coche à l'évêché. On ne saurait mettre en doute la sincérité de son attachement pour M. de Meaux. Elle lui était dévouée, corps et âme. C'était, d'autre part, une passionnée que le veuvage exaspérait, acharnée contre elle-même, si son confesseur l'eût laissé faire, jusqu'à «se déchiqueter, comme disait Bossuet, à se mettre en pièces». Quand elle lui confiait ses peines charnelles, il n'insistait pas «sur ces sortes de questions qui ne peuvent qu'échauffer l'imagination». Selon lui, si on était obligé d'en parler ou d'entendre ces aveux, il fallait «ne tenir à la terre que du bout du pied.»

M^{me} d'Albert vivait beaucoup plus resserrée en elle-même, née pour l'immobilité contemplative, s'examinant avec des scrupules infinis, torturée par des idées noires. La discipline de Port-Royal, dont elle et sa sœur, M^{me} de Luynes, avaient absorbé le poison, la figeait dans la crainte, sous le poids de l'inflexible Justice. Des infirmités multiples l'affligeaient ; elle devint presque aveugle. La maladie du scrupule ne put briser en elle un élan vers Dieu d'une pureté vraiment céleste. Naïve et sainte dans sa tendresse pour son directeur, bien qu'elle s'en fit un tourment : chaque fois qu'elle recevait une lettre de lui, avant de l'ouvrir, elle priait à son intention. Elle le lui disait, et il l'approuvait, sans songer quelle délicatesse un peu morbide se cachait sous cette piété charmante.

M^{me} de la Maisonfort ne surgit dans la correspondance de Bossuet que les dernières années, au moment où, retirée à la Visitation de Meaux, elle semblait se dégager de la passivité quiétiste. Mais elle restait ce qu'elle fut toujours : une coquette, visant à plaire, préoccupée de s'attirer l'affection des autres plus qu'à se donner ingénument ; elle savait la puissance de son charme et se résignait mal à ne plus l'exercer. Elle posait à M. de Meaux des questions sur l'amitié dont la comblaient certaines religieuses ; devait-elle se garder de rendre jalouses celles qui lui étaient le plus attachées ? A quoi l'évêque répondait d'une façon rude, voire sèche :

«Il ne faut guère avoir d'égard à de semblables jalousies, et l'on se doit beaucoup plaindre soi-même quand on s'y assujettit.»

Mais une de ses compagnes lui avait dit un jour à propos de ses sentiments pour elle : «Vous devez remarquer que je ne suis pas bien maîtresse du sensible.» Que voulait dire par là cette amie ? Car M^{me} de la Maisonfort n'observait dans sa conduite «qu'une grande réserve et une grande modération». M. de Meaux bouscule ces équivoques : «Il la faut estimer de savoir si bien gouverner le sensible que la connaissance n'en vienne pas jusqu'à vous.» Pourtant, oppose-t-elle avec son ingénieuse dialectique féminine, «vous êtes convenu que je peux avoir des manières affables, ouvertes et attirantes». L'homme de Dieu renverse l'amour-propre, comme un vase fêlé qu'il briserait d'un léger choc. «Le tout par rapport à Dieu et au bien des autres, non pour s'attacher les personnes.»

M^{me} de la Maisonfort ne fut qu'une dirigée d'*occasion*. Au lieu qu'il a suivi près de vingt ans M^{me} d'Albert morte en 1699, et, davantage, M^{me} Cornuau. Il répondait à leurs lettres avec une assiduité qui n'était pas seulement d'un père, mais d'un ami. Peut-être déposa-t-il en elles ces réserves d'humaine tendresse qu'un homme d'âge, intérieurement lié à une austère solitude, veut enfin placer en des cœurs sûrs.

Il recevait, on s'en doute, de leur affection beaucoup moins qu'il ne leur donnait. Il les armait contre leurs inquiétudes, les poussait dans les chemins du sublime amour, réprimait chez l'une des agitations indiscretes et relevait l'autre de ses abattements.

Ses principes de direction n'avaient rien de systématique. Il appliquait à chacune de ces âmes *la cure* (c'était son mot) qui paraissait lui convenir. Pour une religieuse qui se privait des sacrements, il indiquait : «Je croirais en général qu'il faut *la traiter comme une malade* et songer à guérir son esprit blessé en lui expliquant les miséricordes de Dieu.»

M^{me} Cornuau et surtout M^{me} d'Albert étaient aussi deux malades ; le bon médecin leur prescrivait un traitement simple, approprié à leurs maux. M^{me} d'Albert est obsédée par l'angoisse de sa misère, suspendue sur le gouffre du désespoir ; il ne se lasse pas de l'encourager ; il s'évertue à détruire ses scrupules, bien qu'ils renaissent sans fin, mais, sans la brusquer, d'une main toujours douce et pitoyable. Il veut la convaincre que jamais

elle ne le fatiguera ; et pourtant elle mettait sa patience à d'étranges épreuves :

«Dieu exerce votre patience à expliquer vos peines, et peut-être un peu la mienne à y répondre et à dire la même chose.»

Parfois il s'attendrit sur ses crises affreuses :

«Ces noirceurs dans l'esprit avec des peines si aiguës dans le corps, ah ! mon Dieu ! c'en est trop.» Mais, qu'au lieu de s'irriter contre ses détresses, elle les néglige de son mieux; qu'elle laisse «couler ces dispositions de l'humeur mélancolique», même celles qui la soulèvent contre Dieu. «Dieu est, et vos mouvements ne lui peuvent rien ôter.» Qu'elle ne revienne plus aux mêmes embarras, «sous d'autres couleurs». Qu'en se confessant elle ne tremble plus à l'idée d'un péché omis : «Il ne faut tenir pour péché mortel que l'on soit tenu de porter à la confession que ceux où l'on est certain, jusqu'à en jurer, que l'on a pleinement consenti.»

Dans ses lettres, point d'idéologie ni de préceptes durs. La direction, pour lui, ne doit pas se tourner en dissertation. Ses conseils à M^{me} d'Albert s'abrègent en cette large formule de guérison : «Marchez en tout à dilatation de cœur.» Qu'elle s'abandonne aux impressions de l'amour divin. «Ce n'est pas le plaisir d'aimer, c'est aimer que je veux», disait-elle par un raffinement d'abnégation. Qu'elle aime donc, et qu'elle pleure des larmes spirituelles, si elle a besoin de pleurer. «Laissez dissoudre votre cœur en larmes. Il n'est pas besoin de savoir pourquoi vous pleurez, non plus que de demander (si l'on aime), pourquoi l'on aime...»

Par dessus tout, que rien ne la rebute de la Communion fréquente. C'est le remède absolu, efficace même si on ne le sent pas agir, et qu'il ne faut pas interrompre, même dans l'illusion de se mortifier.

A M^{me} Cornuau comme à M^{me} d'Albert il répète hardiment : «Communiez tous les jours». Mais il sait M^{me} Cornuau affamée de tendresse, insatiable de posséder ce qu'elle désire, et il la jette toute frémissante à l'Epoux qui la rassasiera : «Dévorez-le, engloutissez-le, incorporez-vous à lui, et lui à vous..., je vous permets les plus violents transports de l'amour, vous dussent-ils mener à la mort.»

Ces ardeurs spirituelles, il le discerne, en guériront d'autres plus meurtrières ; une âme violente comme celle-là ne doit avoir peur ni de trop

jouir ni de trop souffrir. Qu'elle se livre à de saintes tristesses en s'unissant à l'agonie du Sauveur : «Si je pouvais vous y enfoncer, je le ferais jusqu'à l'infini. Une main plus puissante vous pousse dans cet abîme immense ; laissez-vous y enfoncer sans résistance et sans bornes, encore que vous ne sachiez pas où en sortir... Qu'importe que vous soyez tantôt comme assoupie, et tantôt comme une bête devant Dieu ? C'est alors que sa profonde sagesse vous éclairera par quelque coin inespéré et par quelque petite lumière qui, se replongeant tout à coup dans ces ténèbres immenses, vous laissera étonnée, éperdue, et néanmoins, dans un fond très reculé, invisiblement soutenue par un je ne sais quoi qui sera Dieu même.»

Cependant, n'allons pas croire Bossuet éperdu de lyrisme et oublieux du bon sens. Il défend à M^{me} Cornuau de se lever plus matin que les autres, si cette austérité édifie mal le commun des sœurs. Il la détourne des pénitences excessives ; tout au plus autorise-t-il une discipline par semaine ou dans le fort d'une tentation ; car ce sont-là moyens, observe-t-il trop justement, qui apaisent le mal sur l'heure, mais l'irritent davantage dans la suite. Elle voudrait se cloîtrer aux Clairets, maison austère, voisine de la Trappe : il s'y oppose et ne lui permet pas même de prendre l'habit religieux, tant que son fils aura besoin de sa tutelle. Il consentit enfin à lui donner le voile au prieuré de Torcy ; en faisant profession elle voulut s'appeler sœur Saint-Bénigne. M^{me} d'Albert mérita la mort d'une sainte, surprise par une attaque d'apoplexie entre deux oraisons, mais dans un état de sérénité merveilleuse, ayant achevé ce qu'il appelait son «purgatoire mystique».

Les lettres à M^{me} d'Albert, à M^{me} Cornuau, les réponses aux questions insidieuses de M^{me} de la Maisonfort ou aux minuties dévotes de M^{me} Dumans sont loin d'enfermer toute l'œuvre de Bossuet, directeur de conscience. Beaucoup de ses lettres ont été détruites, celles principalement qu'avaient reçues la Mère le Picart et la sœur Subtil de saint Antoine. Mais, outre les lettres à telle ou telle dirigée, il envoyait des exhortations à des communautés tout entières, entre autres aux Ursulines de Meaux. Il composait à leur usage des Psaumes, des paraphrases du *Cantique des cantiques* en vers français. Il leur destinait ses *Méditations sur l'Évangile* et le fragment sur sainte Madeleine retrouvé en 1909 à la bibliothèque

impériale de Saint-Pétersbourg (publié par l'abbé Bonnet), où il a mis tant de fougue brûlante qu'on le prendrait pour un poème de sa jeunesse :

«Que vois-je ici, ô amour ! Un spectacle vraiment admirable : Madeleine captive de Jésus, et Jésus captif de Madeleine. Mettant sa tête aux pieds de Jésus, elle se déclare assez sa captive ; mais, tenant les pieds de Jésus, elle le fait aussi son captif. Comment tient-elle les pieds de Jésus ? Elle les tient par sa bouche, en les baisant mille et mille fois ; elle les tient par ses yeux, en les arrosant de ses larmes ; elle les tient par ses mains, en les embrassant et les parfumant. «Tout cela n'arrête pas, et il faut des chaînes. Déployez vos cheveux, ô Madeleine, et liez-en les pieds de Jésus. O les chaînes délicates que Madeleine prépare à son vainqueur, qu'elle veut faire son captif ! Madeleine, ne craignez pas. Celui qui confesse dans le saint Cantique qu'il laisse prendre son cœur par un seul cheveu de son Epouse pourra-t-il démêler ses pieds du rets de votre chevelure tout entière ?...»

Ainsi, Bossuet dilate chez ses filles les hardiesses du saint amour. Il s'applique, en les dirigeant, moins «à détruire qu'à édifier». Ni janséniste, ni quiétiste, vigoureuse et suave, large et pourtant précise, sa discipline veut pour fruits la santé, l'alacrité joyeuse, «l'embonpoint spirituel». Il sait que le Maître a dit : «Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondante». La vie parfaite ne doit pas ressembler à la mort.

VII

BOSSUET ET LES HÉRÉTIQUES

Dès sa jeunesse, en des heures de recueillement semblables à celles où il notait sa méditation sur la brièveté de la vie, Jacques Bénigne avait dû s'interroger : que suis-je venu faire en ce monde ? Et, sans doute, il s'était répondu : sauver mon âme, et, à cette fin, être un témoin de la vérité. Devant qui surtout ? En face des errants qui la méconnaissaient, des hérétiques et des libertins. Sa profession de foi, au pied de l'autel des Martyrs, signifiait l'intelligence d'une vocation d'apologiste. Seulement, les libertins, Pascal les étreignit dans des colloques si douloureux qu'il paraissait, comme s'il avait été l'un d'eux, sentir la détresse de leur état misérable. Bossuet ne les affronta qu'en des rencontres intermittentes, par de rapides apostrophes. Ils étaient trop loin de lui ; leur espèce avait peine à prendre corps devant sa foi. Son gibier, ce fut l'hérésie.

En mesurant contre elle sa force convaincante, il suivait une mission manifeste ; il écoutait aussi un attrait spontané. La partie batailleuse de son tempérament se faisait une fête de s'élancer à d'immenses controverses ; son imagination le ramenait aux siècles d'un saint Irénée, d'un saint Cyprien, d'un saint Augustin, des grands autoritaires de la foi qui, dans le bouillonnement des sectes et les fureurs du paganisme déclinant, imposèrent, maintinrent l'orthodoxie. Il s'armait de leurs arguments ; il invoquait leur exemple.

Mais le premier visage que lui montra l'hérésie resta pour son regard l'essentiel : la face contradictoire, sourcilleuse de la Réforme, avec la ride du fanatisme entre ses yeux irrités.

Les protestants, en France, avaient cessé d'être une puissance politique. Presque partout ils défendaient néanmoins des bastions de résistance morale, le principe sectaire d'une foi qui niait celle du royaume. Hors de France, Leibniz pourra sans exagérer, écrire, en 1700, que le Nord de l'Europe leur appartient. L'Angleterre, après la chute des Stuarts, allait retomber sous leur joug. De Genève à Stockholm ils étendent une lourde tache.

Bossuet, lorsqu'il vint à Metz, trouva une ville agitée par l'hérésie depuis le temps des Albigeois. Les religionnaires messins avaient le nombre, l'influence, l'argent. Beaucoup de médecins, d'avocats, de commerçants étaient de leur parti. Ils siégeaient à l'hôtel de ville ; ils dominaient dans la milice. Des receveurs protestants levaient les impôts. Les écoles des religionnaires prospéraient ; des prédicants évangélisaient les campagnes ; à Metz, quatre ministres assuraient le gouvernement de leur Église. Le plus éloquent, Paul Ferry, était pasteur depuis l'âge de dix-neuf ans ; on estimait son savoir, sa probité, ses mœurs honnêtes ; une estampe le montre dans sa robe pastorale à larges manches ; un col blanc, une barbe en pointe éclairent doucement la mélancolie d'un visage d'apôtre qui aurait pu être un visage de saint. Sa parole avait de l'onction : homme courtois et modéré, il répugnait au fanatisme. Il admettait la discussion avec les catholiques.

Ceux-ci l'acceptaient ou la provoquaient hardiment : les Jésuites, depuis 1622, tenaient à Metz un excellent collège ; ils avaient établi dans la cathédrale des conférences contradictoires ; ils allaient écouter le prêche des ministres et les ministres assistaient à leurs sermons.

Bossuet n'inventa donc point sa méthode de controverse ; mais il la fit plus puissante par la jeune fougue de sa dialectique ; il y porta son éloquence et sa charité.

Il visait à rendre aimable aux dissidents la religion catholique, à éviter dans les débats toute violence ; car, disait-il, «c'est faire une assez grande peine aux gens que de leur montrer qu'ils ont tort, et en matière de religion». Ferry avait composé un catéchisme où il prouvait, naturellement, que la Réformation avait été nécessaire ; avant elle, il l'admettait, on pouvait se sauver dans l'Église romaine ; après, on ne le pouvait plus.

Bossuet entreprit de la réfuter, en tirant de ses propres principes des vérités catholiques. L'avertissement conjurait ses adversaires «de lire cet écrit en esprit de paix et d'en peser les raisonnements avec l'attention que méritent des matières de cette importance». «J'espère, appuyait-il, que cette lecture leur fera connaître que je parle contre leur doctrine sans aigreur contre leurs personnes, et qu'outre la nature qui nous est commune, je sais encore honorer en eux le baptême de Jésus-Christ que leurs erreurs n'ont pas effacé».

Le catéchisme de Ferry n'était point une citadelle imprenable. Il déformait le dogme catholique, prétendant, par exemple, que l'Église donne à Jésus-Christ des adjoints en la Rédemption. A quoi Bossuet répondait d'un ton superbe : «Nous confessons et enseignons à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'une seule goutte de son divin sang, voire même une seule larme et un seul soupir suffisaient à racheter mille et mille mondes». Mais surtout, si l'Église a bien conduit ses enfants jusqu'en 1543, pourquoi ne le saurait-elle plus ensuite ? Ferry alléguait que les fidèles, jusqu'alors, étaient ignorants, n'ayant pas eu la révélation de la véritable Église, et que l'Église romaine n'était pas ce qu'elle est devenue depuis. Bossuet, «chargeant, comme disait Montaigne, dans le fort du doute», l'accule à cette évidence : si l'Église est d'institution divine, elle n'a pu cesser d'être et d'être *visible*. Où était-elle avant 1543, sinon dans l'unité catholique ? Si elle n'y est plus, c'est qu'elle n'y fut jamais, qu'il n'y a donc point de véritable Église.

Conclusion qui ne gênerait guère les néo-protestants du XX^e siècle ; mais elle inquiéta le dogmatisme naïf d'un Paul Ferry. Au fond, il sentait mal défendable le paradoxe de la Réforme : avant nous, il n'y avait plus rien. Quoi donc ! Le Christ aurait délaissé, presque aussitôt après l'avoir fondée, son Église ? Pour la ramener au vrai, il aurait attendu quatorze ou quinze cents ans ? Ferry souhaita sincèrement, semble-t-il, le retour à l'unité, sous réserve de maintenir les doctrines qui lui étaient chères ; il n'aurait admis ni le catéchisme de Trente, ni l'efficacité intrinsèque des sacrements, ni la Présence réelle, ni la suprématie romaine ; en un mot, il serait volontiers redevenu catholique, à condition de rester protestant. Leibniz prendra, plus tard, la même position. C'est pourquoi la réunion des

Églises ne pouvait aboutir. Mais Bossuet se comporta jusqu'à la fin, comme si elle était espérable.

A l'égard de Ferry, comme du ministre Claude et de bien d'autres il soutint la modération d'un débat entre honnêtes gens sur le terrain du sens commun et de principes non contestables.

Ses discussions avec Ferry les mirent tous deux sur un pied d'estime, de confiance, même d'amitié. Une de ses lettres marque bien la qualité de leur commerce : «J'envoie apprendre des nouvelles de votre santé et vous supplier de me mander quel jour nous pourrions conférer ensemble. Ce sera, dès aujourd'hui, si votre commodité le permet, sinon, le jour que vous en aurez le loisir. Je me rendrai chez vous et à votre bibliothèque, vous suppliant seulement que nous soyons seuls et en liberté. Songez à votre santé, et croyez que je suis parfaitement à vous».

Bossuet, après chacun de leurs entretiens, en notait l'abrégé, pour que Ferry pût le relire. Nous avons ainsi la substance de leurs explications. Bossuet l'amenait presque à reconnaître : «Les dogmes de l'Église catholique, sur lesquels roule la dispute, laissent entiers les fondements du salut». Mais Ferry, soudain, avait peur de trop concéder :

«Au cas où ceux de la religion accorderaient que la doctrine catholique ne détruit pas les fondements du salut, prétendra-t-on, après cet aveu, les pouvoir obliger par là à professer la religion catholique ?»

Bossuet se défendit d'en avoir eu la pensée. L'Eucharistie gênait leur entente. Mais Ferry convint à la longue que «sur la transsubstantiation les catholiques raisonnaient plus conséquemment que les luthériens». Bossuet, tout joyeux de cette victoire, s'écria : «Puisqu'on a pu convenir de cet article, il y a grande espérance de s'accorder dans les autres points». Sur les prières pour les morts, Ferry avait déjà confessé, dans son catéchisme, que nos pères, avec cette croyance, avaient pu se sauver. La *justification* les arrêta davantage. Ferry finit par le comprendre : la question était dans des mots ou dans des choses de néant.

Pourtant il ne se convertit point. Un homme d'âge, ministre considéré, à moins d'un miracle intérieur, change difficilement de religion. Il avait peur devant les fanatiques du parti. Ceux-ci le rangeaient parmi les suspects qu'ils dénommaient «les accommodateurs». Des lettres anonymes, des

pamphlets paralysaient sa bonne volonté. On lui présenta un mémoire, souscrit de dix-huit ou vingt ministres, et avouant «qu'on peut se sauver dans l'Église romaine». Il refusa d'y souscrire. «Jamais, déclarait-il, je ne me séparerai de mes frères et collègues. Je ne quitterai jamais rien de la vérité. Tout ce que je promets à MM. de l'Église romaine est d'ouïr les adoucissements ou éclaircissements qu'ils me voudront donner sur les controverses, puis de leur en dire mon sentiment, en bonne conscience, toujours sans aucun engagement.»

Avant de mourir, écrivant ses dernières dispositions, il ne recommandait rien davantage que le manuscrit de sa réponse à M. Bossuet (la réponse à la réfutation du catéchisme). Et il demandait que son corps fût «mis en repos au cimetière de ceux de la religion dont il a toujours fait et espère faire profession jusqu'à la mort.»

Malgré tout, Bossuet n'avait point perdu son temps avec lui. De leurs disputes il conclut que l'entêtement des calvinistes tenait pour beaucoup à l'ignorance de la vérité. Donc il devait la leur faire connaître par des écrits et non seulement par des colloques. De là sortit l'*Exposition de la doctrine de l'Église catholique sur les matières de controverse*, le plus important de ses livres, si l'on en considère les effets immédiats et la diffusion éclatante. Il fut traduit en italien, en allemand, en anglais, en flamand. Jurieu, après l'avoir défini «le livre le plus doux, le plus sage, le plus modéré qu'on puisse imaginer», se prit à gémir sur «les grands et funestes ravages faits par lui dans la cité sainte». Beaucoup de protestants accusèrent Bossuet «d'astuce», soutenaient qu'il avait «plâtré» ou tronqué la religion catholique, pour la rendre plus acceptable.

En fait, l'*Exposition* dégage dans une parfaite limpidité la croyance de l'Église sur les points où «ces Messieurs de la religion prétendue réformée» la défiguraient. Il justifie les dogmes, au nom de la tradition, en partant des données de la foi que les calvinistes admettaient comme les catholiques. Mais il expose, il ne prouve pas.

Pour les protestants aussi, trois ans après, en 1682, il composa son *traité de la communion sous les deux espèces*. Ils objectaient la coupe comme un obstacle à la réunion des Églises. Bossuet s'éleva contre la fausse importance qu'on y mettait : «Il semblerait que tout le christianisme consiste à recevoir les deux espèces du Sacrement ! On ne parle plus que de

cette raison de rupture ; et nous entendons dire de tous côtés qu'on pourrait s'accommoder sur tout le reste». Il remontra sans peine que la liberté d'user d'une seule des deux espèces ou des deux correspondait même à la pratique des premiers siècles ; car des martyrs, des saints ont communie avec le seul pain et n'en ont pas moins reçu tout le sacrement. Il inclina, dans la suite, à croire possible, pour les régions converties, le rétablissement de la coupe.

Mais préparer des conversions ne suffisait pas ; il fallait soutenir «les réunis», les protéger, parfois les nourrir. Devant une assemblée de charité, prêchant sur *les souffrances*, Bossuet lançait aux catholiques cette admonition : «Vous dirai-je la honte de l'Église ? Non, ces pauvres catholiques n'ont pas d'habit, ils n'ont pas de nourriture... Le désespoir ne rendra-t-il pas à l'hérésie ces hommes que lui enleva l'Église ? Ah ! si ce malheur arrivait, nous rendrons compte de ces âmes».

Une femme admirable, Alix Clerginet, avait fondé une communauté de douze sœurs ouverte «à tout ce qu'elle pouvait contenir de filles religieuses ou juives qui s'y viendraient réfugier pour être instruites dans la doctrine de vérité et dans une piété vraiment chrétienne». Bossuet fit pour elle un règlement dont plusieurs articles représentent toute sa prudence et sa largeur d'esprit : «Pendant quinze jours, quand une fille arrivera, personne d'une autre religion ne pourra l'entretenir ni la voir. Après quinze jours, elle sera soumise à un examen ; l'évêque ou son vicaire général s'assurera de ses dispositions. Les sœurs devront instruire ces filles avec patience, avec une charité sincère, en s'humiliant avec elles... On les formera au travail, elles resteront en apprentissage jusqu'à ce qu'elles soient aptes à entrer en condition ou à se marier. Si quelqu'une d'entre elles venait à faillir, elle trouvera un asile chez une personne charitable...»

Il s'occupait aussi des juifs, relégués au bout de la ville, dans le quartier Saint-Ferron, où leurs familles s'entassaient en des maisons de cinq à six étages. Certains jours, ils étaient contraints d'assister, dans la cathédrale, aux conférences qui leur étaient destinées. La file des chapeaux jaunes et des houppelandes pouilleuses se dégorgeait par les mêmes rues ; les huées des gamins les escortaient. Bossuet ne semble avoir aperçu chez Israël que l'énigme de sa déchéance, signe d'un châtement indicible. Il s'étonnait à l'aspect «de ce peuple monstrueux qui n'a ni feu ni lieu». Mais il accueillait avec une dilection évangélique les juifs convertis.

L'un d'eux, Raphaël Lévy, devenu prêtre de l'Oratoire, sous le nom de Louis de Byzance, lui narra l'aventure du faux prophète, Sabbati Izebhi, lequel se fit adorer à Smyrne, à Constantinople, à Jérusalem, comme le vrai Messie. Les juifs vendaient tout pour le suivre ; de Metz, des députés de la synagogue se rendirent à Andrinople pour mettre à ses pieds leurs présents. Ensuite ils apprirent que leur Messie s'était fait musulman ; le sultan l'avait nommé capitaine avec une belle solde ; mais, comme il continuait à vouloir jouer son rôle messianique, on le mit en prison, où il mourut.

En démontrant aux juifs de Metz que toutes les prophéties étaient consommées en Jésus, seul vrai Messie, Bossuet décida quelques-uns à recevoir le baptême. Nous avons dit sa bonté persévérante pour l'instable Charles de Veil. Or, Veil avait un frère puiné dont Louis XIV avait été le parrain et qui prit, baptisé, le nom de Louis de Compiègne. Celui-ci fut nommé interprète des langues orientales à la bibliothèque du Roi. Bossuet, à Versailles, l'admit aux conférences d'exégètes, d'historiens, de théologiens qu'il présidait familièrement, au «petit concile». Comme son frère aîné, Louis de Compiègne passa en Angleterre, émigra de croyance en croyance.

Chez les Anglicans eux-mêmes, les livres de Bossuet firent des conversions. Milord Drummond, comte de Perth, lui voua une admiration si enthousiaste qu'il lui écrivait : «Ah ! Monseigneur, j'achèterais avec joie trois heures d'entretien avec vous en allant nu-pieds jusqu'à Meaux et demandant mon pain tout le chemin.» Mais, quand il le pouvait, Bossuet aimait beaucoup mieux aborder les hérétiques dans des entretiens que par l'entremise des livres. Il disait, non sans hyperbole : «Par les écrits rien n'avance ; au lieu que la vive voix tranche court.» Sa méthode réussissait, éclairer les intelligences, exposer la vérité et non contredire les opinions. «Rien n'est plus nécessaire que la douceur, qui seule peut nourrir la charité». Il eut des rapports avec l'anatomiste danois, Nicolo Stenon qui, deux ans après, abjura la foi luthérienne à Florence. Un petit-neveu de Stenon, Winslow, luthérien aussi, devait, en octobre 1699, abjurer dans la chapelle de M. de Meaux : et il prit le nom de Bénigne.

Les deux frères Dangeau lui durent infiniment, le cadet surtout, Courcillon qui, sans lui, ne serait jamais devenu catholique. Trois mois plus tard, Turenne abjura, et, peu après, son neveu, le comte de Lorge. Bossuet

ne s'employa pas seul à séparer Turenne du calvinisme ; mais leurs entretiens pesèrent fortement sur sa détermination. Sa nièce, M^{lle} de Duras, hésita jusqu'en 1678. Elle prit son parti, quand elle eut assisté, chez la comtesse de Roye, le 1^{er} mars, à la conférence de Bossuet avec M. Claude, président du consistoire de Charenton.

M. Claude avait combattu, en 1661, au synode de Nîmes, dont il était le modérateur, un projet de *réunion* ; il avait empêché, autant qu'il l'avait pu, la conversion de Turenne. C'était un tempérament de missionnaire plébéien et rude, mais avec beaucoup de souplesse et un parfait empire sur lui-même. Il résista d'abord au projet d'une conférence, enfin se piqua d'honneur et accepta ce duel courtois. La dispute se concentra sur la question de l'autorité dans l'Église. Tous deux en écrivirent la relation ; celle de M. Claude est prolixe, languissante. Bossuet reprit là son invariable argument : l'Église vraie doit être visible ; il faut, pour la reconnaître, des signes et des moyens extérieurs, donc une autorité. Les ministres enseignent, au rebours, que cette Église visible peut cesser d'être sur la terre, qu'elle peut errer dans ses décisions ; que croire en elle c'est croire à des hommes. Si elle décide quelque chose, doit-on se soumettre sans examiner ? M. Claude dut reconnaître que non. «Alors, objecta Bossuet, un particulier, une femme, un ignorant, quel qu'il soit, peut croire et doit croire qu'il lui peut arriver d'entendre mieux la parole de Dieu que tout un concile et que tout le reste de l'Église.» Alors, il y a autant de religions que de têtes...

La conférence, commencée à trois heures, n'était pas terminée à sept. L'auditoire, composé principalement de huguenots, soutenait d'une silencieuse ardeur la dialectique de M. Claude. Bossuet réservait pour la fin la plus grave de ses questions : «Je lui demandai si un fidèle qui recevait pour la première fois des mains de l'Église l'Écriture sainte était obligé à douter, et ensuite à examiner si le livre qu'elle lui mettait en main était vraiment inspiré ou non. Si le fidèle examine et doute, il renonce à la foi, et il commence la lecture de l'Évangile par un acte d'infidélité ; et, s'il ne doute pas, il reçoit donc sans examiner l'autorité de l'Église qui lui présente l'Évangile.»

M. Claude répondit : «Le fidèle n'est pas infidèle ni incrédule ; il ignore. Les fidèles, en cet état, n'ont qu'une simple persuasion humaine fondée sur la déférence qu'ils avaient pour leurs parents.»

«S'ils n'ont qu'une persuasion humaine, dis-je, ils n'ont qu'une persuasion douteuse; donc ils doutent de ce qui est, selon vous, tout le fondement de la foi.»

Bossuet analyse l'acte de foi par lequel nous croyons l'Écriture Sainte comme parole de Dieu. Acte qu'inspire le Saint-Esprit ; mais de quel moyen extérieur le Saint-Esprit se sert-il pour nous faire croire l'Écriture Sainte ? «Je dis que c'est l'Église, son autorité. Dès le symbole on parle au chrétien de l'Église universelle et on la lui propose à croire sans lui parler de l'Écriture ; il faut qu'il croie que l'Église ne se trompe pas en lui donnant cette Ecriture ; comme il en reçoit l'Écriture, il en reçoit d'elle-même l'interprétation.» Ici, M. Claude décocha la plus dure flèche de son carquois, une objection, d'ailleurs, qui pouvait se retourner contre la foi protestante elle-même :

«Par cet argument, vous feriez conclure chacun en faveur de son Église... C'est un argument pour conclure que chacun doit demeurer comme il est, que toutes les religions sont bonnes.»

M. Claude prétend qu'à cette parole Bossuet fut troublé ; Bossuet reconnaît «qu'il trembla» pour son auditoire, surtout pour M^{lle} de Duras, dont la conversion ou l'incroyance allait sortir du débat : «La solution de ce doute me paraissait claire ; mais j'étais en peine comment je pourrais la rendre claire à ceux qui m'écoutaient». Au dire de M. Claude, cet embarras fut visible sur la figure de Bossuet ; dans sa réponse à un écrit de M. Claude, Bossuet le nie ; le détail importe peu. Mais il faut bien reconnaître que sa réplique ne tranche pas le nœud du problème : Pourquoi un catholique possède-t-il des raisons de croire sa religion vraie, des raisons que ne peut avoir ni un mahométan, ni un bouddhiste, ni un huguenot ? L'argument d'autorité suffira toujours à la masse des fidèles, dans toute religion. La plupart des protestants, comme les autres, restent protestants parce qu'ils gardent comme vrai l'enseignement reçu de leur famille et de l'Église dont ils sont. Néanmoins, une foi sérieuse ne subsiste guère sans une adhésion réfléchie ; le croyant, à de certaines heures, confronte avec les autres religions la sienne et conclut qu'elle seule détient les signes de la vérité.

L'habile diversion de M. Claude pouvait entraîner Bossuet hors du point central de la dispute, dans une apologie trop générale du catholicisme. Bossuet, une minute ébranlé, retrouva son sang-froid, ramena vigoureusement l'adversaire dans le champ-clos où il s'assurait l'avantage :

«Dès que vous tenez pour certain que l'Église, même la vraie, peut nous tromper, le fidèle ne peut pas croire, sur la seule foi de l'Église, que l'Écriture est la parole de Dieu. Il le peut croire d'une foi humaine, reprit M. Claude, mais non d'une foi divine. Or, la foi humaine, repris-je, est toujours fautive et douteuse ; il doute donc si cette Écriture est inspirée de Dieu ou non.»

M. Claude revint obstinément, maladroitement à sa formule : Il ne doute pas, il ignore.

— Hé bien, laissons là les mots, poursuivit Bossuet, tout d'un coup maître du terrain. Il n'en doute pas, si vous voulez ; mais il ne sait si cette Écriture est une vérité ou une fable. Il ne peut donc pas, sur ce point, faire un acte de foi divine ni dire : Je crois, comme Dieu est, que l'Évangile est de Dieu même.

M. Claude avoua qu'il ne peut pas faire cet acte.

— Hé bien ! Monsieur, conclut Bossuet victorieusement, c'est assez. Enfin il y a donc un point où tout chrétien baptisé ne sait pas si l'Évangile n'est pas une fable ; on lui donne cela à examiner ; voilà où il faut en venir quand on donne à examiner après l'Église.»

M. Claude se leva, M^{lle} de Duras aussi. «La conversation» avait duré cinq heures. Bossuet l'avait seulement suspendue quelques minutes pour se recueillir et demander à Dieu l'inspiration. M^{lle} de Duras l'avait interrompue aussi en pressant les orateurs de conclure par oui ou non. Elle sortit dans un grand émoi ; Bossuet continuait à craindre d'avoir soutenu la vérité trop faiblement pour la convaincre. Mais il la revit, lui représenta mieux encore ce qu'il jugeait l'essentielle contradiction de la Réforme : se dire la vraie Église, et faire au croyant un devoir d'examiner si elle est vraie. Le 22 mars, M^{lle} de Duras abjura entre ses mains.

Il aurait suffi d'étendre à toute la France la méthode heureuse de Bossuet ; la Réforme semblait minée, fléchissante. Théodore Maimbourg avouait : «De tous côtés on nous quitte ou l'on est sur le point de nous quitter ; et l'on ne fait autre chose que chercher une belle porte pour sortir et se retirer.» Le Roi ménageait aux convertis des pensions et des emplois honorables. Les convertis publiaient les motifs de leur changement. Les obstacles qui retardaient la *réunion* s'émiettaient.

Cependant, Louis XIV, dès les premiers temps de son règne, fort attaché à la religion des rois très chrétiens, s'était mis en tête de ruiner dans son royaume l'hérésie ; elle lui déplaisait comme un ferment de dissidence dangereuse pour l'unité. Sa modération l'éloignait des mesures violentes. Son mot à un gentilhomme protestant, Ruvigny, livre en termes exacts sa pensée d'alors :

«Le Roi mon grand-père vous a aimés ; et le Roi mon père vous a craints. Mais moi, je ne vous crains ni ne vous aime.»

Avec le temps il se rendit compte quels appuis la Réforme pouvait attendre de l'étranger. Il voyait en elle, bien que les réformés fussent de loyaux sujets, une redoute installée au cœur de ses États par ses ennemis. Il comparait le traitement dont jouissaient les huguenots en France aux rigueurs atroces que les catholiques enduraient en Angleterre ou en Suède ; et il se trouvait trop généreux.

Pressé par Louvois, il rétrécit peu à peu les libertés que l'Édit de Nantes concédait aux religionnaires. M. Hébert, curé de Versailles, qui avait suivi de près les événements, note dans ses *Mémoires* les phases des restrictions : «Il cassa les chambres de l'Édit et les réunit à ses parlements ; il écoutait volontiers les plaintes que les évêques lui faisaient de leurs manœuvres ; il ordonna qu'en chaque prêche un commissaire de sa part y assisterait pour examiner de près ce qu'ils diraient et pour les empêcher d'invectiver contre la religion catholique, ce qui faisait auparavant un des points essentiels de leurs sermons. Lorsqu'ils s'échappaient dans des déclamations contre les articles de notre sainte religion, le Roi faisait fermer ou même détruire leur temple, faisait interdire le ministre qui avait mal parlé et le bannissait de son royaume. Sur les plaintes des évêques qui représentaient à Sa Majesté que certains temples avaient été bâtis depuis le fameux Édit de Nantes, il ordonnait par de bons arrêts qu'ils seraient incessamment abattus.»

L'assemblée du clergé, en 1682, avait agité déjà des projets plus sévères. Son *Avertissement pastoral* menaçait les réformés d'une catastrophe. Bossuet obtint qu'on l'ajournerait. Mais, en 1685, une autre assemblée se tint où il ne vint pas ; le parti extrême y prévalut ; les évêques demandèrent au Roi, en vingt-neuf articles, d'ôter aux protestants tous droits civils et toutes charges. Le Roi promit de prendre en considération leur avis.

Il réunit une commission qui opina dans le même sens. Le nombre des convertis, depuis plusieurs années, allait en croissant ; le clergé croyait qu'un coup rudement frappé soumettrait les réfractaires, jetterait à bas l'édifice lézardé de la prétendue Réforme. «Le Roi, continue M. Hébert, se voyait si fort absolu dans son gouvernement qu'il était persuadé que personne n'eût osé ou n'eût pu contredire ouvertement à ses ordres ; d'ailleurs, ayant fait travailler efficacement à la conversion des plus grands seigneurs qui étaient nés dans l'hérésie... il savait qu'ils n'auraient pu trouver aucun chef qui eût eu le pouvoir ou la hardiesse de se mettre à leur tête.»

Comment Bossuet, sans nul doute averti des dispositions du Roi, n'essaya-t-il aucune démarche pour lui remontrer l'erreur des violences où l'on s'engageait ? On doit dire à sa décharge que le Roi ne le consulta point. Malgré tout, il aurait pu hasarder une requête, défendre le système de douceur et de patience qui avait, au dire d'Arnauld, conduit à l'abjuration trente mille protestants au moins. En eut-il même l'idée ? Les rares lettres où il commente la révocation l'approuvent. Il admettait que le Roi eût le devoir de mettre à la raison par la force des séditeux. Mais les protestants n'étaient pas, à l'égard du prince, des rebelles ; ils ne l'étaient qu'envers la religion, surtout quand les ministres, soit par fanatisme, soit dans la peur d'une désertion générale, contredisaient et vilipendaient, devant les assemblées, l'Église catholique. *Ceux du Midi* devinrent des factieux, on les fit tels, en les poussant à bout. Car il faut bien concevoir l'état d'esprit de ces hommes qui voyaient leurs temples abattus, leurs livres saisis ou voués au feu, leurs biens confisqués, leurs femmes enfermées dans des couvents, leurs enfants enlevés de leur maison, confiés à des catholiques ou mis dans des hôpitaux, leurs frères bannis, en fuite, condamnés aux galères, pendus. La persécution leur mit les armes à la main ; le vieux tison des guerres

civiles, chez eux mal éteint, se renflamma tout d'un coup avec furie ; et, les deux partis s'exaspérant, on en vint aux excès que la rancune huguenote devait tourner en légende.

A distance, la révocation nous apparaît une faute énorme. Au lieu d'établir entre les Français plus d'unité, elle a rompu la France en deux ; elle a préparé pour Louis XIV les désastres de la fin ; elle a forgé contre la monarchie et l'Église des haines qui se perpétuent. Cet essai d'exclusion a échoué ; c'est pourquoi nous le jugeons d'autant plus néfaste. Mais, sur l'heure, la France y applaudit. Bossuet, comme tout le monde, a cru juste et salutaire l'acte royal ; et il découvrit alors plus nettement que la foi protestante menait au déisme, à l'indifférence des religions. L'aveu obtenu de M. Claude : «Il y a un point où le fidèle ne sait plus, d'une foi divine, si l'Évangile est fable ou vérité», devint, pour son esprit, une évidence écrasante ; certain que les ministres *voulaient* aboutir à cet état de doute socinien, il conclut : Ce sont des monstres : le roi a bien fait d'en purger la France.

Il pensait avec la plupart des évêques trouver dans saint Augustin des arguments qui autorisaient les rigueurs contre les hérétiques. Saint Augustin approuve qu'on réprime durement les Donatistes et les Circoncellions. Mais Bossuet commet ici la même confusion de plans qu'à l'égard du théâtre après la lettre du P. Caffaro. Les Circoncellions, affreux bandits qui rançonnaient et suppliciaient les chrétiens orthodoxes, ne peuvent être assimilés aux huguenots d'avant la révocation, pas plus que les pièces de Molière et de Racine aux turpitudes de la scène antique.

Dans une lettre à un réfugié, Bossuet, pour justifier les traitements que subissaient les religionnaires, rappelle Servet brûlé sur l'ordre de Calvin. Il aurait pu sans peine amplifier le tableau des horreurs faites ou causées, depuis la Réforme, par les protestants. Mais leurs furies passées n'excusaient pas la dureté des catholiques envers un parti plus faible et qu'on se croyait sûr d'anéantir.

En pratique, sa bonté atténua de son mieux cette erreur de jugement. Le ministre Dubourdieu lui rendait ce témoignage : «Il n'emploie que des voies évangéliques pour nous persuader de sa religion.» Il établit d'abord des conférences à l'évêché où il faisait venir les nouveaux convertis. Ces réunions furent infructueuses ; les anciens religionnaires, se retrouvant en

nombre, prenaient le ton haut, s'aigrissaient. Au sortir des conférences, ils rétractaient ce qu'ils avaient signé. M. de Meaux y substitua des entretiens particuliers où il appelait tantôt une famille, tantôt une autre. Les huguenots du diocèse se composaient principalement de pauvres vigneron entêtés par ignorance ; seule, une douceur patiente pouvait les instruire et les ramener. Bossuet, en 1686, déclarait avec tranquillité :

«Ni chez moi, ni bien loin aux environs, on n'a pas seulement entendu parler de ce qui s'appelle tourments. Je ne réponds pas de ce qui peut être arrivé dans les provinces éloignées où l'on n'aura pu réprimer partout la licence du soldat».

Il est bien vrai que «les tourments», précisons les tortures, furent, en général, épargnés aux réfractaires. La preuve nous en est fournie par la lettre de Pierre Frotté à Bossuet, réquisitoire haineux, mais où il n'argue contre M. de Meaux que des griefs assez misérables. Ce moine, pourvu d'une cure qu'on lui ôta en raison de sa conduite scandaleuse, passa en Hollande, se fit calviniste, et fut tué, à Rotterdam, dans une querelle avec les gardes d'un temple. Frotté lui impute des faits qui étaient à la charge de l'intendant ; ou bien il lui reproche comme un crime d'avoir intercédé pour des condamnés à mort, afin que leur peine fût commuée en celle des galères, car, dit-il, «les galères sont pires que la mort». Il prétend que Bossuet aurait voulu convertir de force, à Claye, le sieur Isaac Cochard, aubergiste, qui était moribond. «Et comme il résista, ne criâtes-vous pas à la porte que, sitôt qu'il serait mort, on le jetât à la voirie comme un chien ?»

L'accusation est risquée sous une forme interrogative ; Frotté n'est pas sûr de ce qu'il avance ; c'est un vilain bruit peu vraisemblable : «J'évite autant que je puis, écrivait Bossuet à Guillaume de la Brunetière, le 26 février 1687, de donner occasion à la justice de sévir contre *le mort*, parce que je ne vois pas que ce supplice fasse bon effet». Le spectacle d'un cadavre traîné sur la claie, surtout s'il s'agissait d'une personne considérée dans le pays, déplaisait même aux catholiques, et outrait les huguenots.

A l'égard des vivants, les cas de sévices, dans la Brie, furent disséminés. On ne peut citer qu'une ou deux familles nobles chez qui l'intendant mit en résidence, quelques jours, des dragons. La menace d'en loger suffisait à convertir les gens timides. Bossuet requit l'intendant de faire enfermer Isaac Cochard et son fils, parce que leur auberge était un centre de propagande. Il

écrivait à M^{me} de Beringhen (le 18 juin 1686) : «M^{me} de Chevry, fausse convertie, me donne de l'inquiétude, et il est nécessaire de la renfermer». Mais il avait choisi pour elle Faremoutiers, sachant qu'elle aurait moins de répugnance à séjourner là qu'ailleurs ; et il ajoutait : «Pour manier ces esprits il faut de la dextérité et de la charité».

Après une grosse assemblée de sept ou huit cents religionnaires, à Nanteuil-le-Haudouin, quelques-uns des plus rebelles furent appréhendés, trois ou quatre condamnés à la potence. «M. de Meaux écrivit au Roi pour avoir leur grâce ; ce que S. M. lui accorda..., et en furent quittes à faire amende honorable dans le grand parvis de Saint-Etienne, pieds nus, à genoux, tenant chacun une torche ardente en main et ayant la corde au col. Quelques-uns néanmoins furent condamnés aux galères, d'autres à une prison perpétuelle, d'autres eurent les fleurs de lys». (*Journal de Rochard*, 20 juin 1688).

Une question grave divisa plus tard les évêques : fallait-il contraindre «les réunis» à suivre les offices catholiques ? Dans le Languedoc, l'épiscopat, comme le pouvoir civil, imposait la messe aux religionnaires. Bossuet, plus libéral, se demandait : «Peut-on amener à la messe des gens qui disent tout haut qu'ils ne la croient pas ?» Il croyait qu'on ferait mieux de les en chasser. Toutefois, il proposait cette règle : «Quand ils ne disent mot et qu'ils sont contraints d'y venir par une espèce de police générale, pour empêcher le scandale des peuples, encore qu'on présume et même qu'on sache d'ailleurs qu'ils n'ont pas la bonne croyance, on peut dissimuler par prudence ce qu'on en sait, tant pour éviter le scandale que pour les accoutumer peu à peu à faire comme nous».

Après treize ans de rigueurs stériles, le gouvernement s'aperçut enfin que la plupart des conversions, exigées par la crainte, couvraient un entêtement invincible, et qu'en opprimant les réfractaires on ne gagnait rien. Le Roi, en 1698, consulta les évêques et les principaux intendants sur les suites de la révocation. Bossuet, dans le mémoire qu'il adressa, ne dissimule point l'échec de la contrainte ; il préconise les moyens doux et charitables, il déconseille l'assistance obligatoire à la messe ; il ne veut pas, si les réunis sont mourants, qu'on les tourmente pour se convertir. Il les juge incapables même du sacrement de mariage. En même temps il déplore l'insuffisance du clergé paroissial et souhaiterait, dans la conduite des

évêques, une harmonie de vues ; car, de diocèse en diocèse, les anciens religieux sont traités différemment.

Il estime, comme il l'avait dit au lendemain de la révocation, qu'en matière de conversion la politique seule échouera toujours ; sans la grâce de Dieu, peut-on se flatter de gagner à la vraie croyance tant d'hommes qui la détestent ? Il était si loin, à l'endroit des protestants, d'un rigorisme hargneux que, dans une lettre au cardinal de Janson (22 mai 1693), il approuvait le roi Jacques II protégeant l'église anglicane et acceptant le serment du *test* (lequel excluait des charges les catholiques). Cette fois même il dépassait les bornes des concessions permises ; et il reconnut qu'il s'était trompé.

Mais il continuait à guerroyer contre les doctrines protestantes. Jurieu incendiait l'Europe de ses libelles ; il se jetait à l'extrême dans ses principes de rébellion, ébranlait, avec la plus élémentaire sécurité de la foi, l'ordre social. Il soutenait que l'Église avait varié depuis l'origine, que les dogmes s'étaient formés par une croissance naturelle, on dirait aujourd'hui une évolution spontanée. Bossuet le réfuta dans ses *Avertissements aux protestants*, œuvre de polémiste plus que de théologien. Selon sa méthode ordinaire, il ne discute pas les idées ni les faits en soi ; il va droit aux conséquences. Il croit avoir confondu son adversaire en exposant l'énormité de ses opinions. Jurieu détruit l'autorité de l'Écriture, de Jésus et des Apôtres, assure «qu'on se sauverait parmi les sociniens, s'ils faisaient nombre», et même «qu'on se sauverait plus aisément parmi les ariens que parmi les catholiques». Donc «tout ce qu'il pourra dire sera également contre lui», et M. de Meaux s'écrie (ce qui n'est guère une démonstration) : «O Dieu ! quelle patience faut-il avoir pour entendre dire des choses si avantageuses non seulement aux sociniens, mais à tout le reste des libertins et des impies !»

Son indignation n'en est pas moins clairvoyante. Jurieu osait tirer de la liberté d'examen l'idéalisme le plus subversif. Le sentiment que nous avons des choses serait, à l'entendre, l'unique preuve de la vérité ou de l'erreur : «Nous ne croyons pas divin ce qui est contenu dans un livre parce que ce livre est canonique ; mais nous croyons qu'un livre est canonique parce que ce qu'il contient est divin, et nous l'avons senti comme on sent la lumière

quand on la voit, la chaleur quand on est auprès du feu, le doux et l'amer quand on mange».

C'est la porte ouverte aux vertiges de l'illuminisme et aux folies de la sentimentalité. Ses maximes politiques inquiètent encore plus Bossuet. Le droit du peuple à la souveraineté (Jurieu prétend l'établir d'après l'Écriture) aura pour terme fatal l'anarchie, la révolution, la décomposition des États. Bossuet développe un robuste plaidoyer pour l'ordre monarchique contre la démocratie instable, tyrannie des factions.

Il se gardait, quand même, d'identifier à Jurieu toute la Réforme. Parmi les protestants, alors comme aujourd'hui, deux tendances se partageaient l'élite : les uns acceptaient dans la Réforme tout ce qui renverse les disciplines traditionnelles ; les autres cherchaient à concilier l'esprit de liberté avec la discipline et même avec la hiérarchie, l'unité de gouvernement dans l'Église. Leibniz, plus que personne, aurait voulu ce rapprochement ; il espérait de la papauté d'importantes concessions ; il mettait en avant, afin de les obtenir, cet argument pratique : «Le parti des protestants est si considérable qu'il faut faire pour eux tout ce qui se peut... Ne vaudrait-il pas mieux, pour Rome et le bien général, de regagner tant de nations, quand on devrait demeurer en différend sur quelques opinions durant quelque temps ?»

Il prétendait simplifier la religion, et ainsi la rendre plus universelle. A quoi Bossuet répliquait : «Les protestants, sous prétexte de simplicité, retranchent tous les mystères... Ils ont raffiné et compliqué».

Leibniz, plutôt que de céder, se retranchait dans des ergotages. Il jugeait déraisonnable de se soumettre sans réserve aux décisions du concile de Trente. Mais Bossuet lui opposa, comme une phalange infrangible, ses motifs d'intransigeance : «Une réunion *solide* est impossible sans établir un principe qui le soit. Or le seul principe solide, c'est que l'Église ne peut errer, par conséquent qu'elle n'errait pas, quand on a voulu la réformer dans sa foi ; autrement, ce n'eût pas été la réformer, mais la dresser de nouveau, de sorte qu'il y avait une manifeste contradiction dans les propres termes de cette réformation, puisqu'il fallait supposer que l'Église était et qu'elle n'était pas. Elle était, puisqu'on ne voulait pas dire qu'elle fût éteinte et qu'on ne le pouvait dire sans anéantir la promesse ; elle n'était pas, puisqu'elle était remplie d'erreurs».

Il y eut, entre Rome et les princes allemands de la maison de Hanovre, des négociations engagées ; il y eut aussi un projet de réunion avec les protestants de la confession d'Augsbourg. La correspondance de Leibniz et de Bossuet continua jusqu'en 1702 ; ce fut Leibniz qui la rompit. Il déclara que «le ton décisif» de Bossuet l'avait rebuté. Il avançait, disait-il, «des doctrines que je ne pouvais point laisser passer sans trahir ma conscience et la vérité». En fait, des raisons politiques ligotèrent les bonnes intentions des princes ; et Leibniz ne voulut engager ni l'Allemagne, ni lui-même dans la voie de la soumission. Il refusa d'abdiquer cette indépendance de jugement qui avait été le pli philosophique de sa pensée. Pas difficile, sinon impossible à faire sans l'humilité du cœur et l'assistance divine. Là où il fut aidé par elles, Bossuet opéra des conversions ; sans elles, sa dialectique ardente devait échouer.

Plus il avançait en âge, plus sa vigueur s'animait contre les fausses doctrines. Il ne prévit que d'une façon lointaine le terrible éboulement de la foi et des mœurs au XVIII^e siècle. Mais il voyait les erreurs, autour de lui, renaître, à mesure qu'il les extirpait. Infatigable, il se dressait. Il sentait de plus en plus — était-ce une reprise de ses hérédités chicanières ? — le besoin de grabeler des dossiers, d'établir des réquisitoires, de confondre les sophismes, d'éprouver la force de ses arguments. Richard Simon, les casuistes, la Mère d'Agréda — dont le livre lui paraissait extravagant, — les quiétistes, que de beaux coups à donner ! L'Église ne retrouvera point, dans les temps modernes, un lutteur comparable à Bossuet, ayant au même degré que lui la science et le goût du combat ; mais c'est la bataille du quiétisme qui révéla toute l'énergie de ses puissances guerrières, et parfois leur excès.

VIII

LA BATAILLE DU QUIÉTISME

Ce fut plus qu'une bataille ; une formidable guerre qui dura près de deux ans et demi. J'avoue qu'en abordant la vie de Bossuet, j'étais attiré surtout par cette période épique. Il faudrait, pour en configurer les péripéties, un vaste livre. Je vais la resserrer en cinquante-cinq pages. Rude perspective ! Elle me contraint à dégager seulement le sens général du conflit, ses origines et son terme, le jeu des adversaires, leurs intentions apparentes ou secrètes.

Avant tout, dans cette affaire, comme en d'autres, on ne doit jamais perdre de vue la fin. Le quiétisme n'était pas un fantôme ; cette déviation théologique enfermait de sérieux périls. Or, le quiétisme a succombé ; la vérité de la doctrine a eu le dernier mot. La censure du livre de Fénelon fut juste, même nécessaire. Le débat où M. de Meaux gagna sa cause eut la portée d'un *procès de tendance* plus encore que d'une querelle autour de propositions douteuses. M^{me} Guyon et Fénelon avaient beau répudier les thèses brutales de Molinos ; en affinant ses principes d'erreur, ils les offraient plus dangereux. Ils faisaient prévaloir dans la vie intérieure le sentiment sur la réflexion, l'intuition sur la volonté, la pente à l'abandon sur l'essor actif. Ils prétendaient rendre l'oraison commode ; et ils la tournaient en une contemplation passive, possible pour des âmes élues, mais à de rares moments, et dans un état de pur amour presque irréel.

La doctrine de Molinos se liait aux vieilles aberrations des manichéens et des averroïstes. Par cet espagnol du Sud, une fois de plus, l'Inde et l'Arabie tentaient d'infondre en l'Occident le goût de la torpeur, de

l'anéantissement, avec l'illusion de s'absorber dans l'essence divine. Les petites églises quiétistes étaient comme des fumeries d'opium qui visaient à s'installer au cœur des couvents d'Europe, des maisons d'éducation, des Universités, même à la cour des rois. Sur les soixante-huit propositions extraites de la *Guide spirituelle* et stigmatisées par la bulle d'Innocent XI, beaucoup ressemblent à ces proverbes insidieux que l'anglais Blake a sculptés dans son *Mariage du ciel et de l'enfer* :

- I. — Il faut que l'homme anéantisse ses puissances : c'est la voie intérieure.
- II. — Vouloir faire une action, c'est offenser Dieu, qui veut être seul agent ; c'est pourquoi il faut s'abandonner totalement à lui, et demeurer ensuite comme un corps sans âme.
- V. — L'âme s'anéantit par l'inaction, retourne à son principe et à son origine qui est l'essence de Dieu où elle demeure transformée et divinisée ; et Dieu alors demeure en lui-même parce qu'il n'y a plus deux choses unies, mais une seulement ; et par là Dieu vit et règne en nous...
- VI. — La voie intérieure est celle où l'on ne connaît ni lumière ni amour, ni résignation ; et il ne faut pas même connaître Dieu.
- VII. — L'âme ne doit penser à la récompense, ni à la punition, ni au paradis, ni à l'enfer, ni à l'éternité.
- IX. — L'âme ne doit se souvenir ni d'elle-même, ni de Dieu, ni d'aucune chose. Dans la voie intérieure, toute réflexion est nuisible, même la réflexion sur ses actes humains et ses défauts propres.
- XII. — De même que l'âme ne doit faire à Dieu aucune demande, elle ne doit pas lui rendre grâce, parce que l'un et l'autre sont des actes de propre volonté.
- XVII. — Le libre arbitre étant remis à Dieu, il ne faut plus avoir aucune peine des tentations, ni se soucier d'y faire aucune résistance, sinon négative.
- XVIII. — Celui qui, dans l'oraison, se sert d'images, de figures, d'idées ou de ses propres conceptions, n'adore point Dieu en esprit

et en vérité.

XXIII. — La distinction des trois voies est absurde.

XXXI. — Aucun contemplatif ne pratique de vraies vertus intérieures, parce qu'elles ne se doivent pas connaître par les sens ; il faut donc *perdre* les vertus.

XXXVIII. — La croix *volontaire* des mortifications est un poids lourd et infructueux ; il faut donc s'en décharger.

XLVII. — Quand le démon fait violence à nos corps et le pousse à des actions mauvaises (même entre personnes des deux sexes), il faut le laisser agir.

LXIV. — Un théologien a moins d'aptitude qu'un ignorant à la contemplation.

LXV. — Il ne faut obéir aux supérieurs que dans les choses extérieures ; on n'est pas obligé de découvrir son intérieur au for externe des supérieurs.

Assurément, plus d'un mystique orthodoxe, en voulant représenter par des mots des états incommunicables, aventura des expressions proches des formules condamnées chez Molinos. Mais, là, elles étaient sauvées par l'ensemble d'une doctrine exacte. Le molinosiste, au contraire, glisse d'une sentence équivoque à une sentence immorale ; la logique de son système l'induit aux pires énormités ; si la perfection se réduit à vivre passivement, la volonté abandonne tout empire sur les sens ; leur désordre devient un mérite, quand l'âme s'y résigne, comme à une épreuve où la résistance active serait de l'insoumission. Les actes les plus honteux, n'atteignant point la partie supérieure d'elle-même, lui restent indifférents.

En France, avant M^{me} Guyon, des manuels molinosistes circulaient sous le manteau ; et la morale n'y gagnait point : on retenait principalement du système la licence de tout se permettre sans offenser Dieu. Philibert Robert, le curé de Seurre, s'autorisait de Molinos pour couvrir ses débordements ; il insinuait à ses pénitentes l'indifférence quiétiste. Le Parlement de Dijon l'avait condamné à être brûlé vif ; mais il s'était enfui à Rome ; il y vivait encore caché au moment où le Saint-Office examinait les *Maximes des Saints*. A Dijon même, Quillot, prêtre de la paroisse Saint-Pierre, prêchait la

nouvelle oraison. M^{me} Guyon l'avait endoctriné. Elle eut pour directeur, à Montmartre, un prêtre nommé Bertot, quiétiste notoire. Ces mouvements épars et timides, elle se crut appelée à les manifester au monde. Elle deviendrait «la mère d'un grand peuple», la prophétesse du pur amour, la femme, prédite par l'Apocalypse, que le Dragon pourchasse dans le désert. Ses disciples, les Michelins, avec l'assistance de Saint-Michel, domineraient les Christophlets, les dévots fidèles aux vaines pratiques, à la prière vocale, au désir grossier du salut.

M^{me} Guyon est une des figures les plus étranges de son siècle ; la magie trouble émanée de sa personne nous demeure sensible à travers ses livres et ses lettres ; je m'explique l'envoûtement qui fit de Fénelon son esclave spirituel et causa les malheurs de ce bel esprit.

Sa vie racontée par elle-même a l'air d'un roman plutôt que d'une histoire véridique. Elle s'avoue d'ailleurs affamée de littérature romanesque. Jeune, elle lisait des romans jour et nuit ; elle n'en dormait plus ; quand on l'arrêta, on saisit chez elle des piles de romans populaires ; elle transposait les fictions galantes en songes mystiques, comme elle composait des opéras mystiques. Elle avait une imagination déréglée, elle simulait avec une facilité si convaincante qu'en la suivant on a d'abord l'envie de tout croire ; puis on soupçonne les trois-quarts des faits d'être inventés : des maladies presque à chaque page, des tribulations et des catastrophes innombrables. Elle s'attribue des épisodes qu'elle a lus dans une biographie de saint François de Sales ou de sainte Chantal. Certains récits, — entre tous, la rencontre admirable avec le mystérieux mendiant qui l'accompagna jusqu'à Notre-Dame — semblent extraits d'anciennes légendes.

Elle confesse sa coquetterie, son orgueil, «sa promptitude», son goût du mensonge ; d'une finesse exquise ; perspicace autant que chimérique. Nullement sensuelle, et Fénelon saura la comparer à «un bassin de glace» ; mais, par l'imagination, encline à confondre les appétits charnels avec le vol de l'esprit. Faut-il admettre que sa froideur, pour mieux s'éprouver indifférente, se prêtait négligemment à de scabreuses licences ? M. Hébert accueille dans ses Mémoires une anecdote suspecte qui put être fabriquée par des langues hostiles. Mais les aveux du P. La Combe sur leur intimité

sont-ils dénués de tout fondement ? Il n'était pas encore fou à cette époque-là.

L'onction de la parole, chez M^{me} Guyon, détenait un enchantement ; elle trouve des images charmantes : «Entre mon âme et Dieu l'entre-deux me paraissait plus délié qu'une toile d'araignée... Je devins *souple comme une feuille* dans votre main tout adorable, ô mon Dieu.» Elle se voit, perdue dans la volonté divine, «semblable à un petit poisson qui va toujours s'abîmant dans une mer infinie.» Mais ces métaphores enveloppent-elles autre chose que des illusions ? Si nous ne pouvons contrôler ses états intérieurs, l'exagération ou l'extravagance de ses jugements est trop palpable. Le P. La Combe, d'après ses lettres, se trahit assez pauvre homme, ridicule en son idolâtrie pour M^{me} Guyon, dirigé par elle bien plus qu'elle ne lui obéissait, incapable de discerner le vrai du faux, un doux fanatique prédestiné à mourir dément. Or, voici de quels termes elle osait le parer : «Notre-Seigneur me fit voir qu'il n'y avait aucun homme sur la terre pour lors sur lequel il eût jeté comme sur lui des regards de complaisance... Après que Notre-Seigneur nous eut bien fait souffrir, le P. La Combe et moi, dans notre union, afin de l'épurer entièrement, elle devint si parfaite que ce n'était plus qu'une entière unité ; et cela de manière que *je ne puis plus le distinguer de Dieu.*»

Elle opère des guérisons miraculeuses, elle possède une autorité sur les démons. Elle verse, en vue de se mortifier, du plomb fondu sur sa chair, et elle n'en éprouve aucun mal. Dupe de ses fictions et furieusement attachée à leurs mirages, bien qu'elle se croie détachée d'elle-même, insensible comme un cadavre à tout ce qui lui vient du dehors.

La mission qu'elle s'attribuait réclamait pourtant des aides extérieures. Elle sentait bien que le P. La Combe ne suffirait pas. Dans un songe elle vit «quantité d'oiseaux que tous poursuivaient à la chasse. Ils venaient tous se donner à moi, sans que je fisse aucun effort pour les avoir... Il y en eut un, d'une beauté extraordinaire, et qui surpassait de beaucoup tous les autres... Après s'être enfui de tous et de moi aussi bien que des autres, il se vint donner à moi lorsque je ne l'attendais plus.»

L'oiseau merveilleux du songe allait être l'abbé de Fénelon qu'elle connut seulement en 1689.

Au début, il se méfia d'elle ; il savait ses voyages romanesques en compagnie du P. La Combe, leur arrestation à Paris ; l'*Analysis* du Barnabite venait d'être condamnée par l'Inquisition romaine ; le *Moyen court* ne tarderait pas à l'être aussi. On en avait brûlé publiquement des centaines d'exemplaires en divers lieux. Lorsqu'il la rencontra chez la duchesse de Charost, à Beynes, il sentit pour elle peu d'attrait. Afin de l'apprivoiser, on les mit au retour seuls ensemble, dans le même carrosse jusqu'à Paris. Il se défendait contre l'ensorceleuse ; et comme elle voulait savoir si sa doctrine entraînait aisément dans sa tête : «Cela entre, répondit-il, par la porte cochère.»

Elle, cependant, attirée avec violence, se persuada qu'il lui était donné comme son fils spirituel et que «son âme était collée pour toujours à la sienne.» Ils se revirent ; elle souffrit durement huit jours, tant qu'il lui résista ; après quoi elle se trouva unie à lui «d'une manière pure et ineffable», et, désormais, d'elle à lui, «il se faisait un écoulement continu de Dieu.»

Il la considéra comme une sainte ; il savoura dans son amitié le secret de la quiétude. «Précautionneux» il la voyait en cachette à de longs intervalles. Elle lui disait : «Vous n'avez pas besoin d'un autre maître que l'expérience ; il me semble que mon âme vous en dit plus que tous les écrits.» Si on lui parlait des voies intérieures, il allait répétant : «M^{me} Guyon peut être crue sur cela ; elle en a l'expérience.» Ils aimaient à se taire ensemble, à communiquer en silence avec Dieu. Nulle sensualité ne troublait leur commerce. Fénelon déclarait qu'il avait «la chair en horreur.» Ce qu'il éprouvait pour elle, «c'était un attachement froid et sec», une tendresse plus intellectuelle que sentimentale. Il souffrait d'une aridité persistante dans la prière et dans tout. Maladif, nerveux, dyspeptique, inquiet, mécontent de lui-même, il fuyait les émotions, comme certain d'être brisé. Il reçut de M^{me} Guyon, hors des sens, le don de *s'abandonner*. Elle ouvrait à son âme anxieuse l'idylle d'un paradis innocent, à la fois sublime et enfantin. Illusion qu'elle exaltait par son lyrisme. Elle se voyait en songe avec l'ami, assise parmi des fleurs sur le haut d'une vallée ; tous deux se tenaient enlacés et se disaient l'un l'autre : «Il n'y a rien de plus doux au monde.» Ou bien elle s'éveillait avant l'aube «avec une suave et douce occupation de lui en Dieu.» Elle caressait les fibres subtiles de sa vanité, l'appelait

«l'unique.» L'Ordre des Michelins, secte occulte fondée par elle, était pourvu d'un «général»; ce fut lui. Des puérités les ravissaient; ils se donnaient des surnoms, et le pieux abbé ne s'offensait point d'être nommé «Bibi» par «maman Téton». Elle se comparait, en effet, à une mère, à une nourrice «qui crève de lait.» Vivre en Dieu, auprès d'elle, suffisait pour avoir part à son regorgement. Comme toute passion profonde, leur intimité ignorait le ridicule. Ce qu'ils échangeaient dans leurs lettres était, d'ailleurs, le plus souvent, d'une élévation paisible et grave; leurs propos font penser à quelque dialogue de Platon, nourri par des réminiscences «du bienheureux» Jean de la Croix, dont ils se croyaient les disciples.

La doctrine de l'indifférence contentait à la fois, chez Fénelon, l'apathie et l'excessive sensibilité, le goût du simple et la pente au clair-obscur. Il écrivait par exemple : «Mon esprit chercherait à se prendre à quelque chose pour se soutenir... Mais je sens la main de Dieu qui rompt toutes les branches sur lesquelles mon esprit cherche à se raccrocher, et qui me replonge dans l'abîme obscur du pur abandon... Il n'y a qu'à ne rien voir, qu'à demeurer en suspens comme si j'étais en l'air, et qu'à se mettre non plus en peine de ce qui se passe au dedans, que de ce qui arrivera au dehors !»

Si l'ambition le sollicitait sourdement (son amie lui prédisait qu'il serait le précepteur des petits-fils du roi), quelle délivrance de *se laisser aller* ! Le quiétisme lui tint lieu d'abord d'une cure morale, comme d'une saison à des eaux calmantes. Dans la suite, il prétendit qu'il conservait de l'estime pour la personne de M^{me} Guyon, mais ne s'était point attaché à son système. En réalité, sa dilection confondait le système et l'amie qui le prônait. Aristocrate, homme de cénacle, il s'appropriait une doctrine destinée à des âmes très choisies; et, comme il répugnait «à toute contention de tête», il était charmé du *Moyen* «court et facile pour faire oraison.» Le *Moyen court* propose une religion agréable et commode, réminiscence de l'*Introduction à la vie dévote*; rien de plus simple que d'être parfait. L'oraison est accessible à tous, tandis que très peu sont en état de méditer. Mais c'est «l'oraison du cœur» qu'il faut pratiquer, une oraison que nulle occupation ne doive interrompre. Les curés devraient apprendre à faire oraison comme ils apprennent le catéchisme. «Ils apprennent à leurs paroissiens la fin pour

laquelle ils ont été créés, et pas assez à *jouir de la fin.*» Donc, peu de prières vocales. Un seul *Pater* sera d'un très grand fruit :

«Le seul exercice que l'âme doit faire avec la grâce, c'est de se faire effort pour se tourner et ramasser au dedans.» La présence de Dieu lui devient si aisée qu'elle ne pourrait pas ne la point avoir ; elle lui est donnée par habitude, ainsi que l'oraison.

Rusbroek et d'autres mystiques avaient énoncé des vues semblables d'après leur expérience de parfaits contemplatifs. Mais on se représente le danger, pour une dévote vulgaire, d'être haussée à la présomption d'une présence habituelle si facilement obtenue. Plus d'examen de conscience (c'est Dieu qui le fait en nous) ; plus de vaines austérités ; inutile d'implorer la grâce ; plus de contrition : «les âmes qui marchent dans cette voie sont souvent étonnées lorsqu'elles commencent à dire leurs péchés ; au lieu d'un regret et d'un acte de contrition, un amour doux et tranquille s'empare de leur cœur.» Si la prière n'est «qu'une effusion du cœur en présence de Dieu,» l'intelligence et la volonté n'ont plus qu'à se taire ; «on ne passe en Dieu que par l'*anéantissement* qui est la véritable prière.» Si l'on doit évacuer de sa mémoire tous les objets sensibles, on pourrait en induire que les sacrements, les symboles, les cérémonies sont inutiles. Que fait-on du Christ médiateur, de la conformité au modèle divinement humain ? Si l'âme ne participe au repos de Dieu qu'en cessant d'être active, si, pour abolir en son fond l'esprit de propriété, elle doit *perdre* les vertus, perdre la conscience du Moi, la perfection sera de ne penser à rien. Mais, comme l'exprime avec esprit la pénitente dans le deuxième dialogue de la Bruyère sur le quiétisme : «Les femmes surtout souffrent beaucoup dans ce pénible exercice que vous appelez une suspension de toutes les facultés, et un total anéantissement ; elles sont vives et inquiètes ; il faut qu'elles pensent à quelque chose ; si vous leur défendez les bonnes pensées, elles en auront de mauvaises plutôt que de n'en avoir aucune.»

Le quiétisme devait pourtant plaire à beaucoup parce que c'était une nouveauté. Aux terreurs jansénistes, à l'excès du raisonnement et de l'analyse scrupuleuse il opposait l'oreiller délectable de l'abandon. Pour les cœurs anxieux, usés ou las, l'indifférence ouvrira toujours l'attrait d'un refuge, la volupté d'un suicide par inanition. En même temps, la doctrine

semblait maintenir des points d'union avec celle des grands contemplatifs, assez pour tromper des docteurs avertis.

Fénelon, comme d'ailleurs Bossuet, connaissait mal la littérature mystique ; il s'y enfonça quand il eut besoin de justifier M^{me} Guyon. On peut être surpris qu'il n'ait pas reconnu les effets vicieux de ses tendances ; mais, engoué, il jugeait, à la manière des femmes, par sentiment. Avec une sèche acuité d'intelligence, il voyait faux. Sans quoi, il eût aussitôt blâmé les erreurs du *Moyen court* ; et, bien davantage, dans l'*Explication du cantique des cantiques*, les équivoques amoureuses, ou, dans les *Torrents*, des formules d'indifférence outrées jusqu'à la folie. Car M^{me} Guyon n'hésitait devant rien d'absurde : «(Pour les âmes indifférentes), affirmait-elle, il n'y a point de malignité en quoi que ce soit ; à cause de l'unité essentielle qu'elles ont avec Dieu, qui, en concourant avec les pécheurs, ne contracte rien de leur malice, à cause de sa pureté essentielle.» Ou mieux encore : «Cette âme serait aussi indifférente d'être toute une éternité avec les démons qu'avec les anges. *Les démons lui sont Dieu comme le reste*, et il ne lui est plus possible de voir un être créé hors de l'ordre incréé, étant tout et en tout Dieu, aussi bien dans un diable que dans un saint, quoique différemment.»

Fénelon ne voulait point voir clair ; il se laissait flatter d'ambitieuses espérances trop bien faites pour entretenir son aveuglement. M^{me} Guyon l'imaginait devenu «père d'un grand peuple» ; une fois précepteur des princes de France, il put envisager un avenir où le roi, son entourage, le royaume et, peut-être la chrétienté seraient acquis à la *nouvelle oraison*. Une estampe montrait le duc de Bourgogne en berger, une houlette à la main, entouré d'animaux de toute espèce qui représentaient les passions assujetties au pur amour. Le duc de Berry, entre les bras d'une nourrice — c'était M^{me} Guyon — épanchait *les torrents* de grâce qu'elle recevait de l'oraison ; dans un angle un enfant nu, le duc d'Anjou, tirait de son trou un serpent, symbole des ennemis du pur amour. Cette allégorie était distribuée dans le secret aux Michelins avec une image de saint Michel abattant le dragon. Par son disciple M^{me} Guyon fut donc en passe de gouverner elle-même un grand peuple. Sa cousine, M^{me} de la Maisonfort, avait convaincu M^{me} de Maintenon que l'amie du P. La Combe était une belle âme, une innocente persécutée. M^{me} de Maintenon avait pris sa défense auprès du

Roi ; et, remise en liberté, M^{me} Guyon avait su faire sa cour à M^{me} de Maintenon qui goûta ses entretiens. La spiritualité du *Moyen court* prospérait parmi les demoiselles de Saint-Cyr : elles y découvraient la voie de la perfection offerte à bon marché, sans les vertus qui la préparent. Les personnages les plus édifiants de la cour, les ducs de Chevreuse et de Beauvillier, propageaient «l'oraison de simple regard» et «l'union essentielle.»

Le duc de Chevreuse, au dire de M^{me} Guyon, convia chez lui Bossuet à une entrevue secrète avec elle. M. de Meaux aurait déclaré qu'il trouvait fort bons le *Moyen court* et même *le cantique des cantiques*. Sur les *Torrents*, il aurait émis des réserves.

En réalité, il ne connaissait pas encore les ouvrages de M^{me} Guyon ; et ce n'est pas lui qui donna l'alerte. Un petit incident allait déjouer les espoirs de la secte. Une élève de Saint-Cyr avait remis à l'évêque de Chartres, Godet, un livre relié où elle avait noté des réflexions spirituelles ; il y surprit les feuillets clandestins d'un écrit de M^{me} Guyon. La doctrine le scandalisa. Il avertit M^{me} de Maintenon. Avec son bon sens, elle discerna la gravité des suites. Faut-il penser qu'une jalousie obscure éperonna son zèle ? Si Fénelon se perdit à ses yeux, est-ce qu'elle lui fit un crime d'être attaché à M^{me} Guyon plus qu'à elle-même ? Dessous d'intentions difficiles à vérifier. Elle l'avait eu pour directeur ; il avait écrit à son usage des Réflexions spirituelles qu'elle avait mises dans ses «petits livres secrets». Mais il mortifia son orgueil et Godet, l'autre directeur, l'inquiéta sur sa doctrine. En tout cas, elle ne lui retira pas aussitôt son estime et son appui. Néanmoins il entrevit quel danger menaçait M^{me} Guyon et les principes qu'il faisait siens. Il pensa prévenir tout éclat en remettant à Bossuet lui-même l'examen des livres suspects. Une amitié profonde l'unissait à lui ; il avait confiance en son jugement comme en celui d'un père et d'un grand docteur ; et il était sûr qu'une telle démarche le flatterait. M. de Meaux accepta en effet d'examiner les imprimés et les manuscrits de M^{me} Guyon : «sa vie qu'elle avait écrite dans un gros volume, des commentaires sur Moïse, sur Josué, sur les Juges, sur l'Evangile, sur les Epîtres de saint Paul, sur l'Apocalypse et sur beaucoup d'autres livres de l'Ecriture.» Il les lut avec attention, en fit d'amples extraits, «et, dit-il, durant l'espace de quatre ou cinq mois, je me mis en état de prononcer le jugement qu'on me demandait.» Cette entrée en

scène de Bossuet, au lieu de sauver le quiétisme, allait faire éclater la foudre.

On aurait tort de supposer que Bossuet ignorait le *pur amour* ou qu'il repoussait tout entière cette doctrine. Témoin le discours sur l'*Abandon à Dieu*, telle phrase de ses lettres, et, dans l'oraison funèbre de la *Palatine*, le curieux passage : «Ce qui la désespérait surtout (quand elle se croyait damnée), c'était l'idée de ne voir jamais Dieu, d'être éternellement avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, éternellement haïe de lui. «Je sentais tendrement ce déplaisir, je le sentais même, comme je crois, *entièrement détaché des autres peines de l'enfer*.» Le voilà, ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toute sa délicatesse et dans toute sa vérité.»

Mais son tempérament, comme sa théologie, l'éloignait des tendances guyoniennes. Son mouvement spontané, en tout, était d'agir. «Marchez, avancez, sortez de vous-même, ordonnait-il à M^{me} Cornuau, et Dieu s'avancera vers vous.» Il aimait les notions clairement définies ; il opposait, au lieu de les confondre, le charnel et le spirituel ; il considérait comme des chimères ou des monstruosité l'exclusion, dans l'amour, de la volonté agissante, l'indifférence à l'égard du salut. «Un amour sans délectation, c'est un amour sans amour.»

Il apercevait dans les simagrées mystiques de M^{me} Guyon un ridicule, par instants, formidable. «Dieu lui donnait (*Relation sur le quiétisme*) une abondance de grâces dont elle crevait au pied de la lettre ; il la fallait délacer ; elle n'oublie pas qu'une duchesse avait une fois fait cet office ; en cet état on la mettait souvent sur son lit. Souvent on se contentait de demeurer assis auprès d'elle ; on venait recevoir la grâce dont elle était pleine, et c'était là le seul moyen de la soulager. Au reste, elle disait très expressément que ces grâces n'étaient point pour elle ; qu'elle n'en avait aucun besoin, étant pleine par ailleurs, et que cette surabondance était pour les autres.»

Le corps (le corsage) de M^{me} Guyon crevant de deux côtés, le songe qu'elle lui confia où elle s'était vue introduite dans la chambre de l'Epoux l'auraient fait rire (une anecdote veut même qu'il ait ri d'un rire gaulois), si

l'orgueil, l'impureté de ces divagations ne «lui eût soulevé le cœur.» Il oubliait que M^{me} Cornuau lui avait communiqué le récit d'un songe analogue.

Cependant M^{me} Guyon (en 1695), conseillée habilement par son ami, demanda d'être examinée par M. de Meaux dans un couvent de son diocèse. Il y consentit ; elle séjourna six mois à la Visitation. La mère Le Picart et les religieuses furent contentes de sa piété, de son humilité. Elle protestait de sa parfaite soumission, se retranchait dans son ignorance, abandonnait les erreurs qu'il lui remontrait. Mais, au fond, elle ne renonçait à rien. Après une conversation où le théologien l'avait réduite à l'impuissance, tellement accablée qu'elle en fut, plusieurs jours, malade d'humiliation, après la longue lettre où, ensuite, il réfuta ses raisons, elle concluait, reprenant l'avantage : «Il n'était arrêté que par la nouveauté de la matière et *par le peu d'usage qu'il avait des voies intérieures, dont on ne peut guère juger que par l'expérience.*»

Comment aurait-elle pu justifier ses livres ? Elle écrivait, dit-elle, par inspiration, «et trop vite pour en rendre raison d'une manière dogmatique... Lorsque je dis ou écris les choses, elles me paraissent claires comme le jour ; après cela, je les vois comme des choses que je n'ai jamais sues, loin de les avoir écrites.» Le drame s'engageait entre l'imagination intuitive et la raison réfléchie, entre l'expérience visionnaire et la discipline traditionnelle.

Seulement, M^{me} Guyon n'est pas excusable lorsqu'elle insinue sans preuve que M. de Meaux s'acharnait contre elle par des vues ambitieuses, voulant plaire à M^{me} de Maintenon, dans l'espérance d'être archevêque de Paris ou cardinal. En voulant le noircir, cette fausse parfaite s'est démasquée. Il fut d'abord sa dupe ; il crut en ses dispositions soumises, en sa promesse de ne plus prophétiser ni prêcher. Elle condamna son *Moyen court*, son *Cantique des Cantiques* ; elle offrit de brûler ses manuscrits. Il lui donna deux attestations de sa bonne conduite et lui permit de se retirer, dans le silence, où elle voudrait.

Mais sa vigilance déjà se fixait moins sur elle que sur Fénelon. Il le savait ébloui par la nouvelle doctrine. Dans un entretien qu'ils eurent à Versailles (en 1694) il essaya de lui démontrer son erreur ; il le sentit obstiné «dans l'admiration d'une femme dont les lumières étaient si courtes,

le mérite si léger, les illusions si palpables, et qui faisait la prophétesse...» Il s’effraya de cette opiniâtreté, mais se rassura quand M^{me} Guyon souhaita que ses principes fussent jugés par plusieurs théologiens, qu’à M. de Meaux on associât, avec l’abbé de Fénelon, M. de Noailles, alors évêque de Châlons, et M. Tronson, supérieur général des Sulpiciens.

Sans tarder, Fénelon se mit à écrire sur la matière. Bossuet pensa qu’il voulait avant tout défendre M^{me} Guyon ; Fénelon soutient (dans sa réponse à la relation sur le quiétisme) qu’étant visé lui-même, il songeait à sa propre apologie et à celle de saint François de Sales, des autres saints qui enseignent le pur amour. Il reprochait à Bossuet «de mettre la source du quiétisme dans la définition de la charité indépendante du motif de la béatitude.» Il semblait néanmoins, atteste Bossuet, ne respirer que l’obéissance «et il s’adressait à moi avec une liberté particulière, par le long usage où nous étions de traiter ensemble les matières théologiques.»

Durant les huit ou dix mois de cet examen, Fénelon écrivit maintes fois à Bossuet ; il multipliait les éclaircissements, l’assurance d’un désir vrai d’être éclairé. Il allait même jusqu’à cette déclaration hyperbolique : «(si je suis convaincu d’erreur), j’irai me cacher et faire pénitence le reste de mes jours après avoir abjuré et rétracté publiquement la doctrine égarée qui m’a séduit». Dans la même lettre, il se mettait aux pieds de Bossuet, avec l’accent de la plus humble confiance : «quand vous le voudrez, je vous dirai *comme à un confesseur* tout ce qui peut être compris dans une confession générale de toute ma vie, et tout ce qui regarde mon intérieur».

Il lui remit, de même qu’à M. Tronson et à M. de Noailles, un écrit où il révélait, on l’a supposé, ses sentiments sur la contrition, sur l’impuissance qu’il éprouvait d’être affligé de ses fautes, de craindre l’enfer ou le purgatoire, de se repentir autrement que par un acte d’amour désintéressé.

Plus tard, dans sa Réponse à la relation sur le quiétisme : «Fallait-il, pour un livre dont on ne devait pas être en peine après ma soumission, violer le secret des lettres missives, et se faire un mérite de se taire, par rapport au quiétisme, *de ma confession générale ?...*»

Fénelon jouait sur les mots ; il savait bien que Bossuet n’avait jamais voulu l’entendre dans une confession sacramentelle ; et Bossuet l’a, d’ailleurs, affirmé en termes péremptoires : «Je n’ai jamais confessé M. de

Cambrai.» Les secrets de conscience que lui révéla l'écrit confidentiel, il ne les a pas non plus violés ; car il tira tous ses arguments soit des écrits publiés par Fénelon, soit de ses mémoires ou de ses lettres. Un propos des courtisans à Marly, qu'a mentionné M. Hébert, n'autorise pas cette conjecture vraiment atroce : Bossuet aurait trahi le secret de la confession !

Si, par la suite, des indiscretions, des pressions violentes lui furent imputables — celle d'avoir inséré dans sa *Relation* des fragments de lettres privées, ou encore d'avoir exigé, sous menace de damnation, que M^{me} de Maintenon lui remît le mémoire confidentiel où Fénelon exposait les motifs de son attitude — , il usa de ces procédés peu honnêtes pour une fin qu'il jugeait suprême : sauver la doctrine, mettre à la raison, coûte que coûte, M. de Cambrai et sa cabale.

Mais, au moment des conférences d'Issy, la guerre n'était pas encore déclarée. «On agissait en simplicité comme on fait entre des amis». Rien ne transpira de ce qui s'était passé entre lui et les trois docteurs ; ils s'accordaient «à ménager sa réputation précieuse», et ils cachaient ses propensions d'autant mieux «qu'il avait moins de ménagement à les leur montrer». Quand il fut nommé archevêque de Cambrai, Bossuet n'avait soufflé mot de ses craintes ni au Roi, ni à M^{me} de Maintenon, ni à personne d'important. Fénelon fut sacré par lui ; deux jours avant cette divine cérémonie, à genoux, et baisant la main qui le devait sacrer, il la prenait à témoin qu'il n'aurait jamais d'autre doctrine que la mienne (Fénelon prétend qu'il n'a jamais fait cette promesse). «J'étais, dans le cœur, continue Bossuet, je l'oserai dire, plus à ses genoux que lui aux miens.» Il avait foi en sa docilité, en sa rectitude. Fénelon se méfiait-il déjà de lui ? Une note assez aigre donne à entendre que «M. de Meaux ne laissait pas de parler à ses amis dans un demi secret pire que les déclamations publiques. Je suis très éloigné d'accuser M. de Meaux d'avoir voulu en ce temps-là éclater contre moi ; *mais, quand il l'aurait voulu, l'aurait-il pu ?* Il n'a eu de quoi l'entreprendre que sur mon livre.»

Quelle différence de ton entre les deux hommes ! D'un côté une large rondeur de mouvements, une bienveillance loyale ; de l'autre, «des pointilles», des insinuations malicieuses, de la rancune sous un semblant de douceur.

Fénelon signa cependant les trente-quatre articles d'Issy ; *quatre* furent ajoutés sur ses instances, et d'après ses objections. Bossuet interpréta cette signature, tenue d'abord secrète, comme une façon de *se rétracter*. Il mortifia ainsi Fénelon qui portait en son naturel une hauteur, malgré sa souplesse, difficilement ployable.

Mais Bossuet considéra que les articles d'Issy étaient insuffisants. «Il ne faut pas toujours attendre que l'ignorance présomptueuse, qui est la mère de l'obstination, se tourne en secte formée, et dès que le mal commence à se déclarer, la sollicitude pastorale le doit prévenir.»

Après son *Instruction pastorale* (du 16 avril 1695), il en composa une plus ample, l'*Instruction sur les états d'oraison*. Il y veut exposer «les excès de ceux qui abusent de l'oraison, pour jeter les âmes dans une cessation de plusieurs actes expressément commandés de Dieu et essentiels à la piété.» Il n'admet pas qu'on rapporte tout à l'expérience, comme le veut, à la suite de Molinos, M^{me} Guyon ; et, avec sainte Thérèse — la seule mystique dont il s'accommodait vraiment — il soumet l'expérience à la science.

Les erreurs de M^{me} Guyon, pour lui, ne sont pas des nouveautés. Il se souvient des béguards et des béguines ; il remonte bien plus haut. «L'Église a vu dès son origine des femmes qui se disaient prophétesses... Ceux qui ont réfuté Montan n'ont pas oublié dans leurs écrits ses prophétesses.» (Première version du mot dur qu'il assènera dans *la Relation*, mot trop explicable chez Bossuet qui vivait «au siècle quatrième», presque autant qu'au sien).

A ses yeux, le fond du quiétisme est «l'acte continu et universel qui exclut les actes explicites.» Il vise à démontrer que saint François de Sales et la Mère de Chantal n'enseignèrent pas l'oraison de quiétude, comme le veulent les nouveaux contemplatifs. Le nerf de sa thèse est dans le passage sur les actes réfléchis. Bossuet, très justement, se demande pourquoi ils seraient moins parfaits que les actes indistincts. Il lui semble «qu'un acte vertueux produit avec réflexion et avec une connaissance plus expresse ait plus de bonté.» L'âme qui aime connaît son amour ; elle aime d'autant plus qu'elle a conscience d'aimer.

L'Instruction sur les états d'oraison ne me semble pas un des meilleurs livres de Bossuet. Saint-Simon, sans l'avoir lu, l'a loué superbement ; mais il faut bien le reconnaître : la suite des idées, trop fragmentaire, amoindrit l'ampleur du sujet. Nulle part le frémissement d'un ressouvenir direct ne rompt l'allure didactique.

Personne n'ignore que cet ouvrage mit le feu aux poudres. Avant de le publier, Bossuet communique le manuscrit à Fénelon ; il le fait par loyauté, et aussi pour éprouver sa pleine soumission. M. de Cambrai refuse de l'approuver, l'allusion aux prophétesses l'a ulcéré, il ne peut souscrire à la critique du *Moyen court* ; et il déclare le motif avec une chevaleresque imprudence ; condamner M^{me} Guyon lui est impossible ; il n'admet pas qu'on lui impute «les excès impies» dont l'accuse M. de Meaux. «Quoi, s'écria Bossuet en recevant cette réponse, c'est pour soutenir M^{me} Guyon qu'il se désunit d'avec ses confrères ? Tout le monde va donc voir qu'il en est le protecteur ?... De quels livres veut-il être *le martyr* ?...»

Fénelon ne tarda pas à comprendre quels périls il encourait en répondant de M^{me} Guyon. Il se défendit «d'excuser en rien ses livres, ni même sa personne» ; mais, distingue-t-il subtilement, il ne veut pas condamner *ses intentions*, avouer qu'elle a voulu enseigner dans ses livres le comble de l'impiété, «en sorte qu'il parût inexcusable de l'avoir estimée et que M. de Meaux eût tout le mérite de l'avoir ramené d'un si grand égarement.»

Une pique d'amour-propre s'ajoutait à son entêtement doctrinal pour l'amour désintéressé. Sa fidélité publique à M^{me} Guyon, si elle avait duré, eût donné prise aux plus fâcheuses rumeurs. Aussi la délaissa-t-il, en apparence du moins. «A Rome, on a dit *avec vérité* qu'après avoir fort estimé M^{me} Guyon sans la voir fort souvent, je l'ai abandonnée à l'examen de ses supérieurs dès qu'on l'a attaquée. J'ai dit que je ne défends ni n'excuse ses livres...»

C'était lui-même qu'il voulait défendre. C'est pourquoi, gagnant de vitesse M. de Meaux, il écrit et publie avant *l'Instruction* son *Explication des maximes des saints sur la vie intérieure* (l'impression fut achevée le 25 janvier 1697). Bossuet avait travaillé sans hâte, ne se doutant de rien. Il s'irrita d'être devancé ; et ces procédés clandestins l'indignèrent.

Dans ses *Maximes*, Fénelon répète en les masquant, en les atténuant, les idées de M^{me} Guyon ; ce dont elle fut très mécontente. Mais les livres de son amie suggèrent l'illusion qu'elle a senti parfois l'attouchement du charbon de feu. Le sien est d'une froideur sèche et désolante ; nulle part on n'y reconnaît cette «onction du cœur» qu'il cherchait. Il parle, à toutes les pages, de l'*expérience*, comme de la seule certitude, et cette expérience, trop visiblement, lui fait défaut. Il ne semble avoir connu de tous les états contemplatifs que l'aridité passive. Il décrit, avec une vive acuité, en l'exagérant par les mots, ce dédoublement où «la partie supérieure de l'âme se sépare d'avec l'inférieure ; les sens et l'imagination n'ont aucune part à la paix et aux grâces que Dieu fait à l'entendement.» Il a raison de mettre la contemplation plus haut que la méditation et la lecture. Mais il se trompe quand il exclut — ou presque — ces actes discursifs, comme fruits de l'amour-propre. De même, quand il déclare impies et insensés (M. de Meaux, sans doute, est du nombre) ceux qui, aux actes directs, «émanations de la pointe de l'esprit», préfèrent les vues abstraites et les actes réfléchis.

L'espérance, à l'en croire, n'est une vertu théologique que si elle est fondée sur le pur amour, si, désirant Dieu, elle le veut pour soi afin de se conformer au bon plaisir de Dieu qui la veut pour elle. Il insiste sur la supposition impossible, chère à M^{me} Guyon, celle d'une âme qui consentirait à être damnée, si Dieu le voulait ainsi. Il pourchasse l'esprit de propriété même dans le désir du salut. Il exclut de la vie intérieure tout ce qui n'est point le pur amour. Il admet pourtant, lorsqu'il passe en revue les cinq amours, qu'aux âmes communes convient l'amour mélangé. Sait-on d'ailleurs quand on est dans l'un ou l'autre état ? Sans cesse un état commence ou finit, issu d'un autre ou le préparant.

Fénelon montre un sens très fin des transitions. Son petit ouvrage reste une curiosité psychologique. Mais, de même que Bossuet avait étudié l'oraison en professeur de mystique, Fénelon la scrute en idéologue ; il loge en des casiers distincts, avec de sèches cloisons, les principes qu'il juge faux et ceux qu'il accepte comme vrais. Évalue-t-il les possibilités de l'amour pur ? Assurément, il ne réduit pas la créature humaine à l'orgueilleux et morose axiome kantien : suivre le bien pour le bien, en réprouvant comme une bassesse le désir d'une récompense. L'objet de l'amour, dans sa fiction, reste la bonté et plus encore la *beauté* d'un Dieu

vivant et aimant ; toutefois il veut que cette bonté et cette beauté soient «prises simplement et absolument en elles-mêmes, *sans aucune idée qui soit relative à nous*». Et, d'autre part, il maintient Jésus-Christ «comme modèle». Est-elle admissible, en présence de l'Homme-Dieu, cette exclusion de toute idée «qui soit relative à nous ?»

Imaginons une âme engagée dans la voie parfaite. Plus d'une fois elle se posera la question : «Est-ce que j'aime le Seigneur pour lui ou pour moi ?» Elle dira comme M^{me} d'Albert : «Ce n'est pas la jouissance d'aimer, c'est aimer que je veux». Elle s'évertue à dégager son amour de la crasse et de la rouille d'un appétit égoïste. Effort délicat, sublime, jamais accompli. Mais quelle peine elle aurait à le continuer, si elle attendait simplement la grâce, sans la solliciter, sans être agissante ! Le quiétiste exclut la réflexion comme «une cause de doute.» Or, le progrès intérieur est malaisément concevable sans l'examen de conscience, forme vigilante de la réflexion.

En somme, Fénelon fait de la géométrie dans l'espace ; et la spiritualité catholique sera toujours attentive aux conditions du possible ; ou bien il cherche la paix mystique comme une libération de son Moi ; jouissance négative, ataraxie épicurienne, mais, au fond, le contraire de l'amour désintéressé. Il devait s'attendre au soulèvement des gens raisonnables : le scandale du livre fut «prompt et universel». Fénelon s'était passé de toute approbation. «Un évêque, observe-t-il, n'en a pas besoin». L'archevêque de Paris lui donna la sienne «de vive voix». Mais «le cri public» vint aux oreilles du Roi. Bossuet, qui parla *le dernier*, essuya «de justes reproches de la bouche d'un si bon maître, pour ne lui avoir pas découvert» ce qu'il savait.

Fénelon ne se plaignit pourtant que de Bossuet. Du moins celui-ci l'affirme et proteste dans un mouvement d'éloquence cicéronienne, un des plus beaux qu'il ait eus :

«J'avais seul soulevé le monde : quoi ! Ma cabale ? mes émissaires ? l'oserai-je dire ? Je le puis avec confiance et à la face du soleil ; le plus simple de tous les hommes, je veux dire le plus incapable de toute finesse et de toute dissimulation, qui n'ai jamais trouvé de créance que parce que j'ai toujours marché dans la créance commune : tout à coup j'ai conçu le hardi dessein de perdre par mon seul crédit M. l'archevêque de Cambrai que

jusqu'alors j'avais toujours voulu sauver à mes risques. Ce n'est rien : j'ai remué seul, par d'imperceptibles ressorts, d'un coin de mon cabinet, parmi mes papiers et mes livres, toute la cour, tout Paris, tout le royaume : car tout prenait feu : toute l'Europe et Rome même, où l'étonnement universel pour ne rien dire de plus, fut porté aussi vite que les nouvelles publiques : ce que les puissances les plus accréditées, les plus absolues ne sauraient accomplir, et n'oseraient entreprendre, qui est de faire concourir les hommes comme en un instant dans les mêmes pensées, seul je l'ai fait sans me remuer.»

Voilà donc l'affaire déchaînée. Fénelon renouvelle en vain les offres de corrections, les explications sur la charité parfaite, sur la passivité qui laisse l'âme libre et capable de produire des actes, qui n'est pas l'inertie, mais le contraire de l'inquiétude et de la vaine agitation. En vain, il réproouve comme une extravagance l'acte d'amour unique et persistant toute la vie.

Le Roi lui impose de soumettre son livre à une commission d'évêques ; il les sent hostiles. M^{me} de Maintenon s'est déclarée contre lui ; elle a chassé de Saint-Cyr trois dames suspectes de faiblesse pour sa doctrine. Il décide de s'en remettre au jugement du Pape ; il voudrait porter son livre à Rome, l'y justifier. Le Roi lui en fait défense. Rome accepte de juger, et cette querelle sur quelques termes à définir va prendre les proportions d'un conflit qui intéresse toute la chrétienté, l'univers, comme dirait M. de Meaux.

Car il s'en fallait que tout le monde fût soulevé contre Fénelon. Ses amis lui restaient fidèles. Sa douceur persévérante, qu'elle couvrit ou non des amertumes, lui valait des attendrissements. Sa lettre à Beauvillier (du 26 août 1697) obtenait plus pour sa défense que toutes les apologies de son livre «... Je suis en paix avec une souffrance presque continuelle... On ne m'aigrira point, s'il plaît à Dieu, et on ne me découragera point. On ne me fera point hérétique en disant que je le suis. J'ai plus d'horreur de la nouveauté que ceux qui paraissent si ombrageux ; je ne respire, Dieu merci, que sincérité et soumission sans réserve. Après avoir représenté au Pape toutes mes raisons, ma conscience sera déchargée ; je n'aurai qu'à me taire et à obéir. On ne me verra point, comme d'autres l'ont fait, chercher des distinctions pour éluder les censures de Rome... Je prie Dieu qu'il me

détrompe, si je suis trompé ; et si je ne le suis pas, qu'il détrompe ceux qui se sont trop confiés à des personnes passionnées.»

Le ton «plaintif et opprimé», où Bossuet, à tort, verra une comédie, lui était aussi naturel que le ton docile. Tous deux lui réussissaient, et il entretenait son petit troupeau dans l'admiration compatissante que mérite le martyr d'une foi injustement persécutée. Il avait pour lui les Jésuites, les ultramontains, les dévots et les dévotes de tout pays que séduisait la piété guyonnienne. Les docteurs de Louvain inclinaient à l'approuver ; il aurait même voulu les induire à censurer la doctrine de Bossuet sur la charité. Ceux de Salamanque s'agitaient en sa faveur. Le Roi ayant pris parti, ses ennemis à l'étranger espéraient dans la victoire de Fénelon une défaite pour le prestige du monarque ; la *gazette de Hollande* insérait des lardons contre M. de Meaux et des caricatures comme celles d'après la révocation, où sa face rebondie, souriante, avec une bouche gourmande, est coiffée d'un tricorne que pare de guingois une fleur de lys.

Mais il avait contre lui les jansénistes, influents même à Rome, Maille entre autres ; Rancé ; le plus grand nombre des évêques ; tous ceux qui voulaient plaire à M^{me} de Maintenon, au Roi ; et Bossuet mène la bataille.

L'ouragan qui fond sur sa tête, l'exil à Cambrai (août 1697), loin de l'abattre, font de cet indolent un prodigieux actif. Après sa lettre au Pape, il publie sa longue *Instruction pastorale* ; là, il s'évertue à prouver l'orthodoxie des *Maximes*. Il cite sans fin, à leur appui, des auteurs mystiques. Il veut démontrer subtilement que la charité est un amour de Dieu indépendant du motif de la récompense, bien qu'on désire toujours la récompense dans l'état de charité la plus parfaite.

Bossuet avait réfuté la lettre au Pape par un opuscule anonyme : *Lettre d'un docteur en théologie de la Faculté de Paris à M. l'abbé..., docteur de la même faculté*.

M. de Paris réfute l'*Instruction pastorale* par la sienne (du 27 octobre 1697), mise au point de la question, limpide et ferme, la meilleure peut-être dans la violence du débat.

Fénelon jette répliques sur répliques ; il répand à Cambrai des écrits latins sur son livre ; à Paris, ses diatribes sont distribuées, de porte en porte, en paquets cachetés, aux docteurs, aux religieux, aux communautés, aux

grands seigneurs. Attaques et contre-attaques se succèdent sans répit. Si le combat ne devait amoindrir les combattants, il faudrait admirer l'alacrité de Fénelon et la vigueur du vieux Bossuet. Ils font penser à la lutte des boxeurs, décrite par Virgile, où l'un des deux champions a les mouvements plus agiles et sa jeunesse pour lui ; mais l'autre fait valoir sa membrure et sa masse.

Les ruses de guerre ne coûtent rien à Fénelon ; il donne à l'abbé de Chantérac, son grand vicaire, ces instructions prudentes :

«Après ce que j'ai dit si expressément, je ne puis ni ne dois me rendre dénonciateur de M. de Meaux sur ses ouvrages ; mais, si l'affaire dure assez pour en donner le temps, vous pourriez lâcher quelque religieux qui fût zéléteur de la bonne doctrine et qui la déférât au Saint-Office. Il faudrait qu'il présentât un certain nombre de propositions, extraites des livres de ce prélat *et que la chose se fît de la manière la plus propre à ôter tout soupçon* que je fusse l'auteur de cette démarche.»

Ou encore :

«Je vous envoie une lettre écrite *comme par un anonyme...* qui ramasse toutes les principales raisons. Je voudrais qu'elle ne parût point en français, parce qu'on connaîtrait peut-être mon style, et que vous la fissiez traduire en latin... Il faudrait que ce fût *du gros latin*, qu'on ne pût la soupçonner de venir de moi».

Bossuet, de son côté, se persuadant chaque jour un peu plus que de l'issue du procès allait dépendre «le tout de l'Église», perd la mesure, sinon la charité, se délecte dans le feu des assauts. Sa lettre à M. de la Loubère, du 1^{er} juin 1698 (il écrivait alors sa *Relation*), confesse jusqu'où l'emportait sa rude jovialité batailleuse :

«Puisqu'il n'y a eu, Monsieur, ni fracture, ni déboîtement, ni contusion, ni blessure, la chute est heureuse ; du moins elle ne vous a pas estropié le raisonnement. Vous voyez très bien le faible de celui du pauvre M. de Cambrai qui s'égare dans le grand chemin, et qui a voulu se noyer dans une goutte d'eau. Il fait trop d'efforts d'esprit ; et, s'il savait être simple un seul moment, il serait guéri. Si Dieu le veut sauver, il s'humiliera. Quand on veut forcer la nature et Dieu même, pour lui dire en face qu'on ne se soucie pas du bonheur qu'on trouve en lui, il donne des coups de revers terribles à

ceux qui osent dire que c'est là l'aimer. *Ah ! que je suis en bon train, et que c'est dommage qu'on vienne me quérir pour Vêpres !* (c'était un dimanche).

«Je vous prie de mander à M. de Mirepoix que j'approuve la comparaison d'Abailard ; et que, de toutes les aventures de ce faux philosophe, je ne souhaite à M. de Cambrai que son changement.»

Le mot que lui prête la Palatine : «Je prépare une meule de moulin pour écraser M. de Cambrai», s'il n'est guère dans son style, correspond à son état d'esprit.

Qu'on ne s'étonne pas de ces «promptitudes». Le sang-froid impartial n'est guère possible à l'homme qui se bat depuis longtemps et veut en finir. Tout conflit religieux implique des violences ; pour se convaincre qu'ils ont raison, les adversaires se calomnient ou déforment réciproquement la vérité de leur naturel. Bossuet en vient à juger Fénelon «un parfait hypocrite», et Fénelon prête à Bossuet les intentions les plus sinistres. Bossuet, à tout prix, veut vaincre ; son honneur personnel est en jeu, et il n'admet pas que «le Saint-Siège se déshonore en couvrant une mauvaise doctrine.» La lutte engagée paraît d'autant plus capitale que l'issue dépend de Rome, cœur du monde. Ce qui s'agite autour de la Curie romaine devient immense par ses effets. Aussi, puisqu'on est en guerre, on emploiera les moyens que la guerre exige. Il faut suivre dans la correspondance de Bossuet, de l'abbé Bossuet, de Phéliepeaux, son vicaire général, de Chantérac, et de Fénelon les épisodes quotidiens, les remous, les sursauts, les lenteurs accablantes de ce procès, un des plus dramatiques qui se soient jamais débattus et plaidés.

Rien n'y ressemble à l'attente d'une libre décision. Le Roi presse le nonce, presse à Rome le cardinal de Bouillon qui, ayant partie liée avec les Jésuites, biaise tant qu'il peut, et voudrait éterniser, puis étrangler l'affaire. Il presse le Pape par des lettres réitérées (Bossuet lui en inspira ou dicta plus d'une). On a l'impression nette que, sans ses instances, la cause aurait traîné sans fin ou n'aurait pas eu de conclusion.

Bossuet et ses agents se comportent comme étant *parties* dans le procès, et non simples témoins. Bossuet appelle même sa *Relation* «une pièce essentielle du sac». Ils récusent certains examinateurs ; tel ce P. Damascène qui passait pour hostile à la France. Ils sollicitent consultants et cardinaux. Ils mettent tout en œuvre pour obtenir «une bonne condamnation.»

Cambrésiens et bossuétistes se considèrent comme en pays ennemi, jour et nuit sur le qui-vive contre les pièges tendus. Bossuet invente une correspondance à clef ; lui-même y est désigné par l'*aigle*. Les deux partis s'espionnent à qui mieux mieux. Le cardinal de Bouillon achète un employé de la poste qui lui livre les paquets de Chantérac. C'est une manœuvre afin de paraître mieux entrer dans les vues du Roi, dont cette conduite a reçu l'approbation. L'abbé Bossuet tient en méfiance le courrier du cardinal ; on ouvre ses paquets et on les referme après avoir pris l'impression du cachet avec de la cire, pour en faire un pareil. Il dissimule une lettre pour son oncle au fond d'une boîte de pommade destinée à la duchesse de Foix.

Chantérac assure qu'il ne fait aucune visite de nuit. Entendons : aucune visite galante. Car Phéliepeaux, le 8 décembre 1697, l'a surpris, à une heure du matin, dans le monastère d'Ara Coeli, descendant de la chambre du P. Diaz, espagnol. Chantérac veut faire croire que Fénelon n'a jamais eu de liaison intime avec M^{me} Guyon. Il diffame de son mieux Bossuet, prétend que la jalousie est tout le ressort des emportements du prélat contre M. de Cambrai. Bossuet, d'autre part, enjoint à son neveu, brouillon et qui parle trop, de bien couvrir son jeu. «Vous avez affaire à des gens si fins !» Quand il tient la déclaration «dans laquelle le P. La Combe avoue des ordures horribles où il a cru être entraîné de Dieu après les actes les plus parfaits de résignation», il brûle de répandre ce honteux papier. L'abbé Bossuet exhibe aux cardinaux la lettre secrète de Fénelon à M^{me} de Maintenon ; et «ces deux pièces, écrit Phéliepeaux, firent plus d'impression que vingt démonstrations théologiques ou mathématiques ; mais il faut les rendre authentiques.»

Chantérac, de son côté, colporte l'aventure de l'abbé Bossuet assailli, un soir, dans une rue, par les gens du duc Césarini, sous prétexte qu'il aurait courtisé la fille de ce prince romain, Olympia. Bossuet, informé, croit son neveu innocent. Le Roi, après une brève enquête, couvre aussi l'abbé dont la disgrâce atteindrait l'oncle.

En France et à l'étranger, les cabales font rage. Autour de lui Bossuet sent M. de Chartres et M. de Paris prêts à mollir. C'est lui qui soutient tout. *Il va son train*. Même s'il était seul, il élèverait la voix jusqu'à Rome. Le Roi, d'ailleurs, exige que l'hérésie naissante soit étouffée ; au besoin, il prendrait des mesures extrêmes ; mais il veut terminer «une affaire

ecclésiastique par des moyens ecclésiastiques.» Il continue à presser «puissamment» le Nonce et le Pape. «Si l'on fait parler Salamanque, s'écrie Bossuet, nous ferons parler la Sorbonne et les autres Universités du royaume.» On lui fait espérer le chapeau ; l'abbé Bossuet travaille dans ce sens à Rome ; M. de Meaux l'accepterait : comme son action serait plus efficace ! Mais, il le sait, il ne peut «s'aider ici pour le chapeau... M. de Noailles aura toute la cour.»

C'est à Rome que la tragédie se dénouera. Or, les choses y vont *adagio* ; rien ne semble avancer. Les moindres événements, au sein des Congrégations, prennent pour l'abbé Bossuet et pour son oncle un sens d'espoir ou d'inquiétude. L'assesseur du Saint-Office vient de mourir subitement ; il était favorable aux Cambrésiens. Le Cardinal Nerli a perdu un œil à lire les ouvrages de M. de Cambrai. Le cardinal d'Aguirre a eu plusieurs attaques. «Le pauvre Cardinal Altiéri est mort ; il était bien résolu de condamner le livre ; et, tout impotent qu'il était, il se faisait porter aux Congrégations.» Le cardinal Casanate est très ferme ; mais il est souvent incommodé. Il faut se méfier d'Albani. Le Pape enfin souffre de la goutte qui, des poignets, descend aux genoux. Ses dispositions sont excellentes ; seulement il est vieux, tourmenté par des influences contradictoires. Pourvu qu'il ne meure point ! Pourvu qu'il ne cède pas à la cabale !

Les lenteurs de l'examen, habituelles aux prudences romaines, s'alourdissent de tous les efforts coalisés pour allonger, embrouiller l'affaire, elles viennent aussi des difficultés mêmes de la question. Les Cardinaux ont besoin, avant de qualifier des erreurs subtiles, d'en bien définir l'essence et les limites. Bossuet tremble qu'on ne se borne à une prohibition de l'ouvrage en général, et qu'on n'empêche «la qualification des propositions.» Il voudrait que la note d'hérésie fût explicite dans la censure.

Cette guerre de tranchées, où les progrès sur l'ennemi restent longtemps insensibles, ne lasse jamais sa constance. Il *tient* magnifiquement. Parfois il croirait la partie presque perdue ; cependant il ne fléchit pas. Il a pour lui le Roi, le Pape et la vérité ; il va droit devant soi ; il marcherait, s'il le devait, sur des cadavres. Car telle est la condition de la victoire ; que pèsent, devant l'avenir de l'Église, l'amour-propre et le renom d'une M^{me} Guyon, d'un M. de Cambrai ?

Après deux ans d'obstination, l'adversaire peu à peu recule, le Pape hâte le jugement ; la saine doctrine a gagné sa cause. Bossuet triomphe avec modestie : «Ce n'est pas moi, l'entend-on dire, c'est la vérité qui l'emporte.» Le soir du jour où la nouvelle de la condamnation était attendue, le 22 mars 1699, il se coucha sur les onze heures ; il avait défendu qu'on le réveillât, si le courrier arrivait dans la nuit. «On lui remit les lettres de son neveu à son réveil, à huit heures du matin ; M. de Meaux les fit passer à l'archevêque de Paris, et resta renfermé chez lui sans même se montrer en public.» Il n'obtenait pas que le mot *hérétique* fût appliqué aux *Maximes*. Néanmoins, il se déclara content :

«C'est vraiment un coup du ciel que ce qui s'est fait. Les qualifications ne peuvent être plus sages, ni plus fortes. Le cardinal Casanate est vraiment un homme divin. Rien ne fera jamais plus d'honneur à la chaire de saint Pierre que cette décision, ni au Sacré-Collège que de montrer qu'il a de si grands sujets.»

Il regrette que le bref ne soit pas une bulle comme celles qui avaient frappé Jansénius et Molinos. «Mais le parti de M. de Cambrai est bien mort, et il ne faut pas croire qu'il puisse se relever de ce coup, ni qu'il ose seulement souffler.»

Fénelon s'inclina sous la censure ; toutefois son mandement n'exprima point de repentir ; ayant eu de bonnes intentions, il ne se jugeait pas coupable. Bossuet relève assez âprement cette insuffisance d'humilité. Cependant il lui fit écrire par le duc de Beauvillier qu'il croyait sincère sa soumission. Le vainqueur ne demandait qu'à se réconcilier avec le vaincu. Certaines blessures sont trop profondes ; l'amitié ne peut plus renaître. Fénelon répondit à Beauvillier :

«Comment peut-il croire à ma sincérité ? A-t-il oublié toutes les duplicités affreuses qu'il m'a imputées à la face de toute l'Église ? Quinze jours ne peuvent m'avoir changé en honnête homme. Mais il n'est pas question d'approfondir ses paroles, et j'en laisse l'examen entre Dieu et lui : nous n'avons plus rien à démêler entre lui et moi. Je prie Dieu pour lui de très bon cœur, et je lui souhaite tout ce qu'on peut souhaiter à ceux qu'on aime selon Dieu.»

Pardonna-t-il vraiment ? Lorsque Ledieu, après la mort de M. de Meaux, lui rendit visite à Cambrai, Fénelon se contenta de s'enquérir qui l'avait assisté avant sa fin, et n'ajouta pas une parole. Était-ce dignité de grand seigneur et de prélat offensé ? Ou considérait-il comme inexpiables les torts de Bossuet envers lui ? Il laissait entendre qu'à l'instant de paraître devant leur juge commun, les injustices de Bossuet avaient dû l'inquiéter d'un remords.

Si l'on ramasse en un coup d'œil les gains et les pertes de cette grande querelle, nous constatons d'abord que, le quiétisme guyonien étant gros d'erreurs, Bossuet a bien fait de l'abattre ; et il l'a réellement abattu, parce que la doctrine n'adhérait pas au sol de France par des racines vivaces. L'esprit français — sauf chez quelques précieuses et précieux — répugnera toujours à ce que Bossuet appelle « la mystique outrée. » L'inaction quiétiste ne pouvait convenir qu'à des âmes oisives.

En même temps, la controverse a introduit dans la théologie de l'amour d'utiles définitions. Un bénédictin, Dom Hilarion Monnier, en concluait avec une perspicacité toute raisonnable :

« On ne peut dépouiller l'amour pur d'un désir que Dieu a imprimé dans la moelle de notre nature,... pour aller à lui comme à notre dernière fin... Nous n'aimons que parce que nous désirons en Dieu notre béatitude ; ce désir ne peut avoir en ce monde la tranquillité de la jouissance parfaite. Tout amour est inquiet. Il serait absurde de vouloir que l'âme désirât l'amour de Dieu, non en tant qu'il est perfection, mais en tant qu'il est ce que Dieu veut en nous. »

Cependant, il faut tendre à Dieu pour lui-même, et le moins possible pour nous.

D'autre part, Fénelon et Bossuet, dans cette crise, poussèrent leur génie à des essors de passion insoupçonnés. Les lettres de Fénelon révèlent une ardeur pathétique, une flexibilité de sentiments et d'idées souvent admirable, et même — chose surprenante chez l'auteur de *Télémaque* — une force incisive de trait. Bossuet lui-même n'a mis nulle part autant de vigueur âpre que dans sa *Relation* et ses lettres d'alors. Son style fulgurant annonce, chose imprévue, le meilleur Voltaire. Il a des phrases chiffrées de

trois ou quatre mots, terribles, comme celles-ci : «Les Jésuites enragent. Les Jésuites font le plongeon.» Ou, à propos du nonce : «Point de chapeau.»

Mais convenait-il à des gens d'Église de montrer un visage quelquefois exaspéré jusqu'à l'amère grimace ? Leur dispute amusait les libertins et leur profitait ; elle donnait de leur caractère, de leur charité, de leur loyauté une impression, par moments, douteuse.

Si Fénelon avait aussitôt abandonné son livre, toutes ces laideurs pouvaient être évitées. Et le quiétisme eut un autre tort : il détourna Bossuet de voir suffisamment les dangers du jansénisme. Quand il défendit *les Réflexions morales* du P. Quesnel, il ne comprit pas que l'erreur janséniste, en tuant l'amour sous la crainte, en éloignant des pratiques sacramentelles, serait le plus sûr fourrier de l'irréligion.

IX

BOSSUET EN FACE DE LA MORT

Il fut de ces hommes si fortement bâtis qu'ils sembleraient pouvoir ne jamais mourir. A soixante-quinze ans, il jouissait d'une santé parfaite, «comme à trente». Et cependant, depuis sa jeunesse, la pensée de la mort était la discipline dont il usait pour se moins attacher à la vie présente.

La Mort a été maintes fois représentée, un fouet à la main. Ce fouet, elle ne l'agite pas simplement pour chasser devant elle, hors de ce monde, les générations ; il lui sert à jeter l'homme vers Dieu invisible qui se tait, attendant son jour.

Jacques Bénigne fut prédestiné aux spectacles funèbres ; les rencontres de sa vocation lui firent un devoir d'assister des mourants.

Le jour même de sa première venue à Paris, en septembre 1642, — à quinze ans — il vit le retour du cardinal de Richelieu, presque moribond, porté dans un pavillon recouvert de damas rouge. Dix-huit gardes, tête nue, soulevaient cette litière, semblable à un catafalque, si haute qu'on avait dû, en plus d'une ville, pour lui faire passage, démolir une muraille ou une porte. Derrière les chaînes tendues d'une rue, il regarda passer le Maître omnipotent, formidable, en apparence invincible. Trois mois après, le 4 décembre, il le revit mort, exsangue et verdi, sur un lit de parade, soumis à la pourriture, aussi proche du néant que s'il avait été le dernier manant du royaume. A vingt-deux ans, dans l'âge le plus fougueux, il écrivait cette méditation sur la brièveté de la vie, qui nous livre en partie le secret de sa vertu :

«Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en a où je ne serai point ! Je ne suis rien... Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi ; et la comédie ne se serait pas moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable que, quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois, ce ne sont que de vains simulacres. *Praeterit figura hujus mundi...*

«Ah ! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps ! Nous le passons véritablement et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment ; voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre : ils se passent les uns après les autres ; les uns après les autres, je les joins, tâchant de m'assurer ; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est de ma vie ; et, *ce qui est épouvantable*, c'est que cela passe à mon égard ; devant Dieu cela demeure ; ces choses me regardent.»

L'attitude que prend Bossuet en face de la mort est très loin de celle d'un Pascal enclin par ses souffrances à la saluer comme une libératrice. Pascal, dans une lettre, la définissait : «couronnement de la béatitude pour l'âme, commencement de la béatitude pour le corps.» Bossuet n'aspire pas à cette rigueur mystique. La mort l'étonne comme une rupture de continuité ; la vie lui est trop clémente pour qu'il ne l'aime point naturellement ; il y voit une chose d'ordre qui ne devrait jamais se démentir. Comment se peut-il qu'elle soit brisée par la dissolution des apparences ? C'est l'œuvre du péché. Son cœur s'afflige des douces présences perdues. Il paraît sensible à ce que la mort nous ôte, moins à ce qu'elle nous assure. Sa *préparation à la mort* confesse l'émoi d'un criminel, d'avance tremblant aux pieds de son Juge, et trop peu l'élan vers la splendeur des Saints. «Oh ! que nous ne sommes rien !» s'écriait-il déjà devant le cercueil d'Anne d'Autriche. Et devant celui d'Henriette d'Angleterre il reprendra sur un ton plus large : «O vanité ! O néant ! O mortels ignorants de leur destinée !»

En annonçant à Rancé deux de ses oraisons funèbres, il les qualifiera : «*deux têtes de mort* assez touchantes.»

Le plus affreux n'est pas d'être mort, mais de mourir ; et il se souvient des agonies où il a réconforté des moribonds.

Pendant l'avent de 1665 — il le prêchait à la Cour — , Bossuet apprit que son jeune ami, le duc de Foix, atteint de la variole, était au plus mal. Ce jour-là, un Dimanche, il devait prêcher en présence du Roi. Il lui demanda congé de supprimer le sermon, courut s'enfermer auprès du malade. Le malheureux n'y voyait plus, ayant les paupières collées par l'éruption. Il tendit à Bossuet ses mains suppurantes, et Bossuet les serra entre les siennes. Le prêtre passa la nuit dans cette chambre de pestiféré.

Deux ans plus tard, à Metz, autre coup tragique. Son père, devenu veuf, était entré dans les Ordres ; quand lui-même fut nommé doyen du chapitre, il lui résigna sa charge de grand archidiacre. Le jour de l'Assomption, Bossuet allait monter en chaire. Tout d'un coup on le prévint qu'une attaque d'apoplexie avait terrassé le vieillard, qu'on l'avait porté râlant sur son lit. Il fit avertir les fidèles et s'élança auprès du mourant. Il lui donna l'Onction dernière, il reçut sa bénédiction. Il le vit trépasser doucement entre ses bras. Mais, cette fois encore, la mort surgissait au tournant de sa route, renversant une tête chère à l'improviste, et il frémissait comme s'il ne l'avait pas encore croisée.

Trois ans après, le 29 juin 1670, c'est la catastrophe d'Henriette ; puis, en 1675, le boulet qui coupe en deux Turenne, et la nouvelle de cette mort le saisit tellement qu'il perd connaissance. Dans l'année 1684, trois de ses principaux amis meurent en quinze jours «par des accidents divers.»

«Le plus surprenant, écrivait-il à Rancé, c'est celui qui a emporté l'abbé de Saint-Luc, qu'un cheval a jeté par terre si rudement qu'il en est mort une heure après, à trente-quatre ans.»

La mort de Condé le toucha comme une admonition personnelle ; et, dans la péroration, il avoue pour la première fois, à soixante ans, une lassitude, un besoin de replier son activité, en réservant «au troupeau qu'il doit nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.»

Sa voix était loin de tomber et son ardeur de s'éteindre. Cependant il ne prêcha plus qu'à Meaux ; et même là, au bout de quelque temps, son éloquence n'avait plus le don d'attirer un bel auditoire.

Chaque année, le 21 septembre, jour anniversaire de sa consécration épiscopale, il voulait que la fête de Saint-Mathieu fût célébrée par une cérémonie imposante où il officiait. A partir de 1695, il ordonna que cette cérémonie devînt, après sa mort, un obit, un service funèbre. La fin subite et lamentable de M. de Harlai, archevêque de Paris, l'avait beaucoup frappé. Le 21 septembre, il écrivait à son neveu, aussitôt après la Messe pontificale : «Je viens de célébrer solennellement mes obsèques avec un grand concours. M. le théologal a fait un beau sermon.» Quatre mille francs dont il disposait sur une coupe de bois lui permirent de changer le service en une fondation de Messe perpétuelle qui serait chantée pour le repos de son âme, le jour anniversaire de sa mort.

Il prit ces dispositions très simplement, sans nul souci de la mise en scène. Fénelon lui avait reproché dans une note acerbe : «M. de Meaux prodigue les grandes figures pour les plus minces sujets.» Vis-à-vis de la mort, Bossuet garde au contraire une simplicité de chrétien modeste, d'évêque des âges primitifs.

Depuis quelques mois, il souffrait de vives douleurs dans la vessie. Comme tous ceux qui n'ont presque jamais été malades il s'alarma de ces symptômes ; il pressentit sa fin prochaine. Au synode de 1702, le dernier qu'il présida, après une exhortation, «il se leva tout à coup de son fauteuil ; tenant de la main droite son bonnet carré, il porta la main gauche à ses cheveux et il articula d'une voix forte cette déclaration touchante :

«Mes très chers frères, ces cheveux blancs m'avertissent que bientôt je dois aller rendre compte à Dieu de mon ministère et que ce sera bientôt la dernière fois que je vous parlerai. Je vous en conjure par les entrailles de sa divine miséricorde, ne permettez pas que tout ce que je viens de vous dire devienne inutile dans ma bouche, et que le Seigneur puisse me reprocher, lorsque je paraîtrai devant lui, de n'avoir pas rempli envers vous les obligations de mon ministère.»

Désormais, il renonce aux vastes espoirs terrestres : «à l'âge où je suis, écrivait-il à son fidèle ami Pierre de la Broue, le 29 mars 1703, il faut recevoir la vie et la santé, comme heure à heure et de moment en moment, sans se rien promettre, pour la faire servir à la gloire de Dieu jusqu'au dernier soupir. Cette pensée me fait passer la vie doucement, en attendant

qu'il faille en partir. Ce qui, *après tout*, par la grande bonté de Dieu, est le moment le plus désirable.»

Pour se divertir de ses souffrances il traduisait en vers français les Psaumes. Mais elles allaient en s'aggravant ; il dut se résigner à voir les médecins les plus en renom, Dodart, Fagon, Tournefort. Il quitta donc Meaux, non sans l'espérance d'y revenir. Une dernière fois on vit passer dans les rues les quatre vieux chevaux noirs tirant le lourd carrosse ; le grand évêque penchait vers la vitre sa figure amaigrie, encore souriante ; il tendait ses doigts pour bénir.

A Paris, le dimanche des Rameaux, 1^{er} avril 1703, sa Messe dite où il avait souffert beaucoup en lisant la Passion, il consentit à se faire sonder. Maréchal «reconnut la présence de la pierre», mais n'osa le lui déclarer. Le Jeudi Saint seulement, l'abbé Bossuet avertit son oncle et parla d'une opération. A cette idée, Bossuet se troubla. Il commença un billet destiné à son confesseur, le P. Damascène, Trinitaire de Meaux :

«J'ai un extrême besoin, mon Révérend Père, que vous veniez ici au plus tôt pour me déterminer à la taille, qu'il me faudra peut-être souffrir au premier jour...»

Le billet demeura inachevé. La sensibilité nerveuse du vieillard paralysa, sur l'heure, sa ferme raison. Il pouvait se souvenir du maréchal de Schomberg qu'il avait assisté dans les tortures du même mal, et qui en était mort. Il appréhendait l'opération comme un supplice au-dessus de sa résistance. Un accès de fièvre l'égara jusqu'au délire ; on le saigna, il s'endormit et se réveilla, la tête tout à fait libre.

Les médecins, au lieu de l'opérer, le traitèrent par des calmants. Bien qu'il eût dans la vessie une pierre grosse comme un œuf, sa complexion étonnamment saine le préserva quelque temps de l'infection qui devait, à la longue, l'emporter.

L'abbé Bossuet ne perdait pas son temps auprès de lui, et préparait son avenir. M. de Meaux comprenait qu'il ne pourrait plus remplir ses charges épiscopales ; son neveu s'offrait pour coadjuteur. Afin d'obtenir l'agrément du Roi, malgré son état, il fit le voyage de Versailles. Le Roi le reçut très honnêtement, mais sans rien promettre, résolu à ne point nommer l'abbé Bossuet. M. de Meaux retraversa les allées du parc où jadis il se promenait

épanoui de visage, entraînant à sa suite un groupe de doctes amis. Exténué, voulté, fantôme de lui-même, il se retira parmi les murmures ironiques des courtisans.

Dans la nuit du 24 au 25 août, la fièvre le reprit ; sa tête s'embarrassa, on craignit qu'il ne mourût sans avoir pu recevoir les derniers sacrements. Revenu à lui-même, il fit appeler M. Hébert, se confessa, dicta son testament, et, quelques jours plus tard, le matin du 8 septembre, transporté à la chapelle du Grand-Commun, il y communia en rochet et en camail. Il se remit au lit, et, jusqu'au soir, se tint silencieux, quoique ayant toutes ses idées.

De si violentes épreintes le déchiraient par moments, qu'on l'entendait, la nuit, se plaindre comme éperdu : «Où en suis-je ? Que ferai-je ? Faut-il me lever ? Serai-je mieux couché ? Qu'il est triste de ne savoir ce qu'on devient !»

Mais son esprit conservait une lucidité attentive aux mystères dont la révélation pleine approchait pour lui. Il se faisait lire et relire les Evangiles, celui de saint Jean surtout, parce que c'est le plus intellectuellement lumineux.

Quelques bonnes journées le décidèrent à regagner Paris le jeudi 20 septembre. Pour ce dernier voyage il eut le plus beau temps du monde. «De Versailles à Sèvres, dit Ledieu, il a été porté par six porteurs dans sa chaise, et de Sèvres il a été à Paris dans un bateau sur la rivière ; il est heureusement arrivé entre quatre et cinq heures du soir, se trouvant fort bien de son voyage, et a mangé en arrivant de bon appétit. Il a été fort gai toute la soirée et s'est couché dans cette disposition».

Il allait de mieux en mieux ; il se promenait tous les jours après dîner. Il recevait des visites dans sa promenade au jardin de l'hôtel de Coislin ; le soir, «il y avait, quelquefois, symphonie chez lui», et il dormait ensuite à merveille.

L'amour de la vie revenait dans ses propos ; Ledieu s'étonne que la méditation continuelle de l'Evangile ne lui ôte pas ce sentiment. Il paraphrasait le Psaume XXI, le psaume des angoisses et de la divine agonie. Cependant il se flattait de cette illusion : «Je vois bien que Dieu veut me conserver». Il se remettait à ses ouvrages ; il se faisait relire ses *Elévations*

sur les mystères et son *Histoire universelle*, pour mieux se pénétrer des vérités qu'il avait magnifiées par son éloquence. Il voulait terminer un écrit sur le jansénisme et l'explication d'une prophétie.

Le 11 décembre, une reprise de fièvre le jeta dans un assoupissement et une grande faiblesse. Ledieu l'entendait dire à chaque instant : «Je ne sais plus où j'en suis ; qu'est ceci, ô mon Dieu ?» Il se démit alors de son évêché dont l'abbé Bossuet croyait toujours s'assurer la succession.

Les douleurs cuisantes ne recommencèrent que le 25 février 1704. Il ne pouvait plus dormir ; ce qui n'empêcha point, le 2 mars, la jeune M^{me} Bossuet de donner dans la maison un festin gras et maigre (en plein carême) ; le bruit des convives et des plats entrechoqués arrivait jusqu'à l'antichambre du malade.

Il n'émit aucune plainte. Sa liberté d'esprit demeurait entière, il disait aux médecins : «Au moins, Messieurs, vous êtes sages ; vous m'avertirez quand il faudra recevoir les sacrements». Agissant jusqu'au bout, combattant pour vivre comme il avait combattu pour sa foi, il employait tout son courage à se lever dans l'après-midi ; et, traînant les pieds, porté sous les bras par ses deux valets de chambre, il atteignait un fauteuil au coin du feu. L'explication d'un passage de l'Evangile le préoccupait : *Hic positus est in ruinam...*

Le 18 mars, il se sentit mieux : «Il avait le visage fort bon, l'œil gai et bon appétit». Il mangea une aile et les blancs d'un poulet rôti, but trois coups de vin avec joie. Le Vendredi Saint, il mangea encore de bon appétit une aile et quelques blancs de poulet.

Mais, le 28 mars, Ledieu observe qu'il n'avait plus la force de tenir la tête droite en prenant son potage ; elle retombait, malgré lui, sur l'épaule gauche. L'abattement, le dégoût, les nausées s'ajoutaient aux épreintes ; il paraissait «tellement fondu que ce n'était plus qu'un squelette».

Le mardi 8 avril, à six heures du matin, on lui apporta de la paroisse le saint viatique et l'extrême onction. «M. de Meaux a reçu d'abord l'extrême onction et ensuite le viatique, répondant à tout avec fermeté, résolution et édification, sans parler, sans ostentation, docile comme une humble brebis du troupeau commun de l'Église. La sainte hostie a bien passé avec un peu de vin...»

Le 9, il eut à midi la visite du Cardinal de Noailles. «M. l'abbé Bossuet lui a demandé sa bénédiction pour M. de Meaux, M. le Cardinal a répondu qu'il la voulait recevoir de M. de Meaux et la lui a donnée en même temps».

Le 11, après une nuit très mauvaise, comme Ledieu le pria de se souvenir de quelques-uns de ses amis, si intéressés à sa personne et à sa gloire, «Cessez ce discours, dit-il, demandons pardon à Dieu de nos péchés». C'est alors qu'il chargea Ledieu «d'assurer M^{lle} de Mauléon de son souvenir jusqu'à la fin» et de lui amener M. Hébert. Celui-ci vint promptement ; le malade n'eut pas la force de lui parler. Il souffrait de plus en plus ; il étouffait, ne pouvait rien supporter ni sur sa poitrine, ni sur ses bras, ni sur ses mains. «Ah ! je n'en puis plus !» redisait-il, et il murmurait les mots du *Pater* : *Adveniat regnum tuum. Fiat voluntas tua*. Un peu de râle commençait dans sa gorge ; il expira sans longue agonie, le lendemain matin, 12 avril, à quatre heures un quart.

Sa mort, sans avoir la grandeur d'une mort de saint, est la digne consommation de sa vie ; ferme et raisonnable, vaillante, soumise aux éternelles volontés.

Il reçut le don de souffrir suffisamment pour se dégager des choses que le liaient à la terre, mais ne dépassant point dans la souffrance cette mesure qu'il se plaisait à garder en tout.

Et pourtant, lorsqu'on ouvrit son cercueil, le 14 novembre 1854, son visage intact apparut extraordinairement douloureux. Une lithographie de Charles Maillot en a fixé la révélation presque terrible. Entouré du suaire comme d'un capuchon de moine, avec l'incision de l'embaumement sur le front, le grand nez pincé comme dans l'agonie, la bouche ouverte et distendue où les dents du haut semblent voraces, le défunt a l'air de vouloir jeter un cri d'outre-tombe, un cri noir qui s'éternise et ne peut résonner jusqu'aux vivants. C'est l'apôtre dans la fournaise du purgatoire, essayant d'émettre certaines paroles qu'il aurait dû dire et qu'il n'a pas dites ici-bas. Mais tout cela n'est qu'un jeu des apparences : la bouche n'étant pas liée par un bandeau, les muscles s'écartèrent ; d'où cette mine de supplicié, d'inassouvi.

Il vaut mieux évoquer deux devises qu'à Seurre, dans l'ancienne maison des Bossuet, on a pu relever sur les carrelages : *Tout droit* et *Joie sans fin*.

En remplissant l'une, Jacques Bénigne mérita de goûter la plénitude de l'autre.

L'automne dernier, à Meaux, j'ai voulu chercher quelques vestiges de sa présence. J'ai vu la belle salle du synode où il assemblait, tous les ans, son clergé, et la place de son trône disparu. Ni ses meubles, ni sa bibliothèque n'ont été conservés ; ses héritiers ont tout dispersé ou vendu ; ils ont vendu même l'émeraude que lui avait léguée Henriette d'Angleterre. La vaste chambre qui fut la sienne retient l'attention par deux concordances tragiques : Marie-Antoinette y coucha au retour de Varenne, et Napoléon, la veille du combat de Montereau ; deux puissances déchues passant là où avait respiré, parlé, celui qui prophétisait aux puissances humaines leur néant.

Je descendis dans le jardin, redevenu tel ou à peu près qu'au temps de M. de Meaux. Les demi-lunes qui échancrent les bordures, le dessin flexible des parterres en allègent la régularité. Des roses, des giroflées l'égayaient encore. Un faible jet d'eau murmurait. Un soleil doux faisait des deux allées de tilleuls, à droite et à gauche, comme deux somptueuses tapisseries tendues pour une procession. Le recueillement automnal était exquis dans ce jardin.

Il s'appuie, vers le fond, à une terrasse suspendue sur les vieux remparts de la ville. Des arbres jaunissants la couronnaient d'un dais de brocart ensoleillé. Je suivis l'allée d'ifs à l'odeur funèbre, étroite et sombre, presque janséniste ; il s'y promenait en disant son bréviaire, en méditant. Tout près, voici la maisonnette, le cabinet de travail qu'il s'était fait aménager pour travailler loin des bruits de la maison. La porte en est close ; le cabinet est vide.

Je suis revenu à la cathédrale, svelte, blanche, aérienne, si bien faite pour ses hauts essors. Une simple dalle noire, dans le chœur, à droite, couvre ses restes. C'est tout ce que j'ai retrouvé de lui.

On a logé fort mal, dans une nef, un monument gigantesque, officiel et froid, où Bossuet debout domine avec emphase des personnages qu'il a connus ; Turenne entre autres et Louise de La Vallière. Nous aurions mieux aimé un tombeau modeste, un Bossuet sculpté à genoux devant un Evangile ouvert où son doigt se fût posé ; et, au-dessous, en simple bas-relief, deux figures, les deux sœurs immortelles, la Raison et la Foi, unissant leurs mains pour lui tresser la juste couronne, celle qu'entrevoyait dans les cieux l'apôtre Paul célébré par lui, la couronne réservée à l'athlète vainqueur, au terme de ses travaux.

1927-1928.

TABLE

	Pages
AVANT-PROPOS	9
LE CARACTÈRE DE BOSSUET	13
SA FOI	49
SON GÉNIE	79
SON CŒUR	134
BOSSUET ET LA FAMILLE ROYALE	152
BOSSUET ÉVÊQUE ET DIRECTEUR DE CONSCIENCE	183
BOSSUET ET LES HÉRÉTIQUES	217
LA BATAILLE DU QUIÉTISME	257
BOSSUET EN FACE DE LA MORT	315

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
30 OCTOBRE 1929 PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH,
A MAYENNE (FRANCE).

EXTRAIT DU CATALOGUE

CLAUDE ANET. — Mayerling	15 »
ALEXANDRE ARNOUX. — Une âme et pas de violon... Tristan Corbière	15 »
ÉMILE BAUMANN. — Abel et Caïn	15 »
VICTOR BÉRARD. — Le Drame épique	15 »
PAUL BRULAT. — Lumières et grandes ombres	15 »
ANDRÉ CHAMSON. — Tyrol	15 »
JACQUES CHARDONNE. — Eva ou le Journal interrompu — L'Epithalame (<i>1 vol.</i>)	15 » 18 »
JEAN COCTEAU. — Les Enfants Terribles	15 »
F. DE CROISSET. — Nous avons fait un beau voyage	15 »
JOSEPH DELTEIL. — Don Juan	15 »
JEAN DESBORDES. — Les Tragédiens	12 »
H. DUBREUIL. — Standards	18 »
LUCAS DUBRETON. — La Manière forte. Casimir Périer et la Révolution de 1830	15 »
HENRI DUVERNOIS. — Les Sœurs Hortensias	15 »
WALDO FRANK. — Nouvelle découverte de l'Amérique	15 »
LOUIS GILLET. — Shakespeare	15 »
JEAN GIONO. — Un de Baumugnes	15 »
JEAN GIRAUDOUX. — Amphitryon 38	15 »
LOUIS GUILLOUX. — Dossier confidentiel	15 »
DANIEL HALÉVY. — La fin des Notables	15 »

JACQUES DE LACRETELLE. — Le Demi-Dieu	15 »
ALFRED FABRE-LUCE. — A quoi rêve le monde	15 »
FRANÇOIS MAURIAC. — Ce qui était perdu	15 »
ANDRÉ MAUROIS. — Tourguéniev	15 »
PAUL MORAND. — Papiers d'identité	15 »
I. NÉMIROVSKY. — David Golder	15 »
ÉDOUARD PEISSON. — Hans le Marin	15 »
P.-J. PROUDHON. — Lettres (<i>recueillies et annotées par D. Halévy et L. Guilloux</i>)	15 »
C.-F. RAMUZ. — Jean Luc persécuté	15 »
ANDRÉ DE RICHAUD. — La Douleur	15 »
SACCO et VANZETTI. — Lettres	15 »
F. SIEBURG. — Dieu est-il français (<i>Suivi d'une lettre de Bernard Grasset</i>)	15 »
ANDRÉ THÉRIVE. — Noir et Or	15 »

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 44895 — 7-23

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK BOSSUET ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the

collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with

this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official

version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability,

costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility: www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.